This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
a39015 01808406 4b

11/72

This Book

was purchased by the

Royal United Service Institution.

1920

This Book may not be used for Professional purposes by anyone who is not a Member of the Institution and [illegible] Library.

[illegible] COUNCIL.

DC
255
.B23
A3

MÉMOIRES

DE

ROBERT GUILLEMARD,

SERGENT EN RETRAITE,

SUIVIS DE DOCUMENS HISTORIQUES, LA PLUPART INÉDITS,

DE 1805 à 1823.

Brave armee française ! l'histoire racontera ses exploits : mais ce n'est pas assez : il faudrait une page pour chaque soldat.

NAPOLEON (*à Sainte-Hélène*).

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ { DELAFOREST, Libraire, rue des Filles-St.-Thomas, n° 7;
BOSSANGE père, rue de Richelieu, n° 60;
BAUDOUIN frères, rue de Vaugirard, n° 36.

1826.

IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

Rf. - Stock
Brunet
10-8-35
30956
2v.

Aux Sous-Officiers

DE

l'Armée Française.

Camarades,

Plusieurs généraux ont écrit sur nos campagnes; ils n'ont donné que leur histoire et celle de leurs égaux.

Pendant vingt ans j'ai porté vos galons; c'est pour vous que je trace le récit de ma vie militaire; c'est à vous que je le présente.

Placés dans des circonstances tout-à-fait semblables, combien d'autres ne sont-ils pas à même de répandre un nouveau lustre sur nos armes?

Je n'aurai pas perdu mon temps, si je fournis à un seul de vous l'idée de rappeler une

belle action méconnue, de relever une erreur, ou de signaler l'auteur d'une faute ou d'une lâcheté.

Votre camarade,

ROBERT GUILLEMARD.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Les Mémoires du sergent Guillemard nous paraissent faits pour fixer l'attention. Comme il le dit lui-même, on est trop accoutumé à lire des écrits dont les auteurs appartiennent aux classes les plus élevées de la société. Jusqu'ici, les individus qui sont restés confondus dans la foule ont rarement cru pouvoir intéresser par le récit de ce qu'ils ont vu. Cependant, après les destinées que nous avons accomplies, il existe encore tant d'hommes obscurs qui, témoins ou acteurs d'événemens importans, ont été en position de voir de près et de juger sans passion des personnages devenus historiques, qu'il serait temps peut-être d'interroger aussi leurs souvenirs.

On verra, par la lecture de ces Mémoires, quelle lacune aurait laissé dans la connaissance des faits le silence d'un sous-officier. Il en est sur lesquels il donne des détails absolument inconnus jusqu'ici; et ces détails auront le double mérite de mettre un terme à des doutes historiques et de solliciter vivement l'intérêt du lecteur. Souvent, il raconte des choses qui ont été rapportées tout différemment dans plusieurs autres ouvrages. Le lecteur appréciera facilement de quel côté sa confiance doit incliner. Sans adopter toutes les opinions du sergent, nous avons lieu de croire qu'il n'affirme rien dont il n'ait été le témoin, et que les différences mêmes que son récit présente avec d'autres récits, viennent de la place opposée qu'ont

occupée, par rapport aux événemens, ceux qui les ont racontés. On sera bien aise, sans doute, après avoir consulté, sur certains faits, la classe des hommes d'état et des politiques, de connaître l'opinion des soldats et du peuple; et l'on saura quelque gré au sergent d'avoir consacré ses loisirs à des travaux qui paraissaient peu faits pour son grade et sa position.

Guillemard, né dans une famille aisée et respectable, aurait pu prétendre à ne pas s'arrêter au grade de sergent; mais, d'un côté, sa carrière a été manquée; et, de l'autre, son éducation, terminée sous les drapeaux, n'a pas reçu le poli que donne l'usage du monde. On trouvera dans son ouvrage une franchise d'expression et un fond de vérité qui feront aisément passer sur cette variété in-

finie de tons dont il colore chaque fait différent. Un homme de lettres aurait su fondre ces disparâtes dans une narration d'un style élégant et soutenu ; le sergent, affecté diversement par des événemens d'une nature opposée, a trouvé pour chaque fait des expressions et une couleur particulières. Quoique souvent, du langage le plus relevé, il descende à peu près, sans transition, à une familiarité peut-être triviale, selon nous, son récit n'en a que plus de vie et d'originalité, et tout porte à croire que le public en jugera de même.

MÉMOIRES

DE

ROBERT GUILLEMARD.

CHAPITRE PREMIER.

1805.

Motifs de ces Mémoires. — Ma famille. — Départ pour l'armée.

C'est avec peine que j'ai quitté mon pays; son souvenir m'a suivi dans mes courses lointaines, à la suite de nos aigles et dans la captivité; j'y suis toujours revenu avec un nouveau plaisir; et maintenant que m'y voilà fixé sans retour, mon imagination, par un contraste dont je ne saurais me rendre compte, m'en éloigne sans cesse. Arrivé au terme de tant de courses, je les recommence par la pensée; je parcours la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, l'Espagne; je me transporte sur les rochers de Cabrera, au fond de la Si-

bérie ; je revois les amis de ma jeunesse, les compagnons de mes travaux, et je les revois tels que nous étions tous alors, brillans d'espérance et de forces. Je crois assister encore à ces immortelles journées qui nous semblaient devoir éterniser le grand empire, à la splendeur duquel nous étions si fiers de concourir ; je crois entendre les paroles de ce chef de rois, qui n'était que le premier soldat de son armée, et qui partageait nos travaux comme nous partagions sa gloire. Je m'enorgueillis alors, et je me dis : *Et moi aussi, je fus de cette grande armée !* Mais bientôt, faisant un retour sur moi-même, je vois que les brillantes illusions, dont plus d'une fois il me fut permis de me flatter, sont venues expirer au fond d'un pauvre village.

C'est là qu'opposant à loisir mes espérances d'autrefois à ma situation actuelle, je reviens involontairement à mes souvenirs, et je les compare aux souvenirs de ceux qui ont écrit. D'où vient que souvent ils n'ont pas vu les objets comme moi? Serait-ce que, selon notre position sociale, nous considérons les choses

d'un œil différent? En lisant les Mémoires de tant de hauts fonctionnaires, d'où vient que, dans leur récit des faits, je n'ai presque jamais retrouvé les détails qui m'avaient le plus frappé, et que souvent je n'ai reconnu ni les événemens ni les hommes? Sans doute l'histoire du temps ne peut être exacte avec de telles différences entre la façon de juger de ceux qui l'écrivent, et la manière dont elle a été vue par la majorité des contemporains, plus apte à apprécier les choses qu'à les décrire. Pour que ces matériaux soient complets, il faut qu'on ait interrogé les souvenirs de toutes les classes de citoyens; et, lorsque tant de généraux, du sein de leur palais, adressent à leurs compagnons d'armes la relation des événemens qu'ils dirigèrent, moi, soldat, du fond de mon modeste asile, ne pourrai-je ajouter le dernier trait à ces tableaux, et les populariser, en les éclairant de la teinte à travers laquelle mon grade et ma situation me firent voir les événemens? Pour être le premier soldat qui élève la voix, serai-je moins écouté? Je laisse d'ailleurs à d'autres la pré-

tention d'écrire l'histoire ; je ne donne ici que des Mémoires faits d'après les notes que je n'ai cessé de prendre pendant tout le temps que j'ai été au service, et dont je garantis l'exactitude. Puisque c'est moi qui vais parler, on me permettra donc de faire savoir qui je suis, et de reprendre les choses d'un peu haut, en appelant d'abord l'attention sur mon village.

Sixfour est bâti sur une petite montagne en pain de sucre, qui s'élève à une lieue de Toulon, au milieu d'une plaine parsemée de hameaux. Cinquante maisons tombant en ruine et une vieille église, qui semblent ne former qu'un seul tout avec les rochers qui les supportent, composent cette modeste commune où je suis né. Ce fut jadis, dit-on, une espèce de ville; mais elle perd chaque jour ses habitans et les pierres de ses maisons. Les uns viennent se fixer dans la plaine, attirés par l'espoir d'une vie moins laborieuse ; les autres y roulent, entraînées par leur propre poids, et précipitées par le temps, qui bien-

tôt aura détruit totalement Sixfour, où l'on ne daigne plus construire, ni même réparer.

Il y avait jadis dans ce pays un chapitre de chanoines qui, chassés de leur asile par la bourasque de 1793, n'y sont pas revenus au calme de 1814. Un superbe jeu de ballon, autrefois fréquenté par les amateurs de tous les villages à plus de deux lieues à la ronde, est aujourd'hui abandonné aux amusemens des enfans, et à quelques vieillards qui vont, dans l'hiver, s'y réchauffer au soleil; et tout semble annoncer que, dans trente ans peut-être, ce village sera complètement désert. Sa position et le caractère de sa population ne sont pas cependant sans attraits aux yeux de celui qui compte pour quelque chose un beau site, un air sain et de la franchise. Sixfour réunit ces trois choses. Ses habitans sont simples et bons. Si l'on fait dans les environs cent contes ridicules sur leur crédulité et leur bonhomie, on n'en a jamais fait d'injurieux à leur moralité. On jouit à Sixfour d'une vue magnifique; ici, c'est une vaste étendue de la Méditerranée, et ses côtes de rochers blanchâtres,

interrompus par des bastides, des oliviers et des bois de pins ; là, c'est Toulon, ses montagnes en amphithéâtre, ses forts, le mouvement, l'agitation de ses chantiers et de son arsenal, sa belle rade couverte de vaisseaux et de bâtimens de toute espèce. Plus loin, à gauche, c'est la jolie petite ville d'Ollioules, à l'entrée des gorges qui portent son nom, et comme sortant du milieu de ses bosquets d'orangers et de citronniers, qui croissent au centre d'un demi-cercle de montagnes volcaniques (1).

Mon père, Pierre Guillemard, était maire de Sixfour, avant, pendant et après la révolution ; son père, son aïeul, avaient occupé la même charge, qui, depuis des siècles, semblait être l'apanage des Guillemard, ainsi qu'un office de notaire, transmis de père en fils depuis Henri III, comme on peut le voir dans les registres de cet office, encore existans dans l'étude de Me Aycard, notaire à La

(1) Voyez la note A, aux *Éclaircissemens historiques*, à la fin du volume.

Seyne, et dont quelques actes datent de l'année 1576.

Mon père, comme tant d'autres, qui ne s'en sont pas flattés depuis, et qui surtout n'en conviendraient pas aujourd'hui, vit avec plaisir les avant-coureurs de la révolution, sans en prévoir les suites. Il exerçait cependant la première, ou, pour mieux dire, la seule magistrature de Sixfour; il était riche, car son étude et ses propriétés lui rapportaient un peu plus de mille écus de rentes, fortune considérable dans notre pays: mais mon père n'était point égoïste; il se réjouissait d'un ordre de choses qui paraissait devoir améliorer le sort de la grande majorité de ses compatriotes, sans léser beaucoup les intérêts de la minorité. Tous nos voisins (et tout le monde est voisin dans un village de cinquante maisons) partageaient ses sentimens, et M. Bérenguier même, notre bon et vieux curé, applaudissait, en 89, à la noble fermeté du tiers-état, et à la conduite désintéressée d'une grande partie du clergé. Il manquait rarement de passer ses soirées à la maison.

se réunissaient aussi les fortes têtes et les politiques de Sixfour. On lisait le journal de Ducos ; on le commentait ; on discutait même quelquefois jusqu'à dix heures avec assez de chaleur ; mais on finissait presque toujours par se ranger de l'avis de M. le maire, et par se séparer aussi contens les uns des autres, que des nouvelles qu'on venait d'apprendre. MM. les chanoines étaient les seuls à qui tout cela ne pouvait plaire. Aussi gras, aussi bien rentés que leurs nombreux confrères des autres parties de la France, ils n'avaient pas besoin d'un grand effort de prévoyance pour deviner qu'ils avaient beaucoup à perdre et rien à gagner dans un changement ; aussi, ils ne riaient pas, ne venaient pas chez nous, et se dédommageaient, par un redoublement de bonne chère, des privations qu'ils commençaient à craindre pour l'avenir.

Ces particularités me sont revenues depuis, ou m'ont été racontées ; car j'étais trop jeune lorsqu'elles se passaient, pour y faire la moindre attention. Je me souviens cependant que mon frère aîné, plus âgé que moi de huit ans,

et destiné au notariat, lisait le journal, et prenait part aux discussions, que ma sœur Henriette et moi interrompions souvent par nos jeux et nos querelles d'enfans.

Le bon M. Berenguier, quoiqu'il eût prêté le serment exigé par la constitution, fut obligé d'abord de se cacher, ensuite de chercher un refuge dans les pays étrangers. Mon père lui en fournit les moyens, arrêta son passage sur une tartane génoise qui allait à Livourne, lui procura un passe-port, et lui prêta quelque argent; car le brave homme n'était pas riche, et partageait, avec les pauvres du pays, les petits revenus de sa cure. Ces deux vieux amis, en se disant adieu, convinrent qu'on prenait, pour régénérer la France, des moyens un peu violens, et, sans oser se communiquer leurs craintes, ils firent des vœux pour se revoir bientôt. Il y avait déjà long-temps que les chanoines avaient vidé leur chapitre, et étaient allés chercher fortune ailleurs.

Quelque temps après le départ du curé, la commune entière de Sixfour fut dénoncée

par Fréron, à la convention, comme atteinte du modérantisme le plus exalté. On commença par incarcérer le maire et une douzaine de paysans, dont le plus grand nombre croyaient fermement que c'était par erreur, ne sachant pas ce qu'on voulait leur dire, en les accusant de modération. On trouva plus court de les guillotiner que de le leur faire comprendre. Mon père, réservé au même sort, ne l'avait heureusement pas subi, lorsque le 9 thermidor vint le rendre à la liberté et à ses fonctions. Une détention longue et pénible avait altéré sa santé, sans changer en rien son caractère. Il revint administrer Six-four, passer ses actes, et soigner ses propriétés, avec le calme qui avait accompagné jusques-là toutes les actions de sa vie; et ceux qui, par la suite, ont eu besoin de lui, ne se sont pas aperçus que l'injustice dont il avait été victime, eût altéré en rien sa philantropie et son obligeance. Je ne parlerai pas des services qu'il a rendus, cela est étranger à mon sujet; je ne dirai pas qu'il n'a fait que des ingrats, c'est dans l'ordre des choses.

Il y avait long-temps que tout cela s'était passé, et l'on était fort tranquille à Sixfour; j'avais dix-huit ans, lorsqu'un jour mon père fut appelé pour passer le contrat de mariage de mademoiselle Rosalie Rymbaud, avec mon ami d'enfance Jauffret, fils du plus riche propriétaire de Sixfour. Si je rappelle un événement tout personnel, et peut-être peu intéressant, que le lecteur me pardonne et se rassure ; je n'aurai pas souvent ce tort. Mais, à mon âge, on se reporte avec tant de plaisir sur les années de sa jeunesse !

La famille Rymbaud habitait une assez belle campagne, au terroir d'Ollioules. C'est là que le mariage se célébra ; et j'y accompagnai mon père. J'avais vu souvent Miette Rymbaud, sœur cadette de Rosalie ; mais je la vis alors, pour la première fois, avec des yeux de dix-huit ans. Miette en avait dix-sept. Elle avait reçu une éducation plus soignée que celle habituellement donnée aux demoiselles de nos contrées. Elle y joignait l'esprit naturel qui, chez nous, habitans du midi, est plus commun que le savoir. Je fus

placé à table entre elle et son frère, plus jeune d'un an, et destiné à la marine. J'étais son ancien camarade : je cherchai à resserrer davantage notre liaison; et réellement je l'aimais alors, comme j'aimais tout ce qui tenait à Miette. Quant à elle, je lui parlai peu; mais l'embarras que j'éprouvais auprès d'elle n'était point sans quelques charmes. Nous nous séparâmes fort tard : je me retirai enchanté de ma journée, et croyant commencer une nouvelle existence.

Nos relations avec la famille Rymbaud devinrent dès ce moment plus fréquentes. Elle ne désapprouvait pas mon inclination, puisqu'elle ne cherchait pas à éloigner les occasions que j'avais de voir Miette. Mais j'étais bien jeune encore; je n'avais pas d'état; et je n'avais même jamais songé sérieusement à en choisir un. Un penchant assez naturel aux jeunes gens qui fréquentent les ports de mer, tournait mes idées vers la marine. Mon oncle Bernard Eyguier y servait depuis son enfance : il avait été quinze ans chef de timonnerie, lorsque, grâce au nouveau sys-

tème, il fut fait enseigne auxiliaire. Tout ce qu'il racontait de ses caravanes (1) et des pays qu'il avait parcourus, les objets curieux qu'il en rapportait toujours, me donnaient un vif désir de le suivre et d'être marin aussi. Ce désir s'accrut encore, lorsque mon ami Rymbaud fut reçu aspirant, et embarqué sur une frégate. J'allai plusieurs fois dîner à bord avec lui et ses camarades. L'autorité que ces jeunes gens, à peine sortis de l'enfance, avaient sur des hommes faits, leur gaîté, leur avenir, les dangers qu'ils couraient, et surtout leur élégant uniforme, me faisaient vivement regretter de n'avoir pas embrassé plus tôt un état pour lequel je me croyais fait. Avec quel plaisir j'aurais couru à la campagne de M. Rymbaud, au retour d'un long voyage ou d'un combat! comme le récit de mes périls eût intéressé Miette!

Mais j'avais alors dix-neuf ans; c'était s'y

(1) Les marins, surtout ceux du commerce, se servent souvent du terme de *caravane*, pour exprimer tout le temps d'un voyage, depuis le départ d'un port jusqu'au retour; c'est, à proprement parler, une campagne.

dont un peuple ou une armée sont enflammés, sans qu'ils s'en doutent.

Mon frère et quelques amis vinrent accompagner le détachement jusqu'à Ollioules, où nous nous séparâmes après le déjeûner, eux pour aller reprendre leurs paisibles occupations à Sixfour, moi pour commencer le métier de soldat, et ce pélerinage militaire qui devait, après vingt ans, me ramener dans mon village, couvert de blessures, sans fortune, et dépouillé de tout avenir.

A la première étape, je fus logé avec trois autres conscrits du détachement. Qu'on juge de ma surprise, lorsque le soir j'entendis mes commensaux regretter vivement leur pays; se plaindre, dans les termes les moins mesurés, de la loi qui les forçait à s'en éloigner; et former déjà des projets de désertion! L'un d'eux, qui, jusqu'au dépôt, fut mon camarade de lit, était un nommé Moutet, d'Hyères, gros réjoui, à qui la conscription a donné les premiers chagrins qu'il ait eus de sa vie. Je croyais, à l'entendre, qu'il ne passerait pas quinze jours au service; et cependant il y est

encore. Ce qu'ils disaient ensemble ne s'accordait guères avec les discours du colonel, avec les journaux et les proclamations du jour. « Nous sommes donc quatre dans le détachement, me disais-je, qui ne partageons pas l'enthousiasme général ; je ne m'en serais jamais douté, et je croyais être le seul. » Il y en avait certes bien d'autres. Mon mécontentement et celui de Moutet étaient partagés par tous nos camarades, quels que fussent d'ailleurs leur sort et leur fortune. La même répugnance accompagnait à leur départ tous les jeunes gens qui quittaient leurs foyers; et c'était une mystification que de louer leur courageux élan. Mais il faut être de bonne foi, cette répugnance s'évanouissait insensiblement : on se façonnait peu à peu au service, aux habitudes militaires ; et les soldats, selon leur expression, finissaient par regarder l'aigle de leur régiment comme le clocher de leur village ; leur compagnie, comme une famille, et quelquefois leur capitaine, comme un père. Il est aisé de trouver l'explication de cette contradiction dans un caractère na-

tional, facile à saisir des impressions nouvelles, porté au changement, enthousiaste de la gloire, et que doivent nécessairement séduire et attacher les tableaux variés et mouvans de la vie militaire.

Notre détachement m'offrit la preuve de ce que je viens d'avancer. Chaque jour les regrets s'éloignaient à mesure que nous avancions, et la gaîté venait les remplacer. On se liait; des intimités se formaient. Appartenant au même département, on se rappelait quelquefois s'être rencontré aux fêtes des différens villages; on en parlait toujours avec plaisir, et ce plaisir commençait à ne plus être mêlé d'amertume. D'ailleurs, ne serait-on pas bien aise, en revenant au pays, d'avoir vu le monde, d'avoir fait la guerre, de raconter les batailles où l'on se serait trouvé?

Nous étions conduits par un lieutenant d'environ quarante ans, par deux sergens et quatre caporaux. Ces militaires servaient tous depuis long-temps. Le lieutenant et un sergent avaient fait la campagne d'Égypte;

ce qu'ils nous en racontaient, nous a plus d'une fois fait oublier la longueur des étapes. Ils nous traitaient avec beaucoup de douceur, et cherchaient à nous inspirer du goût pour le service. On avait l'attention alors de ne donner la conduite des jeunes conscrits qu'à des hommes ayant déjà fait leurs preuves; car, dans le militaire, comme partout ailleurs, celui qui n'est rien, qui n'a rien fait, ne montre sa supériorité que par des dédains et des vexations; et le subalterne déteste à la fois, et sa personne, et les ordres qui en émanent.

Le 15 mai, nous arrivâmes à Perpignan, où, après avoir passé la revue du gros-major, nous fûmes répartis par le quartier-maître dans différentes compagnies. Peu après, nous endossâmes l'uniforme, et nous commençâmes à être exercés deux fois le jour, par des sous-officiers et des caporaux. Heureusement, j'en fus bientôt quitte : un mois à peu près me suffit pour apprendre le maniment des armes; et je ne fis plus l'exercice qu'avec ma compagnie, qui partit pour

Port-Vendres avec le bataillon dont elle faisait partie, vers le commencement de septembre, environ quatre mois après mon entrée au corps.

Il y avait peu de jours que nous tenions garnison dans ce petit port de mer, lorsque des bâtimens de transport et quelques frégates vinrent y mouiller : le bataillon fut embarqué, non sans se plaindre ; car le soldat français s'exagère toujours les privations et les souffrances du marin, et ne voit changer ainsi sa destination qu'avec une extrême répugnance. Malgré nos murmures, nous fûmes obligés de mettre, comme on dit, *le pied dans le sabot.* Nos chefs, qui savaient sans doute à quoi s'en tenir, nous assuraient, pour diminuer nos regrets, que ce serait pour peu de temps, et qu'on voulait seulement nous transporter sur les côtes de Bretagne, où nous devions faire partie d'un camp qui allait s'y former. Nous ne tardâmes pas à voir ce qu'il en fallait croire : le 3 octobre, à la pointe du jour, nous mouillâmes dans dans la baye de Cadix, où était réunie une

superbe escadre française et espagnole, commandée par le vice-amiral Villeneuve. L'espagnol Gravina, déjà connu par une grande bravoure et des actions d'éclat, était sous ses ordres.

Le même jour, notre bataillon quitta les bâtimens de transport, pour passer sur les vaisseaux de l'escadre; et ma compagnie fut destinée à faire partie de la garnison du *Redoutable*, de 74 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau Lucas.

La marine, qui avait eu pour moi tant d'attraits, ne me parut qu'un métier pénible et rebutant, lorsque que je me vis embarqué comme soldat; je ne pouvais prendre aucun intérêt à ce qui m'entourait, à des objets que je ne voyais que momentanément, et auxquels mon service devait rester constamment étranger. Chaque mouvement, chaque manœuvre exécutée sur le vaisseau, me faisaient regretter plus vivement que les circonstances m'eussent éloigné d'un état auquel je n'appartenais un instant que pour en connaître et en éprouver tous les désagrémens.

l'amiral ; la réunion sur son bord des capitaines de l'escadre, les mouvemens et les préparatifs qui se firent sur les différens vaisseaux ; tout annonçait que ces bruits n'étaient pas sans fondement.

En effet, le 21 octobre, à dix heures du matin, l'escadre combinée sortit de Cadix, pour présenter la bataille aux Anglais. Elle était composée de trente vaisseaux, dont dix espagnols qui occupaient la gauche. Six frégates des deux nations faisaient voile aux aîles de cette superbe armée, et avaient ordre de porter leur secours aux vaisseaux qui pourraient en avoir besoin pendant l'action. Notre ligne occupait un espace de plus d'une lieue, et se trouva, vers midi, à portée du canon de l'escadre anglaise, à peu près égale en forces.

Les deux armées manœuvrèrent pendant une heure environ, en présence l'une de l'autre, pour rectifier leurs positions et terminer les préparatifs d'un combat désormais inévitable. Le *Redoutable* était au centre et un peu en avant de la ligne française, qui, par

une dernière disposition du général, était rangée en demi-cercle. Il avait en face de lui un vaisseau anglais à trois ponts, portant pavillon de vice-amiral, et conséquemment monté par Nelson. Ce vaisseau occupait, dans l'escadre anglaise, la même position que le *Redoutable* dans l'armée combinée. Tout à coup, il fit des signaux qui furent répétés à l'instant, et s'avança à toutes voiles sur nous, tandis que les autres vaisseaux imitaient ce mouvement. Son intention était évidemment de couper notre ligne en attaquant le *Redoutable*, qui lui présenta le travers, et lui envoya sa première volée.

Ce fut le signal du combat. Le vaisseau anglais riposta; et, au même instant, se prolongea sur les deux lignes un feu d'artillerie qui ne devait cesser que par l'extermination d'une des deux flottes. Déjà des cris de douleur et de mort s'étaient fait entendre sur le pont et dans les batteries du *Redoutable*. Dès la première volée, un officier et plus de trente marins ou soldats étaient tombés morts ou blessés. C'était la première fois que je voyais

le feu; une émotion que je n'avais point éprouvée jusqu'alors, faisait battre mon cœur avec force. La crainte pouvait y être pour quelque chose; mais elle était mêlée d'autres sentimens dont je ne pouvais me rendre compte. Je souffrais avec peine d'être retenu dans un poste où je ne faisais d'autre mouvement que celui qu'exigeaient les décharges de mousqueterie de notre peloton sur le pont du vaisseau anglais. J'aurais voulu faire un service plus actif, qu'il m'eût été permis de parcourir notre vaisseau, et de manœuvrer un canon. Bientôt mes vœux furent exaucés. Nos gabiers d'artimon avaient été tués; deux matelots, et quatre soldats dont je faisais partie, reçurent ordre de les remplacer dans la hune. Comme nous y montions, les boulets et la mitraille volaient autour de nous, frappaient les mâts et les vergues, dont ils enlevaient d'énormes éclats, et coupaient les manœuvres. Un de mes camarades fut blessé à côté de moi, et, d'une hauteur de trente pieds, fut précipité sur le pont, où il se fracassa la tête.

Arrivé dans la hune, mon premier mouvement fut de jeter un coup-d'œil sur le spectacle que présentaient les deux armées. A plus d'une lieue, s'étendait une épaisse fumée, au dessus de laquelle on pouvait apercevoir une forêt de mâts et de cordages, et les pavillons, les guidons et les flammes des trois nations. Des milliers d'éclairs plus ou moins rapprochés perçaient sans interruption ce nuage, et un roulement assez semblable à celui d'un tonnerre continu, mais beaucoup plus fort, sortait de son sein. La mer était calme; et le vent assez faible, n'était pas très-favorable à l'exécution des manœuvres.

Les gabiers anglais, dont nous n'étions qu'à quelques toises, firent, en nous voyant paraître, un feu très-vif, auquel nous répondîmes. Un soldat de ma compagnie et un marin furent tués tout près de moi; deux autres, blessés, purent cependant descendre par les haubans. Nos adversaires furent, à ce qu'il paraît, encore plus maltraités que nous; car bientôt je ne vis personne dans la

hune anglaise, et l'on ne vint point remplacer les hommes qui avaient dû être tués ou blessés par nos balles. Je regardai alors le vaisseau anglais et le nôtre. La fumée les enveloppait, se dissipait un instant, et revenait plus épaisse à chaque nouvelle volée. Les deux ponts étaient couverts de cadavres, qu'on ne se donnait pas le tems de jeter à la mer. J'aperçus M. le commandant Lucas immobile à son poste, et quelques officiers blessés commander encore. Sur l'arrière du vaisseau anglais, était un officier couvert de décorations, et n'ayant qu'un bras. D'après ce que j'avais entendu dire de Nelson, je ne doutai pas que ce fût lui. Il était entouré de plusieurs officiers auxquels il paraissait donner des ordres. A l'instant même où je l'aperçus, plusieurs marins tombèrent auprès de lui, atteints par les boulets du *Redoutable*. Ne recevant pas l'ordre de descendre, et me voyant oublié dans la hune, je crus de mon devoir de faire feu sur l'arrière du vaisseau anglais, que je voyais à découvert et de très-près. J'aurais pu même ajuster les

individus, mais je tirai successivement sur les différens groupes formés par les marins et par leurs officiers. Tout à coup j'aperçus sur le *Victory* un grand mouvement : l'on s'empressait autour de l'officier dans lequel j'avais cru reconnaître Nelson. Il venait de tomber, et on l'emportait recouvert d'un manteau. L'agitation qui se manifesta en ce moment, me prouva que je ne m'étais pas trompé, et que c'était bien l'amiral anglais. Un instant après, le *Victory* suspendit son feu ; le pont fut abandonné par tous ceux qui l'occupaient ; et je présumai que la consternation causée par la chûte de l'amiral était la cause de cette inaction soudaine. Je m'empressai de descendre pour annoncer au commandant Lucas ce que j'avais vu de la situation de l'ennemi. Il me crut d'autant plus aisément que la cessation du feu lui annonçait qu'un événement de la plus haute importance occupant l'équipage anglais, l'empêchait de continuer le combat. Il donna aussitôt l'ordre de sauter à l'abordage ; tout y fut disposé dans l'instant. On assure même

que le jeune Fontaine, aspirant du *Redoutable*, était passé par les sabords dans la batterie de 24 du vaisseau anglais, l'avait trouvée abandonnée, y avait fait quelques pas, et était revenu pour annoncer que le vaisseau était rendu. Comme Fontaine fut tué quelques instans après, on n'apprit ces détails que de la bouche d'un marin, qui dit en avoir été le témoin.

Cependant, comme une partie de notre équipage, commandée par deux officiers, se disposait à s'élancer sur le pont anglais, le feu recommença avec une fureur qu'il n'avait pas eue encore depuis les premiers momens de l'action. En même temps, deux vaisseaux de quatre-vingts, l'un anglais, l'autre français, vinrent se placer, le premier bord à bord du *Redoutable*, pour le mettre entre deux feux; et l'autre, par le travers de celui de Nelson, dans l'intention de l'y mettre également. On vit alors un spectacle dont aucun combat naval n'avait jamais donné l'exemple, et qui ne s'est pas renouvelé depuis; celui de quatre vaisseaux placés dans la même direction, se

touchant, se heurtant, confondant leurs vergues, et combattant avec un acharnement dont rien ne peut donner l'idée. Les manœuvres furent abandonnées; et tous les marins, tous les soldats mis aux pièces d'artillerie; les officiers eux-mêmes n'ayant rien à prévoir, rien à ordonner dans cette horrible mêlée, vinrent s'y placer. Au milieu de près de quatre cents pièces de gros calibre, qui, dans un espace peu considérable, tiraient ensemble; du fracas des boulets qui, frappant les flancs du *Redoutable*, y faisaient de larges ouvertures; parmi les éclats qui volaient de toutes parts et dans tous les sens, avec la rapidité des projectiles, le choc des vaisseaux qui, dans leur balancement, s'abordaient à chaque instant, et semblaient prêts à s'entr'ouvrir, chacun ne songeait qu'à anéantir l'ennemi, et les cris des mourans et des blessés n'étaient plus entendus. Ils tombaient; et si leur chûte gênait le mouvement de la pièce qu'ils avaient servie jusques-là, un voisin se contentait de les repousser, avec le pied, jusqu'au milieu de la batterie; et sans

proférer un mot, se remettait, avec une fureur concentrée, au même poste, où bientôt il tombait lui-même.

En moins de demi-heure, notre vaisseau, sans avoir amené son pavillon, était rendu de fait. Notre feu s'était ralenti graduellement, et avait fini par cesser. Les cadavres mutilés de nos camarades encombraient les deux batteries, couvertes de boulets, de canons brisés et renversés de leurs affûts, de mèches fumant encore, et de membres fracassés. Un de nos canons de 36 avait crevé vers la fin du combat. Les treize hommes qui le servaient, tués par ses éclats, étaient entassés autour de son affût renversé. Les échelles de communication entre les diverses batteries étaient brisées et abattues ; le mât de misaine, le grand mât étaient tombés, et encombraient le pont de poulies et de débris de cordages. Des embarcations placées sur l'avant, ou suspendues sur les flancs du vaisseau, il ne restait plus que quelques bordages fracassés. De huit cents hommes environ composant notre équipage, cent cin-

quante tout au plus survivaient, presque tous atteints de blessures plus ou moins graves. M. Lucas était de ce nombre.

Il était cinq heures du soir, quand le combat cessa : je parcourus le vaisseau où tout offrait le spectacle de la destruction. Un désespoir calme se peignait sur la figure de ceux qui avaient échappé à cette terrible scène, où je venais de faire mon début dans la carrière militaire. Je vis au nombre des morts le malheureux Rymbaud, mon ami d'enfance ; il avait tout au plus dix-huit ans. Son épée s'était brisée dans sa chûte : atteint d'un biscaïen dans le côté droit de la poitrine, il était renversé contre la roue d'un canon ; et ses traits bouleversés annonçaient que son agonie avait été cruelle. Ces restes défigurés m'inspirèrent de pénibles réflexions, et firent naître en moi une foule de souvenirs bien chers et bien cruels. Je m'éloignai ; et je l'avoue, je sentis mes yeux se mouiller de larmes. Je n'avais pu acquérir encore cette indifférence que fait contracter au militaire l'aspect de pareilles scènes.

Dans la soirée, des chaloupes anglaises vinrent prendre le reste de notre équipage, pour le répartir sur différens vaisseaux; et je fus conduit sur le *Victory*. J'y appris la mort de Nelson : il avait reçu sur l'épaule droite une balle qui, pénétrant obliquement, avait brisé l'épine du dos. Déposé au poste des chirurgiens, il avait ordonné à M. Betty, son chirurgien-major, de lui faire connaître, sans détour et sans ménagement, sa position. Apprenant qu'il ne lui restait qu'une heure à vivre, sans témoigner ni émotion, ni regret, il avait fait appeler M. Hardy, son capitaine de pavillon; et, après s'être informé de la situation des deux escadres, il avait défendu expressément de faire connaître sa mort à l'armée anglaise, et prescrit de mouiller, après le combat, au lieu même où il se livrait. M. Hardy promit d'exécuter ponctuellement cet ordre, dont il n'osa pas ensuite assumer la responsabilité. Il signala la mort de l'amiral. Le général Collingwood prit le commandement, et ne jugea pas à propos de mouiller, ce qui peut-être eût été

dangereux par le vent qui s'éleva dans la nuit (1).

La mort de Nelson était regardée par les Anglais comme une calamité publique, dont leur victoire ne put adoucir l'amertume. Les marins le pleuraient comme un père; les officiers, comme un chef dont les talens avaient fait la gloire et la prospérité de leur patrie, et que, de long temps, aucun général de mer ne devait remplacer. Celui dont toute une nation regrette la perte, celui dont le trépas est pleuré par de vieux militaires, ordinairement peu accessibles à des sentimens d'affection, doit nécessairement inspirer quelque intérêt, même à un ennemi. Aussi, comme homme, je ne pus m'empêcher de

(1) Le corps de l'amiral fut mis dans un tonneau de rhum, pour être transporté en Angleterre, où il fut déposé à l'abbaye de Westminster, après des obsèques magnifiques. La balle qui l'avait frappé, extraite par M. Betty, fut placée dans une boîte de cristal enrichie de filets dor, et offerte par le gouvernement à cet officier de santé.

prendre part en quelque sorte à l'affliction qui régnait sur le *Victory;* tandis que, comme Français, je devais me réjouir d'une mort qui délivrait ma patrie d'un de ses plus dangereux adversaires. Au reste, le moment où Nelson fut frappé, la position de sa blessure, tout me prouvait, à n'en pas douter un instant, qu'il était mort de ma main ; j'en ai toujours eu la conviction la plus intime. Mais quoique le coup qui avait fait tomber ce général, fût un service rendu à la patrie, j'étais loin de le regarder comme un trait dont je pusse m'enorgueillir. D'ailleurs, dans la confusion générale, tout le monde pouvait s'en attribuer l'honneur ; je pouvais n'être point cru : et, redoutant de donner prise aux railleries de mes camarades, je ne crus pas devoir leur en parler, non plus qu'aux officiers français que je vis sur le *Victory*. C'est ainsi que, plus d'une fois, l'insouciance ou la fausse honte m'ont privé d'avantages auxquels j'aurais pu prétendre.

Il s'éleva dans la soirée un vent très-fort, qui régna toute la nuit avec une violence

extrême, et eut bientôt dispersé les débris de notre défaite, qui couvraient la mer. Nous ne connûmes que le lendemain les détails de l'affaire. Cinq vaisseaux français n'avaient pu prendre part à l'action : la plus grande partie des Espagnols ne l'avaient pas voulu ; le reste avait soutenu, avec la plus grande bravoure, les attaques d'un ennemi devenu bien supérieur en nombre, car toute l'escadre anglaise se battit. Le vaisseau espagnol à trois ponts la *Trinité*, commandé par l'amiral Gravina, fut coulé après une longue résistance contre trois vaisseaux anglais ; l'amiral, blessé, fut sauvé, et mourut quelque temps après à Cadix. Il avait dit, en voyant la *Trinité* démâtée de ses trois mâts : « J'étais tout à l'heure sur un vaisseau, je suis maintenant dans un fort ; je ne l'abandonnerai que quand il s'enfoncera sous mes pieds. » C'est ce qu'il fit.

L'*Aigle*, vaisseau français de 74, se battit aussi contre trois anglais, perdit presque tout son monde, fut pris, et, dans la nuit, échoua sur les côtes d'Espagne, où Français

et Anglais se noyèrent ensemble. L'*Indomptable* sombra à la mer avec quinze cents blessés, dont on ne put sauver un seul. L'*Intrépide*, commandé par le brave Infernet, fut également coulé, après une résistance terrible contre plusieurs vaisseaux qui se succédèrent pour le foudroyer. Infernet, sauvé sur l'eau, avec un de ses fils, fut conduit à bord d'un vaisseau anglais, et étonna tous les officiers par ses expressions pleines de franchise, de brusquerie, de bravoure et d'originalité.

L'*Achille*, où était un détachement du 67^me^ de ligne, prit feu pendant l'action. Les Anglais qui le combattaient s'éloignèrent; et vingt hommes tout au plus, sur huit cents qui composaient son équipage, parvinrent à se sauver. Lorsqu'on eut perdu tout espoir d'arrêter l'incendie, et que la mort parut inévitable, plusieurs officiers, pour ne pas l'attendre, se brûlèrent la cervelle; d'autres se précipitèrent dans les flammes qui dévoraient l'avant du vaisseau; plusieurs marins descendirent à la cambuse, se gorgèrent d'eau-de-

vie, et, par l'ivresse la plus complète, cherchèrent à jeter un voile sur le désastre qui allait terminer leur existence. Ce fut sur les six heures du soir que, les flammes ayant atteint la sainte-barbe, le vaisseau sauta en l'air, et tout disparut. Dans toute autre circonstance, on eût pu sauver aisément les malheureux qui le montaient ; mais, sans s'inquiéter de leur sort, on ne songeait, à quelque distance, qu'à se détruire mutuellement.

Je ne rapporterai pas le nom de tous les vaisseaux qui périrent. Il me suffira de dire que l'escadre combinée fut totalement anéantie, et qu'elle se battit avec tant d'opiniâtreté, que, de tout ce qui prit part à l'action, les Anglais ne purent sauver, je crois, qu'un seul vaisseau ; tout le reste périt à la mer, sur les côtes, ou par les flammes (1).

Le lendemain de l'affaire, on amena à bord

---

(1) Nous consignons dans la note B, aux *Éclaircissemens historiques*, quelques détails peu connus sur le combat de Trafalgar, qui nous ont été communiqués par un officier de marine attaché à l'amiral Villeneuve.

du *Victory* le vice-amiral Villeneuve, qui avait montré beaucoup d'intrépidité, de talens et de patriotisme. Les Anglais le reçurent avec toutes les marques de la déférence qu'on doit à la bravoure et au mérite malheureux. Il était blessé à la main droite, et paraissait consterné de sa défaite, et peu sensible aux attentions respectueuses dont il était l'objet. Le même jour, il fit demander si, parmi les prisonniers français qui étaient à bord, il y avait quelque sous-officier : il ne s'en trouva point. Il demanda alors un militaire quelconque, qui pût facilement écrire sous la dictée; je me présentai. Après un court examen, il me dit que je lui servirais de secrétaire jusqu'à nouvel ordre, et m'ordonna de venir le trouver chaque jour dans la chambre qu'on lui avait donnée.

CHAPITRE III.

1806.

Départ pour l'Angleterre. — Retour en France. — Mort de Villeneuve. — Entrevue avec Napoléon.

Le 22 au soir, le *Victory* fit voile pour l'Angleterre, avec le reste de l'escadre anglaise. La traversée fut longue et pénible, surtout pour les prisonniers français, dont quelques-uns connaissaient déjà les pontons qui les attendaient. Mes fonctions auprès du général Villeneuve m'épargnèrent beaucoup de désagrémens auxquels mes compagnons furent en butte, et m'attirèrent plus d'égards de la part de nos ennemis. Je le voyais régulièrement tous les jours; et souvent je les passais tout entiers à écrire les diverses parties d'un long mémoire, qu'il se proposait de publier sur le combat de Tra-

falgar. Dès les premiers momens, il m'en avait dicté un précis, qui sur-le-champ avait été envoyé à Cadix par un parlementaire.

Il avait peu de communication avec les officiers anglais, et son chagrin était loin de diminuer; quelquefois cependant, après s'être occupé pendant des heures entières avec la plus grande assiduité, m'avoir fait recommencer à plusieurs reprises des projets de lettres et des passages de son mémoire, il paraissait chercher à se distraire, en me faisant parler sur des sujets étrangers à ce que nous venions de faire. Quand il connut mon pays, il me parla souvent de Toulon, où il avait commandé l'escadre, de tous les environs, et même de Sixfour, dont il se rappelait parfaitement la position.

Le 27 novembre, le *Victory* mouilla à Plymouth, et remit à la voile le lendemain pour se rendre à Londres; mais on mit auparavant, sur les pontons qui se trouvaient en rade, les marins et soldats français, restes de Trafalgar. Les officiers reçurent des passeports pour aller habiter sur parole diverses

petites villes de l'intérieur; et le général fut envoyé à Alresford, dans le Devonshire. Il obtint la faveur de m'emmener avec lui, ainsi que son domestique Prieur.

Le premier soin du général, fut de s'adresser au *transport-board* (1), pour en obtenir l'autorisation de se rendre en France, à l'effet d'y solliciter un jugement, en offrant de donner parole qu'il reviendrait, si son échange n'avait pas lieu dans l'intervalle.

Ses pétitions et ses nombreuses démarches restèrent d'abord sans résultat, et même sans réponse. Enfin les membres du transport-board mirent en avant une foule de difficultés qui les empêchaient, disaient-ils, d'adhérer à cette demande. Nouvelles réclamations, nouvelles lettres de la part du général pour lever les obstacles. Près de cinq mois entiers se passèrent à demander sans relâche une faveur à laquelle il attachait le

(1) Commission dont une des attributions est la surveillance et l'administration des prisonniers de guerre.

plus grand prix. Les lenteurs qu'on mettait à lui répondre, les contrariétés qui se renouvelaient sans cesse, à mesure qu'il les surmontait, l'aigrissaient visiblement, et lui donnaient une humeur sombre et inégale. Ses peines morales influaient sans doute sur sa blessure qui ne guérissait pas, et qui, sans cette circonstance, eût dû être cicatrisée depuis long-temps. Cependant, à l'instant où il commençait à désespérer d'obtenir ce qu'il sollicitait avec tant d'ardeur, M. Chilcott, agent des prisonniers à Alresford, reçut ordre de lui délivrer un passe-port pour se rendre à Plymouth, et de lui faire signer un engagement par lequel il promettrait de revenir dans trois mois, si le gouvernement français ne pourvoyait pas à son échange. Prieur et moi, nous fûmes compris dans cette disposition, et portés sur le passe-port délivré au général. Nos préparatifs furent faits sur-le-champ; et, trois jours après, nous étions à Plymouth, où un parlementaire n'attendait que le général pour lever l'ancre, et faire voile pour un port

français. Nous nous rendîmes à bord immédiatement, et appareillâmes dans la journée.

Débarqués à Morlaix, le 7 mai, nous en partîmes le lendemain pour Rennes, où nous arrivâmes le 10, et où nous prîmes un logement à l'hôtel du Brésil. L'air du sol français parut donner à l'esprit du général une sérénité que je ne lui avais point vue depuis que je l'accompagnais. Il souffrait toujours beaucoup de sa blessure, voulut essayer d'écrire, mais fut obligé de me dicter quelques lettres. Je n'ai pas oublié la moindre expression de celle que je vais rapporter. Quelques événemens postérieurs à sa date ont depuis ramené mon attention sur ces expressions, en me faisant douter qu'ils y avaient un rapport direct. La voici :

A M. le contre-amiral Lucas.

« Je ne suis en France que depuis deux » jours, mon cher général, et j'apprends à » l'instant une nouvelle qui m'est bien agréa- » ble; c'est celle de la récompense que vient

» d'obtenir votre bravoure, et des expres-
» sions flatteuses et méritées dont le chef
» du gouvernement s'est servi pour vous an-
» noncer cette récompense. *Si tous les capi-*
» *taines de vaisseau s'étaient conduits comme*
» *vous à Trafalgar*, vous a-t-il dit, *la vic-*
» *toire n'eût pas été un instant indécise.* Cer-
» tainement personne ne le sait aussi bien
» que moi; et je me félicite d'avoir contribué
» à vous faire rendre cette justice, par le rap-
» port succinct que j'ai fait immédiatement
» après l'affaire. Il me reste à remplir un
» bien pénible devoir; c'est de signaler ceux
» dont la conduite a annulé l'effet de mes
» dispositions, et amené la destruction de
» notre escadre et l'humiliation du pavillon
» français. Ma justification personnelle, l'in-
» térêt du service, l'honneur de la France,
» et celui de la marine en particulier, exi-
» gent impérieusement que je surmonte ma
» répugnance à appeler des rigueurs, lors-
» que je voudrais avoir à ne demander que
» des récompenses.

« Peut-être aurez-vous reçu une destina-

» tion quand ma lettre vous parviendra ; » mais comme je me propose d'invoquer » votre témoignage dans le jugement que je » vais solliciter, et à l'appui de mes accusa- » tions contre ceux à qui nous devons notre » catastrophe, veuillez faire votre possible » pour rester encore quelques jours à Paris, » où je ne tarderai pas à vous embrasser.

» Je suis, etc.

» Rennes, le 11 mai 1806. »

Le général se proposait en effet de rester seulement deux jours à Rennes pour s'y reposer, et de partir le troisième pour Paris, où je devais l'accompagner. Ces deux jours s'écoulèrent, sans amener aucun incident digne d'être rapporté. Le général sortait peu, réfléchissait beaucoup, et je ne le quittais presque pas. Le peu de dispositions que demandait notre voyage étaient terminées, les malles placées sur une chaise de poste dont le général venait de faire l'acquisition ; et le lendemain, à la pointe du jour, notre départ devait s'effectuer.

Dans l'après-midi du même jour, il arriva à l'hôtel quatre individus à moustaches, portant un habit bourgeois fort propre, auquel ils paraissaient peu faits; au reste, leur accent, leurs manières, et surtout un teint cuivré, ne permettait pas de penser un seul instant qu'ils fussent Français. L'un d'eux me fit une foule de questions, d'abord indifférentes, ensuite ayant rapport au général. Il fit un mouvement de surprise, en apprenant que notre départ était fixé au lendemain, s'informa, dans le plus grand détail, des habitudes actuelles du général, des dispositions de son appartement. Cette circonstance m'a frappé depuis; je n'y vis alors que la curiosité qui nous porte tous à connaître les plus petits détails concernant un homme dont les actions ont quelque éclat; et je répondis à toutes ces questions qui, encore une fois, me parurent sans conséquence.

Mon homme, n'ayant sans doute plus rien à me demander, ne tarda pas à me quitter; il rentra à l'hôtel au bout d'une demi-heure à

peu près, et y amena un individu dont l'extérieur me frappa. Celui-ci était Français ; du moins une prononciation fortement accentuée indiquait qu'il appartenait à nos provinces méridionales ; je crus même y reconnaître le Rouergue. Il pouvait avoir quarante-cinq ans ; petit, brusque, la tête blanche et poudrée, quelques cheveux réunis en petite queue courte et pointue, des traits ignobles, un regard perçant et vif, un teint annonçant l'habitude de l'ivrognerie, des jambes grêles : tel était cet homme que j'ai revu depuis, mais dont je n'aurais d'ailleurs jamais oublié l'extérieur repoussant et bas. Il me regarda d'abord de la tête aux pieds ; ensuite me fit, d'un ton de supériorité, les mêmes questions qui m'avaient été adressées par le premier, et en ajouta une foule d'autres. Il me demanda si j'étais bien certain que le général partît le lendemain ; je le lui affirmai. Il me quitta alors, se promena un instant avec celui qui l'avait amené, et lui parla très bas et avec beaucoup d'action. Les trois autres vinrent les joindre ; tous lui té-

moignaient de la déférence et du respect. Ils sortirent bientôt ensemble, revinrent une heure après, montèrent dans les appartemens, eurent de longues conférences, et finirent par se séparer.

Le général se coucha sur les dix heures, devant se lever à la pointe du jour. Prieur passait la nuit à la poste aux chevaux, où était la voiture, et d'où il devait venir nous prendre, afin que tout fût plutôt prêt. J'aidai le général à se déshabiller; il me retint encore quelques instans, et finit par me congédier, en me priant de garder de la lumière dans ma chambre, de tirer seulement sa porte sur moi, et de venir le trouver aussitôt que Prieur arriverait. Je me retirai dans un cabinet situé à l'étage supérieur, où l'on m'avait logé; et dix minutes après, j'étais profondément endormi.

Je fus éveillé en sursaut par un grand bruit que je crus partir de l appartement du général. Il redoubla; des voix confuses s'y joignirent, et bientôt des cris de douleur ne me laissèrent plus de doute. Je m'élançai de

mon lit; et, ne me donnant que le temps de saisir la lumière et un sabre que le général m'avait acheté en arrivant à Morlaix, je franchis en un instant les degrés qui me séparaient de l'étage où était sa chambre; et j'entendis très-distinctement les pas précipités de plusieurs personnes. Je redoublai de vitesse; et, au-dessous de moi, j'aperçus le dernier individu qui m'avait parlé la veille, se glisser et descendre au rez-de-chaussée. J'ai réfléchi, depuis, qu'il n'y avait aucun changement dans son costume, et que certainement il ne s'était pas déshabillé. Quelque chose me disait de le poursuivre; mais ma première idée m'entraîna vers la chambre du général, dont je trouvai la porte ouverte. Je fis quelques pas de plus, et je vis l'infortuné que les boulets de Trafalgar avaient respecté, étendu pâle et sanglant sur son lit, dont les couvertures étaient éparses sur le parquet. Palpitant et livide, il se débattait encore contre les douleurs du dernier moment. Il me reconnut, voulut en vain se soulever, s'efforça de prononcer quelques mots sans suite, in-

terrompus, dont je ne pus saisir que celui de *commissaire* ou de *secrétaire,* et rendit le dernier soupir, avant que j'eusse pu penser à lui procurer le moindre secours. Cinq blessures profondes perçaient sa poitrine; et aucun fer, aucune arme quelconque n'était auprès de lui. J'appelai, je sonnai de toutes mes forces. En un instant, les maîtres de l'hôtel, les voyageurs qui l'occ paient, remplirent l'appartement; l'agitation fut extrême, et la première, la seule idée fut que le général était mort victime d'un assassinat. Cependant, le même jour, je vis, avec autant de surprise que de douleur, enterrer le général, sans pompe, sans cortége; et par une étrange contradiction avec les propos de la nuit, j'entendis répéter à chacun qu'il avait lui même attenté à ses jours, et terminé sa vie par cinq coups de poignard. Toutes les fois que je voulus exprimer ce que je pensais à cet égard, on refusa de m'écouter, et l'on porta la conversation sur d'autres objets. Je n'obtins pas plus de satisfaction relativement à mes questions sur le petit homme et ses quatre acolytes. On

éluda de me répondre sur tout ce qui les concernait, et l'on refusa toujours de prêter l'oreille à mes doutes. Je me suis étonné moi-même depuis, de n'avoir pas poussé plus loin mes démarches à cet égard, et de n'avoir pas cherché à éclairer l'autorité; mais si le lecteur songe au peu d'expérience que j'avais à cette époque, et à mon départ immédiat de Rennes, il se rendra compte de ma conduite. D'ailleurs, la mort du vice-amiral Villeneuve m'affecta si profondément, que, pendant plusieurs jours, je fus incapable de réflexion. Je le plaignis comme victime d'un forfait dont rien ne m'indiquait le motif. Je le regrettai comme un bienfaiteur ; je suis persuadé qu'il eût été le mien, et je lui dois au moins de n'avoir pas gémi dix ans sur les pontons anglais.

Cet événement aurait dû influer sur mon sort; mais je suis persuadé que j'ai dû la vie, ou du moins la liberté, à l'opinion qu'on avait sans doute de ma nullité.

Le jour même de la mort du général, le scellé fut apposé sur ses effets et sur ses papiers, qui furent expédiés je ne sais où.

Quant à moi, je reçus le lendemain, du commissaire des guerres, une feuille de route pour me rendre au dépôt de mon régiment, qui se trouvait alors à Paris. Je partis le même jour, et j'arrivai à ma destination le 19 mai.

Quelques jours après, à l'appel de dix heures, le sergent-major m'ordonna de sortir des rangs et de me rendre avec lui chez le gros-major ; j'y trouvai un chef de bataillon qui, après m'avoir demandé si c'était bien moi qu'on appelait Guillemard, me dit de le suivre. Il monta dans une fort belle voiture qui était à la porte de la caserne ; j'eus besoin qu'il accompagnât le signe qu'il me faisait d'y monter après lui, de l'ordre formel de le faire, pour m'y décider. Je n'étais pas sans inquiétude sur les suites d'une aventure qui débutait d'une manière aussi extraordinaire ; et le silence rigoureux qu'observait l'officier, n'était pas propre à me rassurer. La rapidité de notre course augmentait encore mon agitation ; car, il faut le dire, c'était la première fois de ma vie que

je montais dans une voiture aussi brillante, et je ne connaissais même les commodités du fiacre que par la renommée. Je n'eus pas le temps de faire de longues réflexions. Après avoir traversé une place spacieuse, nous nous arrêtâmes devant un vaste palais que gardaient plusieurs postes militaires. C'étaient les Tuileries, que je ne connaissais pas encore. Nous descendîmes; et le chef de bataillon me fit entrer dans un corps-de-garde, où il me dit de rester. Les craintes vagues que j'avais d'abord éprouvées, augmentaient à chaque instant. J'attendis ainsi plus de deux heures, ne sachant si j'étais libre, ou sous la surveillance du poste composé de soldats de la garde, qui d'ailleurs paraissaient faire très-peu d'attention à moi. Enfin, un jeune colonel du génie entra précipitamment en appelant : « Guillemard. » Je répondis : « Présent, » et je le suivis. Après avoir traversé différentes pièces, nous entrâmes dans un salon où mon conducteur m'ordonna de l'attendre. Environ demi-heure après (je n'apprécie peut-être pas bien le temps, car

j'avoue que j'étais tout-à-fait désorienté); une demi-heure après, dis-je, il entr'ouvrit la porte par laquelle il s'en était allé, me fit un signe, et j'entrai dans un cabinet où il se tint debout et découvert, à quelques pas en arrière d'une autre personne occupée à écrire. J'étais aussi debout et fort embarrassé de ma contenance; mais j'étais le seul qui s'en occupât. Après quelques minutes, la personne qui était assise se leva brusquement, et dit à l'officier : « Laissez-nous. » Il se retira, en s'inclinant profondément. Ce mot, le geste qui l'accompagna, le respect de l'officier, m'envahirent à l'instant de l'idée que j'étais devant l'Empereur. Il acheva de se tourner vers moi; et, malgré mon trouble, je reconnus une figure dont les traits et l'expression étaient alors gravés dans la pensée de tous les soldats. Après avoir jeté sur moi un coup d'œil rapide : « Comment t'appelles-tu? » me dit-il. Dans ce moment, j'avais presque oublié mon nom; et j'étais si ému, que j'ouvris la bouche sans pouvoir répondre. Il répéta sa question avec un ton de bonté qui me rendit

la force de balbutier : « Robert Guillemard. —Etais-tu à Rennes avec l'amiral Villeneuve? — Oui, général. » Je ne savais pas encore qu'on le traitât de Sire. — « Que sais-tu sur sa mort? — Beaucoup, » répondis-je, avec une assurance qui s'accroissait à chaque instant. Il fit un mouvement de surprise, et m'ordonna de lui raconter les circonstances de cet événement. Le récit que j'en fis ne fut sans doute pas fort éloquent, mais il était véridique et très-détaillé. L'Empereur, pendant que je parlais, se promenait lentement dans le cabinet, les bras croisés. Plusieurs fois, il suspendit sa marche pour me prêter plus d'attention; mais il s'arrêta brusquement, lorsque je parlai des cinq individus que je croyais coupables de la mort de l'amiral, et que je cherchai à peindre celui qui m'avait paru leur chef. Il m'interrompit brusquement pour me demander : « Le reconnaîtrais-tu? —Oui, général.» L'Empereur frappa du pied, fit deux tours d'un air courroucé. Il sonna, et dit à un officier qui parut : « Faites venir Decrès. » Je fus reconduit dans la salle qui

précédait le cabinet de l'Empereur. Un quart-d'heure après, je vis entrer un contre-amiral qui fut sur le champ introduit. Aussitôt après, je le fus moi-même, et je vis bientôt que c'était le ministre de la marine.

L'Empereur, dont la physionomie avait pris une expression plus sombre, m'ordonna de recommencer mon récit; à mon dernier mot, il se tourna vers le ministre et lui dit : « Vous l'entendez, qu'on fasse une enquête; voyez Fouché, et que ces hommes soient jugés. » Le ministre prit la parole pour dire que des documens officiels prouvaient que j'étais dans l'erreur. Mais l'Empereur ne le laissa pas achever et lui dit : « C'en est assez, faites ce que je vous dis. » Le ministre sortit, et l'Empereur me fit signe que je pouvais me retirer. Comme j'étais à la porte : « De quel pays es-tu? me dit-il. » Je m'arrêtai : « De Sixfour. — Près de Toulon ? — Oui, sire, dis-je cette fois, car j'avais entendu parler le ministre. — Ah! ah! j'y suis monté pendant le siége, pour observer les positions anglaises. C'est un vrai poste à signaux, un nid d'aigle.... Que fait

ton père ? — Il est notaire et maire du village, dis-je en me rengorgeant. — Combien as-tu de service ? — Treize mois. — C'est peu ; mais n'importe..... Vas-t'en.... »

Je me retirai enchanté. Je me croyais caporal dans la journée, sergent le lendemain, et poussé de grade en grade par le dernier regard de l'Empereur. Le seul avantage, cependant, que j'aie retiré de cette entrevue, est le souvenir qui m'en reste. Les brillantes espérances dont je me flattai pendant quelques jours, furent sans doute renversées par les occupations de l'Empereur, à la veille d'entrer en campagne contre la quatrième coalition.

Il n'y a pas long-temps que j'ai lu les Mémoires de M. O'Meara. Il raconte que, dans une de ses conversations avec Napoléon, à l'île Sainte-Hélène, celui-ci lui a parlé fort au long de la mort de l'amiral, et lui a expliqué comment il était parvenu à se tuer de cinq coups de poignard. Je suis loin de contester la véracité du médecin irlandais ; mais certainement Napoléon avait bien changé de façon de penser, ou avait totalement oublié

les circonstances de mon récit, qui cependant avaient paru le convaincre, et produire sur lui la plus forte impression.

Trois ou quatre jours après cet interrogatoire, je rencontrai, sur les boulevards, l'individu de Rennes. Il portait un uniforme bleu de ciel, à collet rouge, avec une broderie en argent. Il passa tout à côté de moi, sans paraître me remarquer. J'aurais désiré vivement que cette rencontre eût précédé le jour où l'Empereur m'avait fait appeler. Je fus indécis, pendant toute la journée, si je devais en parler à quelqu'un de mes chefs. Le lendemain, je me rendis chez le gros-major, que je ne trouvai pas; j'y retournai: il avait du monde, et ne put me recevoir. Peut-être mon bon génie m'inspira-t-il de ne pas pousser plus loin mes démarches à cet égard.

Jusqu'à cette époque, j'avais peu réfléchi. Les événemens dont j'avais été le témoin, d'ailleurs peu importans, n'avaient produit sur moi que cette impression fugitive qui glisse sur l'esprit des jeunes gens. Je ne con-

naissais ni les hommes, ni les choses; mais la secousse violente du combat de Trafalgar, la fin sinistre d'un homme éminent par son rang et ses qualités, ma singulière entrevue avec l'Empereur, c'étaient là des événemens qui ne devaient pas me laisser dans l'indifférence. Ému profondément, je ne pouvais que m'en occuper; et ils me révélèrent, pour ainsi dire, la faculté d'apprécier l'ordre social. En effet, j'avais vu, dans l'espace de quelques mois, les destinées de l'Angleterre compromises par la mort de Nelson tué de la main d'un simple soldat; un amiral, dont la conduite et les malheurs méritaient des récompenses, impunément assassiné au milieu de la France; un ministre, faisant d'inutiles efforts pour découvrir des meurtriers qui ne s'étaient pas cachés; et l'Empereur lui-même, cessant, après peu de jours, de s'occuper d'une affaire qui d'abord avait paru l'intéresser vivement*.

* Les journaux du temps ont très-peu parlé de la mort de Villeneuve, et le *Moniteur* lui-même a gardé à ce sujet un silence ~~tout-à-fait~~ inconcevable.

(*Note de l'éditeur.*)

Et cependant la mort de Nelson devait rester sans influence; la France entière devait croire au suicide de Villeneuve; et la vérité, que Napoléon avait apprise de ma bouche, ne devait conduire à rien. C'était la première fois que je voyais de pareils résultats : ce ne fut pas la dernière; et je pris désormais l'habitude de ne porter de jugemens que sur ce que j'avais vu, appréciant à leur juste valeur les complaisances historiques et les vérités de commande qu'on impose si facilement au public.

Ces graves pensées me firent faire un profond retour sur moi-même; malgré les étranges caprices de la fortune dont je venais d'être le témoin, je résolus de la braver, et de me tracer une règle de conduite, ayant pour but l'avancement militaire. Je n'ai que trop vu, par la suite, que le sort décide en aveugle de notre destinée, quelles que soient nos résolutions et notre valeur intrinsèque.

CHAPITRE IV.

1807. — 1808.

Séjour en Italie. — Siége de Stralsund. — Wischendorf. — Valdéjo. — Duel.

Il était rare, à cette époque, que les soldats disponibles et propres à faire campagne restassent long-temps à leur dépôt; et déjà l'on parlait de départ. Il était plus rare encore que l'on revint à Paris, après l'avoir quitté. Ainsi, je profitai de la circonstance qui m'était offerte, et qui pouvait ne plus se présenter, de voir cette capitale du monde. Je l'explorai dans tous les sens; et je vis tout ce que peut voir un soldat. Malheureusement, il n'existait alors ni l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ni celui de la Guyanne, ni celui du Marais, ni le Rôdeur; que de pas inutiles, que de courses, ces messieurs

m'eussent épargné, en m'indiquant avec détail ce qui mérite d'attirer l'attention d'un étranger, sans même oublier les conversations des portiers et des dames de la halle!

Pendant le peu de mois que je restai au dépôt, courant la ville d'un appel à l'autre, passant le dimanche hors des barrières, me battant quelquefois, et cependant étudiant assez bien le personnel du régiment pour espérer d'y faire mon chemin, la levée de l'année avait reçu assez d'instruction pour rejoindre. D'un autre côté, quoique l'armée française fût entrée à Berlin, par suite de la bataille d'Iéna, la guerre continuait, avec la Prusse et la Russie. Aucun de nous n'eût été fâché d'y prendre part; et nous vîmes avec plaisir que l'on dirigeait un fort détachement dont je fis partie, sur le régiment qui était dans le nord de l'Italie. Mais avant de partir, et pendant mon séjour à Paris, j'avais, à plusieurs reprises, reçu des nouvelles de chez moi, par des conscrits qui arrivaient du pays. Miette était toujours jolie, à ce que disaient les conscrits, et inconsola-

ble, à ce que disaient ses lettres. Mon père était toujours aussi actif et aussi bon ; et je m'en apercevais aux petites sommes qu'il m'envoyait assez régulièrement ; mon frère et ma sœur parlaient souvent de moi avec les bonnes femmes du village ; mais ma pauvre mère déclinait journellement, et n'espérait plus me revoir. Du reste Sixfour était toujours le plus beau pays du monde.

Nous partîmes pour le régiment, le 20 novembre ; et, après quarante jours de marche, nous arrivâmes à Rovato, petite ville à quatre lieues de Brescia, et où étaient l'état-major et les compagnies d'élite. Je fus, en arrivant, placé dans les voltigeurs du premier bataillon. Les compagnies du centre, détachées dans une vingtaine de villages plus ou moins considérables, plus ou moins rapprochés les uns des autres, communiquaient rarement ensemble et avec l'état-major ; et le régiment ne se réunissait que pour se rendre aux grandes manœuvres que le vice-roi d'Italie venait souvent faire exécuter dans la plaine de Montechiaro, à deux divisions sous ses

ordres. Les divers régimens qui en faisaient partie, sur l'ordre qu'ils en recevaient la veille, partaient toujours de leurs cantonnemens dans la nuit, pour arriver à la pointe du jour sur le terrein où près de vingt mille hommes se trouvaient réunis.

Le prince, avant de commencer les manœuvres, passait toujours une revue, pendant laquelle il examinait, avec le plus grand soin, les moindres détails. On le voyait s'arrêter assez fréquemment dans les rangs; il interrogeait les soldats sur la situation de leur masse de linge et chaussure, leur solde, leur habillement, les écoutait avec patience, leur répondait avec bonté, et faisait faire droit aux réclamations qui lui étaient présentées. Deux fois j'ai vu la princesse, son épouse, l'accompagner dans ces revues, et parcourir nos rangs à ses côtés. Les grandes manœuvres et la petite guerre commençaient ensuite, pour ne se terminer qu'à la nuit close, et avaient pour but autant l'instruction du prince que la nôtre. Après avoir foulé, piétiné, dans tous les sens, la plaine aride et

pierreuse de Montechiaro, nous retournions à nos cantonnemens, où nous passions rarement huit jours, sans recevoir l'ordre de nous trouver au même rendez-vous. Les intervalles étaient remplis par le désœuvrement le plus complet, ou par l'exercice de peloton.

Ce fut de cette manière que se passèrent les premiers mois de 1807. Le régiment faisait alors partie de la division Molitor, et du corps d'observation de la grande armée.

Au commencement d'avril, cette division reçut l'ordre soudain de se rendre à Trente, où l'attendait une nouvelle destination. Après avoir côtoyé le superbe lac de Garda, traversé la ville qui lui donne son nom, celles de Lonado, de Peschiera, nous arrivâmes, en peu de jours, dans la capitale du Tyrol italien, que nous trouvâmes encombrée de troupes. Nous y séjournâmes assez longtemps. Enfin, un ordre du jour nous apprit que la division faisait partie désormais du quatrième corps de la grande armée, et allait se rendre à Magdebourg. Nous franchîmes rapidement le Tyrol allemand, la Bavière, la

Saxe et une partie de la Prusse. Nous doublions toutes les étapes ; et, plus d'une fois, partis plusieurs heures avant le lever du soleil, nous passions la journée entière à marcher, et nous n'arrivions que bien avant dans la nuit à la ville où nous devions nous reposer quelques heures. Je me rappelle qu'à Landsberg, je trouvai, dans un café où j'entrai avec quelques-uns de mes camarades, un journal français ; nous rîmes beaucoup en y lisant que la division Molitor allait en poste. Il ne se trompait pas : mais, comme nous le disions alors, *nos souliers étaient notre chaise de poste.*

Ces fatigues, qui au reste étaient excessives, me paraissaient en ce moment le *nec plus ultrà* de celles que peut éprouver le militaire. Les campagnes que j'ai faites postérieurement, et surtout celle de Russie, ont bien rectifié mes idées à cet égard. Quelle que fût d'ailleurs la rapidité de notre marche, par des temps et des chemins souvent très-mauvais, peu de soldats restaient en arrière, et le devaient aux traitemens reçus sur les

pays que nous traversions. Dès long temps les provinces conquises par la France, et celles qui avaient l'honneur d'être ses alliées, avaient été pliées à l'habitude de nourrir les régimens français qui traversaient leur territoire, ou qui venaient y tenir garnison; cet usage paraissait presque aussi naturel à l'habitant qu'au soldat : celui-ci s'installait chez son hôte comme chez lui-même, s'étonnait si le dîner n'était pas prêt en arrivant, et demandait si par hasard on ne l'attendait pas. L'autre s'excusait, donnait sa meilleure chambre, ce qu'il pouvait trouver de mieux; et le lendemain, le soldat rencontrait, dix lieues plus loin, les mêmes égards, la même complaisance, tandis que l'habitant recevait un nouvel hôte aussi exigeant que celui de la veille, et qu'il traitait de la même manière. C'est ce qui s'est renouvelé au-delà du Rhin, non point pendant des semaines et des mois, mais pendant vingt années.

Nous pensions avec raison que l'éclat de nos armes nous attirait un accueil toujours plein de bienveillance et de cordialité, et souvent

mêlé des marques de l'affection la plus vive et d'un véritable enthousiasme. Le souvenir de nos victoires pouvait bien commander ce dernier sentiment; mais la résignation avait souvent la plus grande part aux égards que l'on nous témoignait. C'est ce que nous avons été à même d'apprécier, lorsqu'après nos défaites, nous avons traversé les mêmes pays, que nous avions si souvent parcourus en allant à de nouvelles conquêtes.

Nous arrivâmes enfin à Magdebourg, dans les premiers jours de juillet; et nous apprîmes que le quatrième corps était destiné à punir la Suède de son agression, et à s'emparer de la ville de Stralsund et du reste de la Poméranie.

Le régiment eut quelques jours de repos à Magdebourg, reçut ses effets de campement, et fut réveillé par la générale, à deux heures après minuit, le 7 juillet. Une suspension d'armes faite avec la Suède expirait le 14, à midi: le 14, notre corps d'armée formé des divisions Loison, Grandjean, Boudet et Molitor, d'un corps bavarois, de quelques régimens italiens, et d'une partie

du corps espagnol de la Romana, entrait en Poméranie, et se concentrait sur Stralsund, sous les ordres du maréchal Brune. Les différens corps, ayant opéré leur jonction, lièrent leurs opérations, et marchèrent sur la ville. Vers midi, notre division entra en Poméranie par Damgarten, village peu distant de Stralsund, dont nous aperçumes les clochers quelques heures après. Bientôt quelques tirailleurs se présentèrent et se dispersèrent aux premiers coups de fusil. Peu après, un corps nombreux, anglo-suédois, commandé par le roi de Suède en personne, parut vouloir opposer quelque résistance, et fut chassé et poursuivi jusqu'au pied de ses remparts, après une lutte de quelques heures, dans laquelle nous perdîmes peu de monde. Gustave-Adolphe commandait en face du général Boudet.

L'armée française eut bientôt assis son camp; et les travaux de siège commencèrent avec activité, malgré un feu continuel et très-vif; de nombreuses redoutes, et des retranchemens en tous sens couvraient les

environs de Stralsund, et commençaient déjà à s'étendre très-près de ses remparts, dès les premiers jours d'août. A cette époque, une ceinture de postes ennemis étaient encore placés tout autour, et à cent pas environ des dernières fortifications : devant chacun d'eux, était un poste français ; et entre eux, les factionnaires des deux nations ennmies, face à face, qui se seraient presque donné la main.

Dans la nuit du 5 au 6 août, j'étais de garde, et faisais partie d'un poste de douze hommes, commandé par le sergent Moutet, qui était mon premier camarade de lit : un aide de camp du maréchal vint lui apporter l'ordre de marcher au signal qui en serait donné par un coup de canon tiré du camp, sur le poste qui était en face de nous, de lui signifier qu'il eût à rentrer dans la ville, et de faire feu sur lui, en cas d'hésitation ; tous les postes qui entouraient la ville reçurent un ordre pareil, et s'avancèrent au coup de canon tiré à quatre heures du matin. En nous voyant approcher, les Suédois prirent les armes avec précipitation. Moutet leur dit de

se retirer, absolument du ton dont il se serait adressé à un peloton de sa compagnie : ils parurent d'abord comprendre ce qu'on leur disait, mais ne s'y décidèrent que lorsqu'ils virent que nous nous apprêtions à faire feu; ce que nous fîmes en les poursuivant. Au même instant, les postes nombreux qui entouraient Stralsund, exécutèrent le même mouvement; des feux partirent de tous les points et continuèrent sans interruption, en se rapprochant progressivement de la place, à mesure que les gardes avancées de l'ennemi y faisaient leur retraite.

Nous ne tardâmes pas à voir baisser les ponts-levis, pour faire sortir la garnison qui venait repousser notre attaque; en même temps plusieurs de nos régimens avaient déjà pris position, et se disposaient à nous soutenir. Le second bataillon du 67^e^, commandé par l'intrépide Jacquemet *, s'avança, l'arme au bras, en colonne serrée, et sous la mitraille qui éclaircissait ses rangs, jusqu'à

* Voyez la note C, aux *Eclaircissemens historiques.*

l'une des portes de la ville, où un aide de camp vint lui porter l'ordre de s'arrêter, et lui donner une autre direction. Plusieurs bataillons entiers furent alors disposés en tirailleurs : nous nous battions dans l'espace compris, peu d'heures auparavant, entre les postes ennemis et la place. Ce lieu n'avait pas souffert encore la dévastation inséparable d'un siège et d'un campement, et était couvert de maisons de campagne charmantes, de jardins anglais, de pavillons élégans, de fleurs et de verdure. En un seul moment, tout fut changé : des cadavres anglais, français et suédois, et des blessés des deux armées, rougirent bientôt de leur sang ce lieu si agréable peu d'instans auparavant; et le gazon, foulé en tout sens, resta couvert de débris de cartouches.

A une heure après midi, l'ennemi avait abandonné ses postes, et était rentré dans la ville, après avoir perdu beaucoup de monde. Nous l'avions poussé jusqu'au pied des fortifications; plusieurs de ses canonniers avaient été tués sur les remparts, à leurs pièces, par

nos tirailleurs ; et je fus moi-même mis, le lendemain, à l'ordre du jour du corps d'armée, et fait caporal, pour en avoir tué un, à l'instant où il allait mettre le feu à un obusier.

Sept à huit moulins à vent étaient compris dans l'espace dont nous venions de nous emparer. Pendant que nous nous battions encore, un officier m'en désigna un, et m'ordonna d'aller, avec quatre hommes, y mettre le feu. Nous fûmes obligés d'en enfoncer la porte, et nous nous disposions à exécuter notre mission, lorsqu'une femme d'environ trente ans, poussant des cris, versant des larmes, et suivie de deux enfans de cinq à six ans, se présenta, nous tendit des bras supplians, et se jeta à nos pieds. Elle parlait avec beaucoup d'action, et son langage animé, ses sanglots, ne pouvaient me laisser de doute sur ce qu'elle me disait, quoique je n'en comprisse pas un mot. Certainement, elle me conjurait de ne pas détruire ce moulin, qui était peut-être sa seule fortune, et tout l'espoir de sa famille. C'eût

été une consolation pour moi de lui faire comprendre le regret que j'éprouvais à exécuter un ordre cruel, dont je n'étais que l'instrument passif; de lui dire que rien ne pouvait m'en dispenser; et que, si je ne m'en acquittais, d'autres militaires ne tarderaient pas à le remplir. J'aurais voulu l'engager à se retirer au plutôt vers la ville, en emportant tout ce qu'elle aurait pu sauver. Il me fut impossible de me faire comprendre; je réunis, dans un angle du moulin, de la paille, quelques morceaux de bois, et j'y mis le feu, qui ne tarda pas à se propager. Le désespoir de cette infortunée fut alors à son comble. Elle se roula par terre avec des convulsions; elle voulut se jeter dans les flammes. Ses enfans poussaient des cris affreux, en se pressant contre elle, en l'entourant de leurs bras. Cependant on se battait auprès de nous, les balles sifflaient autour du moulin, et plusieurs boulets partis des remparts le traversèrent avec fracas. Je la saisis alors; je l'entraînai malgré elle, en franchissant rapidement, divers pelotons de nos tirailleurs;

je la conduisis en dehors des plus avancés, entre les deux partis, en lui montrant la ville; je ne cessai de la suivre des yeux qu'après l'avoir vue pénétrer, avec ses enfans, parmi les tirailleurs ennemis.

Pendant les journées qui suivirent cette escarmouche, nos travaux et nos retranchemens furent prolongés jusqu'au pied des fortifications. Plusieurs bataillons y travaillaient jour et nuit sous le feu de la place, tandis que d'autres, sous les armes, étaient prêts à les soutenir, et à repousser les sorties que pourrait tenter l'ennemi.

Au milieu de tout ce fracas, restaient encore des momens remplis par des plaisirs et des jeux que les Français cherchent et trouvent dans toutes les situations. La Saint-Napoléon fut célébrée par des courses, des luttes, des danses, et des distributions extraordinaires. Dans notre régiment, sur un théâtre élevé à la hâte entre les deux bataillons, au front de bandière, nos sous-officiers jouèrent la comédie. Sans lustres, sans toiles, sans décorations, mais non pas sans specta-

teurs, on donna, aux applaudissemens universels, une représentation des *Fourberies de Scapin*, suivie du *Retour imprévu*, de Regnard; le tout terminé par une cantate sur le siége de Stralsund, composée par un de nos sergens-majors, mise en musique par notre chef de musique, et chantée à grand orchestre par les plus belles voix du régiment.

Le même jour, je fus l'objet d'une cérémonie que je ne puis passer sous silence. En récompense de ma conduite à l'affaire du 6 août, j'avais été proposé à la loge maçonique du régiment, et ma réception avait été fixée au jour de la Saint-Napoléon : elle eut lieu, avec tout l'éclat que permettaient les circonstances, dans une barraque de quinze pieds de long, de six de large, où on ne pouvait se tenir debout, et qui servait de temple. Après que j'eus fait mes voyages, qui ne furent pas bien longs, subi les épreuves de l'eau, du feu, et toutes les mystifications d'usage, reçu les mots, signes, attouchemens et autres gentillesses, l'adjudant-major, notre orateur, me fit un beau discours, où il me développa la

sublimité du caractère que l'on venait de m'imprimer, en me créant enfant de la vraie lumière, et tout le bonheur qui en résulterait pour moi. J'assistai ensuite à un banquet ; et l'on sent combien je fus enchanté de m'entendre appeler *mon frère* par notre colonel et tous nos officiers. Je me retirai enthousiasmé de la maçonnerie, dont je devins un zélé partisan, et que j'ai cru long-temps signifier quelque chose.

Cependant, nos travaux de siége étaient achevés ; on commençait à placer dans les redoutes les pièces de gros calibre, et l'on parlait d'assaut, lorsque, le 20 août au matin, après un feu très-vif sur nos tirailleurs, pendant toute la nuit, ceux-ci s'aperçurent que les sentinelles des remparts étaient relevées, et que le silence le plus absolu régnait dans la place. Le colonel du 67^{me}, qui était à la tranchée, fit traverser les fossés à la nage par quelques hommes, leur ordonna d'abattre le pont-levis, occupa la porte avec un détachement, et fit informer le maréchal de ce qui se passait. Peu après, quelques régimens s'em-

parèrent de la ville, et la trouvèrent déserte. La garnison et la majeure partie des habitans l'avaient abandonnée, pour se retirer à l'île de Rugen. Dès long-temps, les Anglais avaient laissé aux seuls Suédois le soin de leur défense. Le maréchal Brune fit parvenir aux habitans une proclamation par laquelle il les invitait à revenir dans leurs propriétés; ce qu'ils s'empressèrent de faire.

Le 7 septembre, dans la nuit, une descente fut exécutée dans l'île de Rugen; et, presque sans résistance, on prit le gouverneur de Stralsund, sa garnison, et un corps nombreux d'officiers. On sait que la paix avec la Suède fut le résultat de cet événement, et qu'elle fut suivie de la disgrâce du maréchal Brune, qui en avait signé les préliminaires, au nom des armées françaises.

Ce ne fut qu'environ quinze jours après, que le quatrième corps quitta le camp, où l'ennui commençait à nous gagner. Des pluies continuelles tombaient depuis la prise de Rugen. Nos baraques, couvertes en paille de seigle, coupé lorsqu'il était encore verd, et

qui s'était depuis long-temps desséché, n'étaient plus un abri suffisant. On ne nous distribuait plus qu'une nourriture malsaine; des milliers de vers engendrés par l'humidité dévoraient notre pain, couvraient nos vêtemens, et pullulaient dans la paille hachée et à moitié pourrie, qui nous servait de lit. Enfin un ordre du jour, impatiemment attendu, annonça aux différens corps les cantonnemens qu'ils devaient occuper, et où ils se rendirent presque en même temps. Je ne sais quel mauvais plaisant, pour ne pas dire quel malfaiteur, trouva à propos de terminer cette courte campagne d'une manière dramatique, en mettant le feu au camp le jour où nous l'abandonnâmes.

En nous rendant à Wismar, dans le Mecklembourg, ville assignée au régiment par l'ordre du jour dont je viens de parler, le spectacle de la misère et du dénuement, suite inévitable du voisinage d'une ville assiégée et du séjour d'une armée ennemie, nous accompagna jusqu'aux frontières de la Poméranie. Reibnitz, Damgarten, et le peu de villages que

nous traversâmes, étaient presque déserts, et nous avions à peine le courage de demander ce qu'il nous fallait aux habitans, depuis long-temps ruinés complètement par les réquisitions et le passage des troupes.

Rostock, première ville du Mecklembourg, et celles que nous vîmes successivement, nous offrirent un aspect bien différent. Tous les militaires qui ont connu ce joli pays se rappellent toujours avec plaisir l'affabilité de ses habitans et leur gaîté, qui a quelque chose de français; ils aiment la régularité de ses petites villes, la propreté et le goût d'ameublement et de distribution de la maison la moins opulente; mais c'est surtout avec émotion qu'ils se souviennent de l'accueil que nous rencontrions partout, et des liaisons de cœur que trouvaient à former, avec les aimables Mecklembourgeoises, tous les militaires, depuis l'officier-général jusqu'au moindre soldat.

C'était ce qui nous attendait à Wismar, dont nous fûmes enchantés, et où je ne devais pas demeurer long-temps. Trois ou quatre jours après notre arrivée, peut-être vingt détache-

mens de six, de dix, de vingt, de trente hommes, commandés, selon leur force, par des officiers, des sous-officiers ou des caporaux, reçurent à la fois l'ordre d'occuper les villages qui entouraient Wismar, et la mission de garder la côte, avec des instructions détaillées, en cas d'une tentative de débarquement de la part des Anglais, qui avaient une escadre croisant dans la Baltique. Je fus envoyé avec un détachement de huit hommes à Wischendorf, village sur le bord de la mer, à quatre petites lieues de Wismar, et composé d'un assez joli château, entouré d'une douzaine de petites maisons qui en dépendent. Je n'ai pas besoin de dire que mes soldats furent répartis dans le village, et que M. le chef du détachement fut logé au château. On m'y reçut avec beaucoup de politesse et d'égards, mais avec une froideur dont je ne me serais peut-être point aperçu, si elle eût été continue, et n'eût pas contrasté avec la franchise et la cordialité qu'on me témoigna peu de jours après, et qui se prolongèrent pendant tout mon séjour à Wischendorf. Après

quelques conversations avec ses habitans, une espèce d'intimité commença à s'établir entre eux et moi. Au lieu de prendre mes repas dans ma chambre, où j'étais servi par un domestique, on me fit entendre qu'on serait flatté que je voulusse manger avec les maîtres de la maison, et je l'acceptai avec plaisir. Je dus sans doute à l'éducation que j'avais reçue, de faire admettre à la table du seigneur allemand les modestes galons de caporal. M. Hartmann, baron de Wischendorf, avait à peu près cinquante ans, une belle figure, un extérieur plein de grâces et de dignité; il avait servi long-temps, et était un admirateur passionné de la nation française, de sa littérature, de son caractère, de ses faits d'armes, et poussait jusqu'à l'exaltation ses sentimens pour Napoléon. Il avait une belle fortune, dont il faisait un noble usage, et parlait notre langue avec beaucoup de facilité et toujours avec plaisir, ainsi que son épouse, son fils Charles, et Frédérica sa fille.

Bientôt la belle et nombreuse bibliothèque de M. le baron fut mise à ma disposition. J'y

passai des momens bien agréables. Ils étaient loin cependant d'avoir le charme de ceux que m'offraient la société de Charles et de son aimable sœur, nos parties de chasse, nos courses en traîneau, et surtout nos veillées; la voix et le piano de Frédérica, les récits des combats de M. Hartmann, et ceux que je faisais et de la France et des dangers que j'avais déjà courus, les prolongeaient souvent bien avant dans la nuit.

J'ai besoin de me rappeler ici la résolution que j'ai prise, et la promesse que j'ai faite au lecteur de ne pas m'arrêter sur ce qui m'est purement personnel, pour résister à mes souvenirs, et passer sous silence l'époque la plus agréable de ma vie militaire. J'en éprouve d'autant plus de regrets, que je me vois forcé de ne consigner ici que d'une manière bien fugitive l'expression de ma reconnaissance, et de l'affection que je conserverai toujours pour cette aimable famille.

Mon service m'appelait tous les trois ou quatre jours à Wismar, et j'en revenais dans la même journée, toujours empressé de me

rendre à Wischendorf. Un jour que j'avais été retenu un peu plus tard qu'à l'ordinaire, je me trouvai surpris en chemin par les approches de la nuit; je doublai le pas, et je n'étais plus guère qu'à demi-heure du château, lorsque je trouvai devant moi un militaire étendu sur la neige. Comme je m'approchai de lui, il implora mon secours, et me dit qu'étant tombé de cheval, il souffrait cruellement d'une jambe qu'il croyait s'être cassée; il ajouta qu'ayant perdu connaissance au moment de sa chûte, un froid cuisant l'avait fait revenir à lui, mais qu'il lui avait été impossible de se relever. Son cheval était à quelque distance; je voulus m'en emparer, mais cela me fut impossible. Je revins au blessé, dont le langage m'avait indiqué qu'il était un des Espagnols du corps de La Romana (1). Je le

(1) On se souvient que le marquis de La Romana commandait un corps auxiliaire espagnol à la grande armée. Pendant qu'il était en Danemarck, en 1808, eut lieu l'invasion armée de l'Espagne, et l'insurrection de la péninsule. Dès que La Romana en fut instruit, il prit des arrangemens avec l'escadre anglaise

pris sur mes épaules, et le portai au château, où il fut accueilli avec une cordialité à laquelle je m'attendais. C'était un cadet servant dans un corps de cavalerie. Le chirurgien du village déclara que la jambe n'était que démise ; et en effet, quelques jours après, Valdéjo (c'était son nom) était sur pied. Son cheval avait été ramené par un paysan. Notre nouvel hôte passa huit ou dix jours avec nous, pendant lesquels il reçut, de la famille Hartmann, les soins les plus empressés et les attentions les plus délicates. Il se plut à répéter plusieurs fois que, sans mon secours, il serait indubitablement mort de froid sur la route, dans la nuit qui suivit son accident.

---

et disparut tout à coup avec son corps. Il arriva à l'improviste en Espagne où sa présence doubla l'enthousiasme des insurgés. Son action courageuse fut le sujet d'une foule de chants nationaux. Il eut le commandement d'une armée, livra plusieurs combats, et mourut subitement au quartier-général de Wellington, le 3 janvier 1811. Sa capacité était loin de répondre à la renommée que lui avait donnée sa conduite de 1808. (*Note de l'éditeur.*)

J'aurais peut-être oublié cette aventure, ainsi que tant d'autres qui n'ont pas eu plus d'importance ; le souvenir de Valdéjo lui-même se serait effacé, comme le souvenir de tant de personnes avec lesquelles on se lie journellement au service, et l'on contracte une espèce d'intimité qui cesse pour toujours dès qu'on se sépare ; mais le hasard, qui me l'avait fait connaître pour lui être utile, me le fit rencontrer plus tard, pour qu'il me le fût à son tour.

Je ne parlerai pas des regrets que j'éprouvai en quittant Wischendorf, après un séjour de trois mois. Le corps d'armée fit plusieurs mouvemens qui portèrent le régiment tour à tour à Stralsund, à Barth, à Rostock, et lui firent parcourir, à plusieurs reprises et dans tous les sens, la Poméranie, le Mecklembourg et une partie de la Prusse. Dans le commencement de l'été 1808, un camp d'instruction fut formé aux environs de Stralsund, et à peu près aux mêmes lieux que nous occupions pendant le siége. A l'automne, nous reprîmes nos cantonnemens, nos courses, et le train

de vie que nous avions mené l'hiver précédent; mais aux premiers jours de 1809, la division Molitor, dont le régiment faisait toujours partie, reçut un ordre de départ, et nous sûmes bientôt que nous allions en Espagne.

Nous connûmes, en traversant une partie de la France, combien elle était fière des succès de la grande armée : dans toutes les villes où nous séjournâmes, des fêtes nous furent données; nos officiers furent invités à des bals et à des banquets. A Besançon, la porte par laquelle nous entrâmes était transformée en un arc-de-triomphe tout militaire; les autorités de la ville vinrent au-devant du régiment, et une couronne de lauriers fut posée sur notre aigle.

Nous arrivâmes à la fin d'avril à Lyon, où nous devions avoir séjour le lendemain. C'était un dimanche, dont je consacrai une bonne partie à voir la seconde ville de France, où je n'avais fait que coucher lorsque je me rendais en Italie. Dans l'après-midi, je me trouvai, avec quelques camarades, dans une guinguette, aux Brotteaux. Elle était pleine

CHAPITRE V.

1809.

Le colonel Oudet. — Les Philadelphes. — Mort d'Oudet.

Il y avait déjà quinze jours que le régiment était parti; et mon regret de ne pouvoir le suivre s'était augmenté, en apprenant qu'il rétrogradait et se dirigeait de nouveau vers cette Allemagne, Palestine du soldat français; mais je me trouvais beaucoup mieux; et, me sentant à même de marcher et de rejoindre, je demandai au chirurgien-major de l'hôpital mon billet de sortie, après lequel je ne soupirai pas long-temps, et qui me fut délivré le lendemain 18 mars. Quatre soldats, sortant le même jour, furent dirigés comme moi sur New-Brisack, où le commissaire des guerres devait nous donner de nouveaux ordres. J'avais, avant mon départ, reçu des nouvelles et de l'argent de ma famille, et je

faisais une route fort agréable, égayée par un de nos compagnons, vieux sapeur échappé aux guerres de la révolution. Ses interminables récits de combats ne nous ennuyaient jamais. Ils étaient rendus d'une manière si originale et si vraie, il s'y mêlait des réflexions si singulières, que souvent les circonstances les plus terribles, racontées par lui, nous faisaient rire aux éclats, sans qu'il perdît un seul instant son imperturbable sang-froid. Je logeais habituellement avec lui; et presque tous les jours, sans qu'on s'aperçût que les heures passaient, il captivait jusqu'à minuit l'attention de nos paysans; nom qu'il donnait à nos hôtes, comme à tous les individus non militaires, quels que fussent leur fortune et leur rang. La guerre était, selon lui, le grand but de la civilisation; savoir lire et faire une liste d'escouade, le *nec plus ultrà* de la science; et le sabre d'honneur qu'il avait reçu à Marengo, une récompense au-dessus de tous les cordons et de toutes les broderies.

Nous arrivâmes à New-Brisack le 6 avril. Ce fut là que je me séparai d'avec mes ca-

marades. Nous fûmes dirigés sur nos corps respectifs. Le mien était cantonné à Ortenbourg en Bavière, dont je pris la route. J'allai, sans faire de séjour, jusqu'à Freiseigen, où je résolus de prendre du repos.

A peine installé dans mon logement, on me parla d'un militaire qui y résidait depuis plus de quinze jours, et dont on se louait beaucoup. Cela m'intéressant fort peu : je demandai à me reposer, et recommandai de m'éveiller pour l'heure du dîner. Lorsque je descendis, le militaire dont on m'avait parlé, était déjà à table ; un mouvement de curiosité le fit se retourner en entendant mes pas; et, au grand étonnement de nos hôtes, il se lève avec empressement, et nous nous embrassons. C'était mon ami Savournin, portant les galons de sergent-major.

Pendant le dîner, il m'apprit qu'en allant rejoindre notre corps, il avait séjourné à Freiseigen, où il avait été engagé par d'anciens camarades à le quitter, pour entrer dans un régiment supplémentaire que l'on formait alors, et qui devait porter le n° 9 *bis* de ligne.

Ce corps, de création nouvelle, où une foule de grades étaient encore à donner, offrait un avancement qu'il n'avait pas cru devoir refuser. Il finit par m'engager à l'imiter. Quel que fût mon désir de quitter les galons de caporal, j'éprouvais une forte répugnance à abandonner mon régiment; car, nous autres soldats, nous avions l'habitude de le considérer comme notre famille. Mais ce que Savournin me dit du colonel du 9me m'ébranla. Il le peignit comme un chef aimant à s'entourer d'officiers et de sous-officiers dont l'instruction put faire distinguer son régiment, et le seconder lui-même dans une affaire. Il me dit encore que ce colonel sachant apprécier les services, et se plaisant à les récompenser, il y avait beaucoup à espérer sous ses ordres.

Cette conversation, qui se prolongea longtemps, m'avait donné à penser, et j'en étais encore tout occupé le lendemain, pendant que je regardais faire l'exercice aux soldats du nouveau régiment. Il était aisé de connaître, en voyant beaucoup d'épaulettes et

de galons neufs, que de nombreuses promotions avaient eu lieu; et tout cela me ramenait au conseil de Savournin. En ce moment, le colonel sortit de la maison du bourguemestre, qui était sur la place, et s'approcha des différentes compagnies qui faisaient le maniement des armes. C'était un homme d'environ trente ans, d'une physionomie ouverte et douce, quoique martiale, dont le regard annonçait à la fois la pénétration et la bienveillance. Sa vue acheva l'ouvrage de Savournin. Ma résolution fut prise à l'instant; et, profitant du premier moment où le colonel fut seul, je m'approchai de lui, et lui dis franchement que le récit de mon ami, la vue de son corps, l'impression que lui-même avait faite sur moi, enfin l'espoir d'un juste avancement, me faisaient lui demander l'honneur de servir sous ses ordres. La singularité de ce discours, et peut-être l'éloge que j'y avais mêlé, fixèrent l'attention du colonel. Il me prit à part, m'interrogea sur mon éducation plus que sur mes services, sur des études générales plus que sur l'école du sol-

dat; et, satisfait de mes réponses, il me dit enfin : « Jeune homme, vous serez fourrier » dans mon régiment; aucun autre grade « n'est libre en ce moment; mais, sous peu, » si votre conduite est bonne, je vous pro- » mets de ne pas vous oublier. » J'acceptai avec reconnaissance; le colonel se chargea de faire approuver par le ministre mon changement de corps; et le même jour, je fus reconnu en mon nouveau grade à la tête d'une compagnie.

Je ne tardai pas à penser que j'avais achevé mon temps d'épreuve, et que l'avenir me serait favorable. On commençait une nouvelle campagne contre l'Autriche; la grande armée, dont nous faisions partie, marchait avec enthousiasme à de nouveaux triomphes; Napoléon la commandait en personne. Notre régiment, composé d'élémens nouveaux, aspirait à vieillir bientôt dans l'estime de l'armée; et notre jeune colonel secondait ce noble désir avec une habileté propre à amener de grands résultats. Il m'avait pris en affection; et comme, dans une nouvelle organi-

sation, les sous-officiers étaient à peu près tous employés dans les bureaux, il avait fait de moi son secrétaire particulier. Ces fonctions m'attachaient encore plus à lui; et j'avouerai que je lui trouvais quelque chose de séduisant et d'irrésistible, qui me subjuguait; et que ce sentiment d'admiration augmentait encore, lorsque je me figurais ce jeune chef sur le champ de bataille; tout en lui décélait un de ces hommes que la nature semble avoir faits pour commander aux autres.

Je pourrais achever de faire le portrait du colonel Oudet, au moins par reconnaissance, si je n'avais à me défendre ici de la renommée qu'il a eue, et des bruits qui ont couru sur son compte; je ne veux pas que la justice que je lui rendrais, contribue à accréditer des fables déjà trop répandues.

Lorsque nous quittâmes Freisaigen, tout le régiment était impatient d'arriver sur le théâtre des hostilités. Nous rencontrâmes à Osterhoven les premiers corps français. Pendant les huit jours que nous demeurâmes

dans cette ville, nous fraternisâmes avec plusieurs régimens; tous étaient animés du même esprit. En ce temps-là, nous marchions aux combats avec un sentiment de confiance et de dignité nationale, qu'inspiraient quinze ans de victoire.

Je passais une bonne partie de mon temps chez le colonel : j'eus alors occasion de remarquer qu'il exerçait sur tous le même empire que sur moi, que sur les officiers de son régiment. A tout instant visité par des officiers supérieurs, tous lui témoignaient une estime profonde, et souvent une déférence, qu'il devait plus à la supériorité de son mérite qu'à son grade.

Un jour j'étais resté plus tard que de coutume dans l'appartement où travaillait ordinairement le colonel ; deux personnes vinrent le voir : tous trois étaient dans la pièce voisine; une faible cloison m'en séparait ; et je pus entendre tout ce qui se disait. Mon attention fut d'abord éveillée par les embrassemens d'Oudet et d'une de ces deux personnes ; ils se saluèrent du titre de colonel

et d'ami, et se félicitèrent de se rencontrer après une aussi longue séparation. Le troisième interlocuteur qui d'abord n'avait dit que très-peu de chose, prit la parole; et baissant la voix: « Colonel Oudet, dit-il, » notre ami Chautard passait à Olmaring, » tout près d'ici; je lui ai appris votre séjour, » dont j'etais informé en ma qualité d'officier » d'état-major; je l'ai prié de me présenter à » vous: j'avais le besoin le plus pressant de » vous voir, et votre ami a saisi avidement » l'occasion de vous embrasser.

» Depuis quelque temps, éloigné de l'ar» mée, vous n'avez peut-être pas suivi tous » les progrès de l'institution que vous avez » fondée il y a sept ans. Les *Philadelphes* » prospèrent et se multiplient; leurs chefs » sont loin de l'armée en ce moment. L'*aréo*» *page* a déclaré qu'en votre qualité de fon» dateur, vous deviez reprendre la *censure*. » Nous sommes chargés de sa part de vous » apporter son vœu. »

A ces mots si extraordinaires pour moi, je redoublai d'attention.

Le colonel Oudet avait paru surpris de cette ouverture, car il fut un moment à répondre. « Messieurs, dit-il, l'aréopage m'honore plus que je ne le mérite : il y a, dans » son sein, des officiers d'un grade plus élevé » que le mien, et qui sont faits pour commander l'institution. Depuis peu rappelé à » l'armée, je ne connais pas encore assez ses » élémens pour me charger d'un aussi pesant » fardeau ; je craindrais de commettre des » erreurs, de compromettre les Philadelphes; » je ne puis accepter l'honneur qu'ils me » font. »

Ici l'officier d'état-major et le colonel Chautard insistèrent ensemble : leurs propos, quoique entrecoupés, me donnèrent assez à entendre qu'ils faisaient partie d'une association patriotique, ayant pour but la destruction de ce qu'ils appelaient la tyrannie. J'étais fort embarrassé pour eux, pour le colonel Oudet, pour moi-même, qui me trouvais tout à coup chargé de leur secret. Je me souvins que plus d'une conspiration avait manqué son effet, par un hasard semblable

à celui qui me plaçait si près d'eux ; et sans que je voulusse accepter aucune responsabilité dans tout cela, mon inquiétude redoubla.

Long-temps Oudet repoussa les insinuations franches de son ami, et les brillantes espérances dont tâchait de l'enivrer l'officier d'état-major. Enfin, leur obstination lui rendant des forces, il leur dit, avec une mesure, un art et une noblesse, qui leur permirent à peine de faibles objections : « Qu'à l'époque » où il avait fondé *Philadelphie* parmi quel- » ques jeunes gens, c'était une association » d'amis qu'il avait créée ; que depuis, l'exal- » tation croissant dans le secret, et le des- » potisme naissant dans le gouvernement » consulaire, les Philadelphes avaient osé » concevoir le projet de renverser ce pou- » voir, et de rendre à la France ses formes » républicaines. Alors, une journée pouvait » rétablir la liberté, parce qu'il n'y avait » qu'un homme à perdre ; mais cinq années » d'un règne extraordinaire et d'une gloire » démesurée avaient bien changé les idées

» des Français. Les partis étaient étouffés ;
» presque tous les soldats de la république,
» franchement ralliés sous les aigles ; tout le
» monde voyait, dans la présente guerre, le
» dernier soupir des coalitions, le présage
» d'une paix durable, l'assurance que la pa-
» trie allait faire, sous l'égide d'un grand
» homme, l'essai des forces industrielles
» qu'elle amassait depuis vingt ans. En cet
» état, quel était le Français qui pût croire
» avoir la mission de renverser tant d'espé-
» rances, en ébranlant l'ordre établi ? Sans
» doute, ajouta, en terminant, le colonel
» Oudet, je suis et je mourrai républicain ;
» mais je sais sacrifier mes vœux au bon-
» heur de la patrie ; sa gloire est faite ; son
» repos va commencer. Par de nouvelles agi-
» tations, pouvons-nous ternir sa gloire et
» compromettre son repos ? Les principes de
» la révolution se développeront dans la pros-
» périté ; et nos enfans établiront un jour,
» sans secousse, cette liberté que nous ne
» pourrions fonder sans répandre des flots
» de sang. Mes amis, soyons capables d'un

» effort plus grand que le courage de cons-
» pirer, celui de renoncer à des projets dont
» la réussite même coûterait encore des larmes
» à la France. »

Le colonel Chautard voulut mettre en avant les sermens des *Philadelphes*. Oudet lui rappela que, de son temps, les *Philadelphes* n'en prêtaient pas de semblables ; que les devoirs changent avec le temps, et les volontés avec l'âge ; qu'une association d'étudians n'était pas une obligation de toute la vie. On parla de Brutus et de Caton. Il soutint que le monde n'avait plus besoin de ces vertus farouches. On parla république, et le nom de Sparte fut prononcé. Il fit des républiques grecques une satyre qui n'épargna qu'Athènes. Il concevait la liberté avec tous les bienfaits de la civilisation, tous les charmes des arts, toutes les richesses du commerce et de la science.

Enfin, on lui demanda quelle était sa réponse aux propositions de l'aréopage. « Dites-
» lui, répondit il, que mon amour pour la
» patrie m'oblige à me rallier franchement

» au chef de l'état, lorsque sa marche est en » tout favorable au pays; mais que si, dans » l'avenir, il devenait un despote, je serais le » premier à faire entendre ce cri : *Allons*, » *enfans de la patrie!* »

La conférence fut rompue : le colonel Oudet accompagna les deux officiers. Je profitai de sa sortie pour m'éloigner; et depuis, il n'est pas à ma connaissance que les mêmes personnes soient revenues.

Je remarquai, pendant les jours qui suivirent, qu'un peu de préoccupation se mêlait à l'aimable sourire du colonel. J'ai appris depuis par un chef de bataillon corse, en retraite, que le bruit avait couru dans l'armée, mais très-secrètement, qu'Oudet était à la tête d'une association clandestine. On m'a rapporté tenir d'une femme, alors puissante et belle, que l'officier d'état-major dont j'ai parlé, avait adroitement semé cette croyance dans l'armée, pour obliger les mécontens à se faire connaître. Au même moment où il abusait ainsi de leur crédulité, on dit qu'il obtint une conférence secrète de

l'Empereur, auquel il dévoila les projets de l'association. Napoléon écouta avec une vive agitation tout ce qui se rapportait à Oudet. Lorsqu'il apprit son refus et qu'il se fut bien assuré que ce n'était pas une feinte, il reprit toute sa sérénité, et appela, en riant, l'association, *une franche maçonnerie de collége.* Mais il savait trop bien apprécier le mérite d'une pareille conduite, pour qu'elle restât sans récompense. En effet, un mois ne s'était pas encore écoulé, et le colonel fut fait général, la veille même de la bataille de Wagram. Cependant le régiment n'avait fait que manœuvrer depuis l'ouverture de la campagne, et n'avait pas même pris part à la sanglante affaire d'Essling.

Cet avancement inopiné est à mes yeux une preuve suffisante que l'Empereur avait été instruit, comme je l'ai su depuis, du refus d'Oudet. J'étais déjà convaincu de la fausseté des bruits répandus sur sa participation aux projets de la société secrète, à cette époque ; et tout démontre l'erreur de ceux qui ont dit qu'alors même il était en

pleine disgrâce. Je m'étends peut-être trop ici sur cette partie de la vie du colonel Oudet ; mais tant de choses ont été dites sur son compte, dans l'armée, depuis l'affaire de Wagram, que j'ai cru devoir rapporter ces détails, que le hasard m'a fait connaître (1).

Le nouveau grade qu'il venait d'obtenir,

---

(1) Il paraît que le sergent Guillemard, lorsqu'il a écrit cette partie de ses Mémoires, n'avait pas connaissance de quelques ouvrages qui ont fait mention du colonel Oudet et de la société secrète des Philadelphes. Parmi ces écrits, le plus important est l'*Histoire des Sociétés secrètes de l'armée*, publiée en 1814, et attribuée à M. Ch. Nodier. La narration de Guillemard contredit une partie des faits avancés par l'auteur. Nous ne prétendons pas décider laquelle de ces opinions mérite le plus de confiance ; nous nous bornerons à dire que si M. Ch. Nodier a jugé de plus haut, Guillemard a vu de plus près ; et, pour que le lecteur puisse être à même de comparer, nous le renvoyons aux *Éclaircissemens historiques*, lettre D. Au reste, le récit du sergent nous paraît d'autant plus remarquable, que l'auteur semble ne pas se douter de l'importance du sujet qu'il traite.

(*Note de l'éditeur.*)

était un présage d'autant plus sûr de l'avancement qui serait accordé à ceux du régiment qui le mériteraient, que le géneral Oudet n'avait pas reçu, avant la bataille de Wagram, une destination conforme à son grade, et qu'il continuait à commander le 9^{me}. Cette disposition, les promotions multipliées dans les grades supérieurs, la concentration de l'armée, tout annonçait une bataille prochaine. Ce fut celle de Wagram.

On n'attend pas de moi le récit des détails de cette affaire, qui eut lieu le 6 juillet 1809. Ce que j'en connais se borne d'ailleurs à bien peu de chose. Dans ces grands mouvemens, lorsque les généraux peuvent à peine juger s'ils sont à l'aile gauche ou à l'aile droite de l'armée, que pourrait savoir un simple fourrier ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'au sortir de l'île de Lobau, et dans la plaine au fond de laquelle s'élève Vienne, les régimens se pressaient comme les hommes d'une même colonne, et que le jour de la bataille j'assistai à la plus belle parade que j'aie vue de ma vie.

Dès le matin, l'Empereur parcourut la ligne

aux acclamations des soldats, mais bientôt le brillant état-major qui l'entourait, et les cris d'enthousiasme qui éclataient à son approche, signalant sa présence à l'ennemi, et l'exposant à de grands dangers, on fut obligé de défendre aux régimens de le saluer à son passage.

On sait comment l'Empereur laissa l'ennemi faire plusieurs tentatives sur nos flancs, jusqu'à ce que, vers dix heures du matin, il ordonna, sur le centre des Autrichiens, un grand mouvement qui décida de la journée. Notre régiment était à l'aile gauche, commandée par le maréchal Masséna, et contre laquelle se porta le plus grand effort de l'ennemi, qui voulait isoler l'armée de ses ponts de l'île de Lobau. Nous eûmes à soutenir et à repousser plusieurs charges de cavalerie qui nous firent perdre beaucoup de monde. Notre colonel fut blessé deux fois. Un coup de lance porta sur sa cuisse, et l'obligea de quitter le champ de bataille pendant quelques instans; mais, dès qu'il fut pansé, il revint prendre son poste.

L'affaire était terminée ; il était de bonne heure, et nous touchions aux portes de Vienne, qui appartenait depuis plusieurs jours aux Français ; nous espérions y entrer nous-mêmes dans la journée, et y prendre un repos dont nous avions besoin, lorsque le régiment reçut l'ordre de se porter sur la droite au-delà d'Ebersdorf, pour assurer le mouvement d'une partie de l'armée, et suivre la retraite rapide de l'ennemi. Nous nous armâmes de patience, et nous nous mîmes en route. La nuit se fit. Nous devions rencontrer, sur notre passage, deux ou trois régimens, rappelés de leurs positions, auxquels nous portions l'ordre de rétrograder, et avec lesquels notre mouvement devait être combiné ; mais ils avaient hâté le moment de leur départ, et nous ne les trouvâmes pas. La nuit était venue ; quoique nous fussions pleins de confiance, car l'ennemi précipitait sa retraite depuis le milieu de la journée, nous marchions cependant avec les précautions d'usage. Il était environ onze heures ; nous venions de quitter la plaine, et nous touchions à un terrain

coupé et légèrement montueux, lorsqu'au détour d'un bouquet de bois, nous fûmes accueillis par plusieurs *qui vive* autrichiens, suivis d'un feu extrêmement vif qui venait de tous côtés. Nous nous remîmes bientôt; et notre colonel, montrant autant de sang-froid que d'intelligence, nous dirigea aussitôt au pas de charge sur le point d'où était parti le feu le plus nourri. Nous culbutâmes sans peine les bataillons qui étaient postés en cet endroit, et continuâmes notre marche en avant; mais une trouée ne suffisait pas : de nouveaux Autrichiens accoururent soutenir les premiers; de toutes parts, nous fûmes entourés, et nous reconnûmes trop tard que nous étions tombés au milieu d'une division de l'armée ennemie. Elle formait autour de nous une barrière de feux et de baïonnettes, au travers de laquelle nous tentâmes vainement de passer. Vingt fois nous fumes refoulés dans le bas-fond où nous avions été surpris. Le colonel espérait que le bruit du feu attirerait les régimens qui auraient dû occuper avec nous la même position;

mais ils avaient rejoint le gros de l'armée, et nous restâmes isolés. Cependant, chaque décharge de mousqueterie abattait des rangs entiers, et l'on nous criait de nous rendre. Ce fut alors que, formés en carré, et couvrant l'aigle de nos corps, nous entendîmes Oudet s'écrier : « Le jour d'une grande vic» toire, à laquelle il a l'orgueil d'avoir con» couru, le 9me régiment ne déshonorera pas » son aigle en se rendant. Enfans ! nous vou» lons tous vaincre ou mourir. *Vive l'Empe» reur !* » Ce cri fut répété avec fureur par chacun. Nous nous précipitâmes sur l'ennemi qui plia ; mais nous fûmes de nouveau rejetés contre le petit bois où le régiment s'appuyait. En peu d'instans, la plupart de ceux qu'avait épargnés la grande bataille furent abattus dans l'embuscade. Nous restions quelques-uns avec le colonel, qui, couvert de blessures, ne semblait plus animé de l'espoir du salut, mais seulement du besoin de mourir dignement. Nul des ennemis n'osait s'approcher de nous. Notre feu était à peu près éteint, et nous recevions en silence

et résignés les coups de fusil qu'on nous tirait de vingt pas : alors le colonel prit l'aigle du régiment, qu'il arracha de la hampe; et ayant fait dans la terre un trou peu profond avec la hache d'un sapeur, il y enfouit ce signe de ralliement, pour qu'il ne tombât pas aux mains des ennemis. Ce fut au même endroit qu'en cet instant je me sentis défaillir. Je venais d'être atteint d'un coup de feu à la poitrine.

Pénétré par l'humidité du matin, je revins à la vie. En ouvrant les yeux, je vis autour de moi les cadavres de mes compagnons. Deux bataillons entiers du régiment étaient morts à côté de moi, et le colonel gisait au milieu d'eux. Les Autrichiens avaient battu en retraite, et le silence n'était interrompu que par les dernières plaintes de quelques mourans. Je retombai en défaillance, et ne revins tout à fait à la vie qu'à l'ambulance, où je fus porté. Dès le matin, plusieurs régimens s'étaient rendus vers le point où, pendant la nuit, on avait entendu la fusillade : tout leur secours dut se borner à sauver les blessés; ils n'eurent malheureusement pas

beaucoup à faire ; la plupart, ayant perdu tout leur sang pendant la nuit, avaient expiré vers le matin.

L'aide-major qui me pansa, m'assura que ma blessure était peu dangereuse, et que j'en serais quitte incessamment. Comme on en dit autant à tous les blessés, même à ceux qui vont expirer, il n'y avait pas de quoi me rassurer ; mais le ton dont il s'exprima, la manière dont il procéda à mon pansement, et plus que tout cela, un certain pressentiment dont j'ai été affecté dans plus d'une circonstance grave, me firent ajouter foi à ses paroles ; et ma blessure ne me fit pas plus d'impression qu'un pareil événement n'en fait d'ordinaire sur l'esprit du soldat.

Le lendemain de mon entrée à l'ambulance, elle fut visitée par l'Empereur, accompagné de Masséna, et suivi de deux ou trois officiers généraux : il mit un quart d'heure à faire le tour de notre salle. Un air calme et satisfait brillait sur sa figure ; il était sans épée, et portait sous son bras son chapeau rempli de pièces d'or. Il s'arrêta à chaque lit,

dit quelques mots à chaque militaire, l'interrogea sur sa blessure, et avant de passer à un autre, jeta sur son lit deux ou trois napoléons de vingt francs, selon le grade. Lorsqu'il sortit, malgré les douleurs que nous éprouvions, nous nous efforçâmes tous de nous soulever sur nos lits, et nous le saluâmes d'acclamations qu'il accueillit par un sourire de bienveillance, en jetant un dernier coup d'œil autour de la salle avant de la quitter. C'était ainsi que l'Empereur savait électriser le soldat.

Le même jour, Savournin vint me voir; notre troisième bataillon, dont il faisait partie, était resté avec le gros de l'armée, et n'avait pas pris part à la malheureuse affaire d'Ebersdorf. Mon ami était profondément affligé du désastre de notre régiment. Dès que je l'eus embrassé, je lui exprimai mes regrets sur la mort du colonel. « Il n'est pas » mort, me dit-il; mais on n'espère pas le » sauver. Couvert de blessures, il est dans » une salle voisine, entouré de militaires du » régiment. J'ai obtenu la permission de le

tout d'un coup un événement inattendu parut l'agiter. On se mêle, le cercle se resserre, et je vois emporter quelqu'un. Mon incertitude ne fut pas longue, j'appris, quelques instans après, que Savournin, égaré par la douleur que lui causait la perte du colonel, et peut-être dégoûté d'une vie où ses espérances les mieux fondées s'évanouissaient à chaque pas, s'était jeté sur la pointe de son sabre, à côté de la fosse d'Oudet.

Je perdais à la fois un ami et un protecteur; je me retrouvais de nouveau retombé dans la foule, sans espoir de récompense pour mes services passés, sans pouvoir me flatter de rencontrer encore un chef qui me rendît justice. J'avais si bien compté sur l'avenir, que je demeurai quelque temps dans un découragement complet, ne prévoyant pas que rien pût me remettre dans une position aussi avantageuse. Je ne pouvais d'ailleurs ignorer que nos chefs nous traitaient comme ils étaient eux-mêmes traités par l'Empereur: le succès était tout dans l'armée; le courage malheureux ne comptait pas; et comme l'os-

tentation faisait distribuer les grades et les récompenses devant chaque régiment à la suite d'une affaire, les absens y avaient rarement part.

CHAPITRE VI.

1809. — 1810.

Entrée en Espagne. — Les Guérillas. — Arrivée à Cabrera.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que le major ne m'avait pas trompé, en m'assurant que ma blessure n'était pas dangereuse; elle se cicatrisa sans peine : après un mois environ, j'étais en pleine convalescence; et certainement j'y aurais été beaucoup plus tôt, si la mort de mon colonel, celle de mon ami, et l'incertitude de l'avenir qui m'attendait, ne m'eussent affecté d'une mélancolie, d'un malaise moral, qui retardèrent ma guérison. L'ambulance où je me trouvais avait deux fois été changée de village, et deux fois j'avais été transporté, avec les autres blessés, à une distance assez considérable, pour en éprouver une violente se-

cousse. J'étais à Etzertoff le 15 août, et je commençais à me lever et à me promener. On me mit à la ration entière, en m'annonçant que sous peu de jours on me donnerait mon billet de sortie.

Le régiment que j'avais quitté pour entrer dans le 9e était à Getzendorf, à trois lieues du village où je me trouvais ; il avait beaucoup souffert aux affaires d'Essling et de Wagram. Le colonel, un chef de bataillon, dix à douze officiers, la moitié des sous-officiers et soldats avaient été tués. On commençait à remplir les vides ; et un chef de bataillon de la jeune garde venait de remplacer le colonel. Je ne savais où était le seul bataillon qui restât du 9e, dont je n'avais pas encore pris les boutons : je n'y connaissais personne ; je n'y avais pas de protecteur, et j'ignorais même si ses débris continueraient à former le noyau du régiment, ou ne seraient pas répartis dans différens corps. J'étais, il est vrai, porté sur les rôles de l'ambulance, comme appartenant au 9e, mais je ne me sentais nullement disposé à le rejoin-

dre ; et avant tout, je jugeai à propos de faire une promenade à Getzendorf : je m'y rendis avec une permission du chirurgien-major. Je vis le colonel, et je lui racontai comment j'avais quitté le régiment qu'il commandait, en lui témoignant le désir d'y rentrer. Il me demanda à quelle compagnie j'avais appartenu, et m'ordonna de revenir dans une heure. Je m'aperçus, en le revoyant, qu'il avait pris sur mon compte des informations qui ne m'étaient pas désavantageuses. Il me dit que de cinq fourriers tués à Wagram, deux étaient encore à remplacer, et que j'entrerais avec ce grade dans les voltigeurs du second bataillon. Il me donna, pour le directeur de l'ambulance, une lettre dans laquelle il lui faisait une invitation ressemblant beaucoup à un ordre, de me faire diriger sur son régiment, à ma sortie.

Un militaire voit trop d'événemens, pour qu'ils puissent produire sur lui une impression bien durable : celle que m'avait fait éprouver le résultat de l'affaire d'Ebersdorf, ne tarda pas à s'effacer progressivement ; et,

dans les derniers jours du mois d'août, je rejoignis mon corps, et commençai mes fonctions de fourrier. Elles n'étaient pas bien pénibles dans un pays où le soldat, logé, nourri, et presque entretenu par l'habitant, ne recevait aucune distribution, et passait des mois entiers sans toucher son prêt. Aussi la comptabilité nous prenait peu de temps: l'exercice nous occupait seulement quelques heures de la journée; et, dans de bons cantonnemens, les politesses des Allemands, et surtout des Allemandes, nous firent bientôt oublier nos fatigues. Bientôt les régimens furent réorganisés au complet, les individus parfaitement équipés; et l'armée, remise de ses fatigues, redevint superbe et pleine de bravoure, de dévouement et de cette insouciance de l'avenir, justifiée alors par tant de succès.

La paix qui venait d'être signée entre les deux souverains, le bruit répandu qu'une alliance devait la perpétuer à jamais, augmentèrent notre bonne intelligence avec nos hôtes. Dans les derniers mois de 1809, l'ar-

mée fit quelques mouvemens : les corps changèrent de position ; nous occupâmes successivement plusieurs villages aux environs de Vienne ; et partout nous trouvâmes le même accueil, le même empressement.

Nous étions d'autant plus disposés à goûter les douceurs de notre position, que nous étions bien certains de n'en pas jouir longtemps. D'ailleurs, cela n'eût pas tardé à nous paraître insipide : des gens accoutumés à des promenades si longues et si multipliées devaient bientôt se fatiguer du repos. Napoléon le savait sans doute ; aussi était-il toujours prêt à rompre la monotonie d'une vie qui aurait pu nous paraître trop uniforme, et à nous fournir des objets de distraction. Il pensa sans doute que nous verrions l'Espagne avec plaisir, et se décida à nous y envoyer.

Le 15 novembre au soir, le régiment reçut l'ordre du départ : le 16, à cinq heures du matin, j'étais en route avec mes camarades les fourriers, sous la conduite d'un adjudant sous-officier, pour aller préparer les logemens. Il semblait qu'on avait eu l'at-

tention délicate de ne pas vouloir prolonger la douleur de nos adieux, avec les bons Autrichiens et leurs aimables compagnes, dont les souvenirs ne laissèrent pas de nous suivre pendant deux ou trois étapes.

La feuille de route du régiment ne le conduisait pas jusqu'en Espagne; mais la direction que nous prenions, et les affaires du moment ne nous laissaient pas de doute à cet égard. Au reste, il nous était égal d'aller en Espagne ou ailleurs : cependant, puisque nous étions partis, nous désirions nous y rendre. Sept à huit mois auparavant, nous y allions aussi, lorsqu'on nous avait fait arrêter un moment, pour gagner trois ou quatre batailles, et prendre une capitale.

On nous fit doubler toutes les étapes : nous n'eûmes que quelques séjours pour passer des revues; et, après avoir franchi l'Autriche, le Piémont, et traversé le midi de la France, nous entrâmes en Espagne par la vallée d'Aran, dans les premiers jours de janvier 1810. Nous avions passé à Orange, dont la distance de

Toulon n'est que de vingt-cinq ou trente lieues. Ce voisinage, l'air de la Provence, le langage des habitans ranimèrent mon amour du pays que je n'avais pas vu depuis quatre ans : j'aurais pu y être dans trois jours ; j'aurais pu, après y en avoir passé autant, après avoir embrassé ma famille et mes amis, atteindre encore le régiment avant son entrée en Espagne ; et bien certainement je ne serais retrouvé à mon poste le jour que l'on m'aurait fixé. Combien je le désirais ! combien je souffris pendant les deux ou trois jours que nous traversâmes la haute Provence et le Comtat ! Mais je savais trop à quoi m'en tenir, pour oser seulement demander une permission qui m'aurait procuré tant de bonheur, et qui aurait, à ce qu'il me semblait, redoublé mon zèle pour le service. Le colonel n'eût pas voulu prendre sur lui de me l'accorder dans un pareil moment, et il était trop tard pour en faire la demande au ministre. Il fallut donc y renoncer, et ce ne fut pas sans douleur. Mes amis s'en aperçurent : plusieurs jours de

suite, leur gaîté, leurs saillies me faisaient mal ; je ne prenais aucune part à leur conversation toujours animée ; je ne me mêlais pas à leur groupe, et je faisais route à quelques pas derrière eux, seul et livré à de bien tristes réflexions.

Au mauvais état des routes, à la malpropreté des villages et de leurs habitans, plus encore peut-être qu'à notre passage à travers les Pyrénées, nous nous aperçûmes que nous avions franchi la frontière. La France et l'Espagne sont accolées ensemble comme les deux moitiés de ces masques appelés jour et nuit, dont l'une est noire, l'autre blanche, sans nuances intermédiaires. La mauvaise humeur de nos hôtes, plutôt que leur langage, nous apprit aussi bientôt que nous étions en pays ennemi : ils prétendaient que nous leur faisions une guerre injuste et impie. Cela ne nous regardait pas du tout : et des soldats ne sont pas faits pour se mêler de ces choses-là.

Après avoir passé les Pyrénées, nous demeurâmes quelque temps à Puertolas : nous

y apprîmes que le 3e. corps, commandé par le maréchal Suchet (1), était maître de presque tout l'Aragon et d'une partie de la Catalogne; et nous nous flattâmes de coopérer à la prise du restant.

Le 15 janvier, le régiment reçut un ordre de départ; et, après avoir traversé l'Aragon à petites journées, passé l'Ebre à Alborgue, nous restâmes quelques jours à Galbe. L'opinion commune était que le maréchal se disposait à mettre le siège devant Valence, et que nous étions destinés à faire partie de cette expédition. Peu de jours après notre arrivée à Galbe, un ordre du jour nous apprit qu'environ quatre mille hommes de notre corps d'armée avaient rencontré, entre El-Povo et Terruel, le corps du général espagnol Villa-Campa, et l'avaient mis en fuite, après un engagement où ce dernier avait

(1) Le duc d'Albuféra était alors lieutenant-général commandant en chef. C'est postérieurement à cette époque qu'il a été fait maréchal.

(*Note de l'éditeur.*)

perdu beaucoup de monde. Cela ne nous étonnait pas : nous dire à cette époque qu'un corps français avait rencontré l'ennemi, c'était nous en dire assez ; le reste nous était connu.

Nous quittâmes Galbe peu de jours après cette nouvelle, persuadés que nous allions appuyer et poursuivre les succès des troupes qui étaient devant nous. Comme le pays que nous parcourions avait déjà été occupé par des Français, nous allions en avant, les fourriers des deux bataillons, avec une escorte, pour préparer les logemens de nos compagnies. Le jour où nous devions arriver à Terruel, mes camarades étaient partis depuis demi-heure, lorsque je me trouvai le matin au corps-de-garde, lieu ordinaire de nos rendez-vous : je fus obligé de me mettre en route seulement avec deux soldats de ma compagnie qui venaient avec moi ; et nous doublâmes le pas dans l'espoir d'atteindre les autres fourriers. Le peu que nous avions entendu dire de la guerre d'Espagne et des guérillas, nous faisait désirer de ne pas mar-

cher long-temps en si petit nombre : déjà nous avions rencontré quelques paysans, dont les réponses nous avaient appris que nos camarades étaient bien loin devant nous ; et, malgré notre bonne envie de continuer, nous fûmes obligés, sur les huit heures, de faire une halte dans une méchante auberge sur la route, pour prendre quelque nourriture. A neuf heures, nous étions en marche de nouveau ; mes deux militaires m'avaient devancé d'une centaine de pas, et je me hâtais pour les rejoindre, lorsque j'entendis devant moi quelques coups de fusil. Je m'avançai précipitamment, et ne tardai pas à distinguer, à l'extrémité de la route, une trentaine de personnes qui poussaient des cris et s'agitaient vivement. Je m'arrêtai un instant pour examiner ce que ce pouvait être, lorque sept à huit individus, se détachant de la troupe, vinrent à ma rencontre. Je n'avais pas encore songé que j'allais être attaqué, lorsque je fus atteint, désarmé, et conduit, ou plutôt traîné vers le plus gros de la bande, au milieu de laquelle je fus jeté

avec violence. Le premier objet qui frappa mes regards, fut un de mes soldats horriblement mutilé, et dont la tête avait déjà été séparée du tronc; l'autre, ses habits déchirés, sanglant et couvert de blessures, chancelait et se défendait encore au milieu des coups qui semblaient ne l'épargner que pour le faire souffrir plus long-temps. Bientôt j'y fus en butte moi-même, et quelques coups de crosse de fusil avaient préludé au traitement qui m'était réservé; je n'attendais plus que la mort, lorsqu'à quelques paroles espagnoles prononcées par un des individus de l'embuscade, les autres s'éloignèrent de quelques pas; et celui qui avait parlé, s'avançant brusquement, me saisit la main en m'appelant par mon nom, et me demanda, en fort bon français, si je ne le reconnaissais pas. Je n'avais pas eu trop le temps de le regarder jusque-là. Je le fis alors, et après un moment d'hésitation, je me ressouvins de l'avoir vu, d'avoir même été lié avec lui, sans pouvoir me retracer le lieu ni les circonstances. Il n'eut besoin que de se nommer pour me les rappeler sur-le-champ.

C'était Valdéjo, le jeune cadet espagnol du corps de la Romana, à qui j'avais rendu service pendant que je me trouvais à Wischendorf, dans le Mecklembourg.

Nous ne restâmes pas dix minutes, après l'échauffourée que je viens de raconter, à l'endroit où elle s'était passée. J'aurais désiré que nos guérillas s'y fussent amusées plus longtemps, persuadé que la tête du régiment ne resterait pas plus de deux heures à paraître, et pourrait me délivrer. Valdéjo en ordonna autrement : il commanda le départ; sa bande, quittant la grande route, se jeta sur la droite, d'abord à travers champs, et prit ensuite un mauvais sentier dont j'ignorais la direction. Nous avions laissé sur la route les restes du soldat qui avait péri. Celui qui, pendant quelque temps, avait été en butte aux mauvais traitemens de nos conducteurs, couvert de blessures assez graves, avait beaucoup de peine à nous suivre; mais on commençait à avoir quelques égards pour lui, et à le ménager; on fit même une halte dans un bois pour le panser. Valdéjo qui, malgré les preuves

d'amitié qu'il me donna, ne jugea pas à propos de me faire rendre mes armes, marchait avec moi, bras à bras, en tête de sa petite troupe. Il me témoigna, à plusieurs reprises, combien il s'estimait heureux que ce fût lui qui eût fait ma rencontre ; car il prétendait que si c'eût été tout autre chef de partisans, j'aurais eté infailliblement massacré. Il me raconta que, quelque temps après l'arrivée en Espagne du corps de La Romana, dégoûté du service par suite des vexations que lui avait fait éprouver son capitaine, il avait obtenu de quitter son régiment, s'était retiré à Tierga, village de l'Aragon, où sa famille avait de grandes propriétés ; mais que, peu de temps après, la tournure que prenait la guerre, et les désirs de ses parens, et surtout de son oncle le curé, l'avaient engagé à rentrer de nouveau dans la carrière des armes, et qu'il était un des officiers du chef de partisans Porlier, qu'il se disposait à aller joindre. Il m'assura que je pouvais être tranquille sur mon compte; que, loin de souffrir qu'il me fût fait le moindre mal, il était prêt à faire

pour moi tout ce qui serait en son pouvoir; mais qu'en même temps, son dévouement pour sa patrie lui défendait impérieusement de me donner la liberté; qu'en conséquence, il me laisserait au premier dépôt de prisonniers que nous trouverions sur notre route, où il aurait soin de me procurer tous les adoucissemens qui dépendraient de lui.

Après avoir marché jusqu'à quatre heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes dans une ferme isolée pour y passer la nuit. Les habitans vinrent plusieurs fois me mettre le poing sous le nez, et ne s'en seraient pas tenus là, si Valdéjo ne se fût enfin fâché tout de bon, et n'eût fait mine de tirer le sabre pour me défendre. Mon soldat mourut le même soir des suites de ses blessures.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous nous remîmes en route. Valdéjo m'annonça qu'à moins d'événemens imprévus, nous coucherions à la Puebla, où il espérait trouver Porlier et le gros de sa troupe, si toutefois la marche des Français ne les avait pas forcés à changer de direction. Nous suivîmes, pendant

plusieurs heures, un sentier assez battu. Sur les dix heures du matin, nous trouvâmes sur la route un schako de sous-officier français traîné dans la boue, et dont la plaque avait été enlevée. Un peu plus loin, une épaulette de voltigeur, une crosse de fusil, et une banderolle de giberne, coupée d'un coup de sabre et couverte de sang. La troupe s'arrêta un instant pour considérer ces objets, et nous continuâmes notre route. Nous n'eûmes pas fait trente pas, que nous trouvâmes, en travers du sentier, le cadavre d'un militaire français mutilé d'une manière où l'indécence se mêlait à la barbarie. Deux autres, encore attachés à des troncs d'arbre, portaient les marques d'un supplice long et cruel; un quatrième, décapité, était pendu par un pied.

Si les Espagnols de mon escorte ne purent s'empêcher de témoigner le féroce plaisir que leur donnait ce spectacle, il me fut impossible, de mon côté, de réprimer l'élan de mon indignation, dont je faillis être la victime. Valdéjo eut beaucoup de peine à empêcher de nouveau que je ne fusse massacré.

Tout cela me présageait un triste sort pour l'avenir; et je pensais, avec un profond découragement, à tous les maux qui m'attendaient, lorsque je serais livré à des Espagnols qui, n'ayant eu aucun rapport antérieur avec moi, me traiteraient comme ils avaient coutume de traiter les Français que le hasard faisait tomber en leurs mains.

Nous arrivâmes, le soir, à la Puebla, où Porlier vint au-devant de nous avec quelques officiers de sa troupe : j'y courus de nouveaux dangers, tant de la part des guérillas, que de celle de la populace qui nous suivit, en m'accablant d'invectives. Je fus protégé, comme je l'avais été jusqu'alors, par l'amitié de Valdéjo; et je fus même traité, à sa considération, avec une espèce de bienveillance par les chefs de son parti. Il demeura deux jours à la Puebla, pendant lesquels je logeai constamment avec lui, et le quittai peu. Le soir du second jour, il m'annonça que, chargé par Porlier de se rendre à Palma pour une mission secrète, il partait dès le lendemain matin, accompagné par quatre hommes

seulement, et que je viendrais avec lui pour faire partie du dépôt des prisonniers français qui étaient à Maïorque.

Nous prîmes des mules et un conducteur. Valdéjo payait généreusement partout, et avait une gaîté qu'il cherchait vainement à me faire partager. Le premier jour, nous couchâmes à Alventosa; le second, à Almonacir, deux misérables villages, aussi pauvres, aussi sales que tous ceux que j'avais déjà vus du sale royaume d'Espagne, et où, tout en dépensant beaucoup, il nous fut impossible de nous procurer des mêts mangeables, du moins pour un Français. A Castellon de la Plana, petit port de mer, où nous arrivâmes le troisième jour, Valdéjo voulut profiter d'un vent fait du sud-ouest, et sur-le-champ fit marché avec le capitaine d'une pinke, qui allait appareiller, pour nous porter à Palma, où nous fûmes rendus le lendemain à la pointe du jour.

Pendant que Valdéjo courait pour remplir sa mission, il m'avait engagé à me promener dans Palma, me faisant accompagner tou-

jours par deux de ses hommes. J'appris que tous les prisonniers français qui, dernièrement encore, étaient dans cette ville, avaient été transportés à Cabrera, petite île voisine, et qu'il ne restait à Majorque que quelques officiers sur parole. J'eus le temps, pendant deux jours, de parcourir la ville, qui est belle et bien bâtie. Ce ne fut qu'à la fin du second, que Valdéjo, qui, depuis notre arrivée, avait à peine paru quelques instans à l'auberge où nous étions logés, m'annonça qu'il repartirait, pour le royaume de Valence, dans la soirée du lendemain, et qu'il viendrait auparavant m'accompagner à bord d'un brick partant sur les dix heures du matin, pour porter des vivres aux prisonniers de Cabrera que j'irais joindre.

L'attente du départ m'éveilla plus matin qu'à l'ordinaire. Valdéjo avait terminé ses affaires, et avait reçu de nouveaux fonds. Nous fîmes un déjeûné d'adieu, aussi copieux que délicat, à l'issue duquel il voulait absolument me faire accepter quelques onces; mais je l'en remerciai, en lui montrant que

j'avais encore assez d'argent, n'ayant pas été dépouillé par ses soldats. Nous nous rendîmes ensuite à bord du brick, sur lequel j'embarquai quelques provisions que je trouvai à propos de prendre avec moi à tout événement. Mon Aragonais parut me quitter avec regret; et, quant à moi, j'avais trop à me louer de ses procédés pour ne pas l'assurer, avec sincérité, combien je désirais qu'il pût se présenter une occasion de les lui rendre: nous nous promîmes mutuellement, dans le cas où les hasards de la guerre nous feraient rencontrer de nouveau, tous les services qui dépendraient de nous, et qui seraient compatibles avec nos devoirs et notre fidélité à nos drapeaux.

J'avais été mis sous la responsabilité du capitaine du brick chargé de me porter à ma destination: à dix heures et demie, ce bâtiment leva l'ancre; et à deux de l'après-midi, nous étions en vue de Cabrera.

En approchant de la côte, nous vîmes les rochers qui la bordent, couverts de monde: je pus bientôt distinguer les individus, qui

tous avaient les yeux fixés sur nous, et paraissaient suivre nos mouvemens avec anxiété. Je les examinai à mon tour, sans pouvoir me rendre compte de ce que je voyais : une pensée soudaine, et que l'étonnement seul et la stupéfaction avaient précédée, me dit que c'étaient-là les Français dont je venais partager le sort. Un grand nombre étaient entièrement nus, noirs comme des mulâtres, et portant des barbes de sapeurs, sales et mal en ordre ; d'autres avaient des lambeaux de vêtement, mais étaient sans chaussure, ou avaient les jambes, les cuisses et les reins à découvert. J'évaluai le nombre de ces nouveaux camarades à peu près à cinq ou six mille, parmi lesquels j'en vis enfin trois portant des pantalons et des uniformes encore à peu près entiers ; tous s'agitaient, se mêlaient sur la plage et les rochers, poussaient des cris de joie, frappaient des mains, et ne nous perdaient pas de vue. Je présumai que l'arrivée des vivres était la cause de ces transports et de ce mouvement ; mais d'autres objets vinrent me distraire : le sol à quelque

distance du rivage était parsemé de huttes groupées, et assez semblables aux baraques de nos camps, mais moins régulières et moins propres. Devant une de ces baraques, sur un tronc de pin, d'une quinzaine de pieds de hauteur, et traversé à son sommet par une barre en forme de croix, était attaché un homme nu de la tête aux pieds, faisant des efforts violens. Pourquoi l'avait-on mis là? C'était une des premières choses que je me proposais de demander, après mon installation à Cabrera. Je l'expliquerai plus loin.

Enfin, le brick toucha presqu'à la terre, et vint s'amarrer contre un rocher, sur lequel fut jetée une planche servant de pont. Le passage en fut permis à une vingtaine de prisonniers, tandis qu'un peloton de trente Espagnols se tenait prêt à faire feu sur ceux des autres qui auraient fait le moindre mouvement pour s'avancer. Les vivres furent débarqués sur la plage, par les hommes à qui on avait permis de s'approcher; j'y descendis moi-même; et au bout d'une heure environ, le brick appareilla, et disparut.

Un immense demi-cercle se forma autour de l'endroit où avaient été déposés le pain et la viande. Dix à douze individus se placèrent au centre : l'un d'eux, tenant une liste, appelait à tour de rôle les différens corps, en énonçant à haute voix le nombre des hommes qui les composaient; trois ou quatre s'avançaient, recevaient les rations pour tous leurs camarades, les emportaient; et le corps entier procédait alors à la distribution particulière. Je ne donnerais pas une idée bien juste de cette opération, en disant qu'il y régnait l'ordre le plus parfait : ce n'était pas de l'ordre, c'était une espèce de gravité religieuse. Je doute que, dans aucun gouvernement, les imposantes et sérieuses fonctions d'ambassadeurs et de ministres aient jamais été remplies avec la dignité empreinte sur la figure et dans tous les mouvemens des distributeurs. Le pain semblait être un objet sacré, dont on ne pouvait, sans crime, détourner la moindre parcelle, pour en changer la destination : les plus petits fragmens, que le transport en faisait détacher, étaient ra-

massés avec respect, et placés sur le tas auquel ils appartenaient. Occupé à examiner cette singulière cérémonie, je n'y pris aucune part : je ne savais à qui m'adresser pour avoir les rations auxquelles j'avais droit comme les autres ; aussi bientôt je fus seul, car chacun tira de son côté. Mais cela ne m'inquiétait guère : j'avais dans un sac quatre pains, deux livres de bœuf salé, et une bouteille de rhum ; avec cela, je pouvais attendre la prochaine distribution. J'errais sur le rivage avec un bâton à la main, et mon sac sur le dos ; et je me disposais à pénétrer dans l'intérieur de l'île, lorsque je fus accosté par quelques prisonniers, et dans peu d'instans entouré par une foule considérable. La distribution des vivres était d'un trop grand intérêt pour eux, pour qu'ils eussent pu faire d'abord attention à moi ; mais il paraît qu'après le soutien de leur existence, ce qui les flattait le plus, c'était d'apprendre des nouvelles de leur patrie. Je fus accablé de questions qui avaient pour but la situation de divers régimens, mais surtout celle de la France et des

affaires de la péninsule. Je dis tout ce que je savais. Plusieurs fois, en parlant de nos derniers succès, ma voix fut couverte par des acclamations spontanées, où se mêlaient des expressions de bravoure, d'orgueil national et de vengeance.

Tout à coup un individu perce la foule, en criant : « C'est Guillemard ! » se fait faire place, arrive jusqu'à moi, et m'embrasse. J'eus quelque peine à le reconnaître : c'était Ricaud, sergent du 9e de ligne, échappé comme moi à l'affaire d'Ebersdorf. Il était sans chemise, portait un pantalon de toile, qui avait été coupé à la hauteur des genoux, et laissait ses jambes nues ; un fragment de veste extrêmement courte, et une chaussure faite avec des semelles de souliers, attachées au dessus de la cheville par des ficelles, ce qui ressemblait assez au brodequin des anciens, complétaient son costume.

Comme je n'avais plus rien à dire, le cercle se fondit, et la foule se dispersa. Ricaud me prit par la main, me mena vers une espèce de baraque haute d'environ trois pieds,

qu'il occupait avec trois autres militaires, et m'invita à y coucher, jusqu'à ce que je me fusse procuré un gîte. Nous soupâmes devant cette baraque ; je fis part à Ricaud et à ses camarades de mes provisions ; ils y joignirent une partie de ce qu'ils avaient reçu. Nous causâmes long-temps : la nuit se fit ; et nous nous étendîmes sur deux pouces d'herbe sèche, qui couvrait le sol de cette demeure, où l'on ne pouvait entrer que l'un après l'autre, avec assez de difficulté, en rampant sur le ventre.

J'avais besoin de repos, et je m'endormis bientôt profondément ; mais ce ne fut pas pour long-temps. Vers le milieu de la nuit, des ruisseaux d'une eau froide, et qui frappaient avec force sur ma figure et diverses parties de mon corps, m'éveillèrent en sursaut. Un orage éclatait sur l'île ; les tonnerres se succédaient presque sans interruption ; et il tombait une forte pluie mêlée de grêle, et chassée par un vent violent. La couverture de notre baraque, composée d'herbe et de quelques poignées de joncs, ne pouvait résister long-temps à cet assaut : bientôt elle

fut criblée ; et la baraque elle-même devint une petite mare dans laquelle nous barbottions. Les juremens de mes camarades ne tardèrent pas à s'unir au fracas des élémens. Pour comble de malheur, nous étions cinq dans un endroit qui n'avait été construit que pour quatre, et nous ne pouvions nous remuer sans nous incommoder, nous fouler mutuellement. On s'en prend à tout, quand on est mécontent : un de mes hôtes invectiva Ricaud, et lui reprocha d'avoir invité un étranger qui augmentait la gêne de leur position. Celui-ci lui répondit avec aigreur, et voulut lui imposer silence. Ils s'accablèrent d'injures, et ne s'en seraient pas tenus là sans doute ; mais force leur fut de le faire, car la baraque n'avait pas assez de hauteur pour qu'on pût y rester, même à genoux ; et il était impossible d'en sortir, avant que celui qui était le plus près du trou eût défilé. Après avoir beaucoup crié, il fut convenu qu'ils se battraient le lendemain. La pluie cessa, et nous nous rendormîmes.

CHAPITRE VII.

1810.

Prison de guerre de Cabrera.

Le soleil venait de se lever, quand Ricaud m'éveilla pour me prier de venir lui servir de témoin. Je n'étais pas dans un de ces lits dont on sort avec tant de peine. Notre toilette fut bientôt faite; et comme nous étions la veille entrés la tête la première, et qu'on ne pouvait pas se retourner, nous sortîmes l'un après l'autre, les pieds en avant, le ventre en l'air, en appuyant sur les talons, et nous poussant avec les coudes.

Après avoir bu un coup de rhum avec Ricaud et son antagoniste, je voulus parler de conciliation; mais on me ferma la bouche, en protestant de part et d'autre que cela ne pouvait pas se passer comme ça. Je connaissais

trop bien les usages militaires, pour chercher à combattre une raison aussi péremptoire. Dailleurs, je n'avais pas de grandes inquiétudes sur les résultats de l'affaire; je présumais qu'il n'y avait pas l'ombre d'une épée, d'un sabre ou d'un pistolet dans toute l'île; et je m'imaginais que ces braves allaient faire une partie de coups de poing, à l'imitation des anciens Romains, avec qui ils avaient déjà tant de ressemblance. Mais je vis bientôt qu'avec de la bonne volonté, on trouve toujours des ressources. Avant de partir, Ricaud dit qu'étant l'offensé, il avait le choix des armes, et qu'il voulait tirer *les ciseaux*. « Vous savez, répondit Lambert, caporal dont j'ai oublié le corps, vous savez que je ne connais pas la pointe, ainsi, pour nous battre à armes égales, nous tirerons *le rasoir*. » Je ne savais où j'en étais, ni ce qu'on voulait dire. Ricaud tint bon pour les ciseaux; Lambert ne voulut rien céder sur les rasoirs; enfin, ils convinrent de s'en rapporter au sort, qui favorisa le dernier.

Il nous quitta, et revint, au bout d'un gros

quart-d'heure, avec une paire de rasoirs anglais. Ricaud, pendant son absence, m'avait instruit de la manière dont ils allaient se battre, et du genre des duels qui avaient lieu chaque jour à Cabrera. Tantôt on assujétissait, à l'extrémité de deux bâtons, deux moitiés de ciseaux, et on s'en servait en guise d'épée; tantôt c'était des lames de couteaux, de rasoirs, et plus d'une fois même on a employé des alènes et des aiguilles à voiles. Nous prîmes donc deux bâtons de la grosseur du pouce, et longs d'environ trois pieds, et nous nous disposâmes à y fixer les rasoirs. Comme nous n'avions pas ce qu'il nous fallait pour cela, nous nous rendîmes au bazar pour nous le procurer. C'était le marché des prisonniers. Situé dans l'endroit décoré du nom de Palais-Royal, il était au centre de dix à douze baraques, et formé par autant d'étalages, dont les uns étaient en plein vent, les autres abrités par des auvents, dont une extrémité appuyait à la terre, et l'autre était supportée par deux perches. On y vendait du pain, quelques poissons salés, des morceaux de

Je commençais à prendre de l'amitié pour Ricaud, qui m'avait offert, avec la plus franche cordialité, les petits services qui étaient à sa disposition. Je voulais connaître l'île que probablement je devais habiter assez longtemps ; et après le déjeûner, nous commençâmes à la parcourir ensemble.

Cabrera n'est qu'un rocher calcaire d'environ une lieue de long, dont les contours très-irréguliers forment deux petites anses, l'une au nord, l'autre au midi. A l'entrée de la première, existait un vieux château délabré, et dont la toiture avait été enlevée dès long-temps ; mais des officiers français, qui avaient passé plusieurs mois à Cabrera, en avaient rendu quelques appartemens habitables ; et lors de mon arrivée, un prêtre espagnol, chargé par son gouvernement du salut de nos âmes, dont on s'occupait beaucoup plus que de celui de notre corps, y avait installé son logement, et y disait la messe tous les dimanches.

L'île entière est couverte d'aspérités et de monticules, dont ceux qui occupent le cen-

tre sont assez élevés et escarpés pour mériter le nom de montagnes. On se doute que la végétation n'en est pas bien riche : c'est celle de tous les îlots de la Méditerranée. Le lentisque, le caroubier, le myrthe et le chèvrefeuille, qui occupent les fentes des rochers; les pins, qui croissent dans tous les endroits où la terre est assez abondante, sont à peu près les seuls végétaux qui ombragent le sol de Cabrera. Un assez joli bois des derniers arbres que j'ai nommés, était à l'extrémité orientale de l'île, mais diminuait chaque jour, en fournissant à la construction des baraques.

Dans toute autre circonstance, j'aurais eu beaucoup de plaisir à visiter plusieurs grottes que Ricaud me fit remarquer, dont une contient des stalactites d'une forme extrêmement bizarre; et une autre appelée grotte des chèvrefeuilles se trouve dans la position la plus pittoresque. Mais nous ne pouvions faire un pas sans rencontrer des prisonniers; et, ce que je voyais de leur existence, qui allait être la mienne, m'inspirait des réflexions

qui avaient pour objet bien autre chose que les sites de Cabrera : déjà même je ne répondais plus à Ricaud, et j'écoutais à peine tout ce qu'il me racontait; je marchais machinalement à côté de lui, en pensant au sort des six mille Robinson Crusoë, que j'avais sous les yeux, jetés dans une île déserte, mais sans armes, sans outils, et n'ayant, pour toute ressource, que leur industrie inventive et l'énergie française. J'appris que la colonie entière ne possédait qu'une seule hache et une scie faite avec le cercle en fer d'une barrique.

Le premier de ces instrumens appartenait à un marin de la garde; et l'autre, à un caporal d'infanterie. Ils les louaient, moyennant trois sous par jour et un nantissement, à ceux qui en avaient besoin; c'était par ce moyen que la plupart des baraques avaient été construites : elles étaient toutes placées au centre de l'île, en face du port, et celles des militaires du même corps, groupées ou alignées ensemble. Presque toutes, par leur construction et leur gran-

deur, me parurent bien supérieures à celle de Ricaud. Devant quelques-unes, étaient de petits jardins clos et séparés par des palissades formées de quelques branches de pins, et où l'on cultivait des légumes et des fleurs. Mais en général, je pensai qu'on pouvait faire beaucoup mieux; et, dès le même instant, je le dis à Ricaud, en ajoutant que je voulais commencer à le lui prouver le lendemain.

En effet, je louai la hache et la scie; et, aidé de quelques camarades, je mis la main à une baraque, dont la construction me prit huit jours entiers; mais elle étonna tous les prisonniers : on pouvait aisément s'y tenir debout; les parois perpendiculaires et de quatre pieds et demi de hauteur, étaient formés d'une double palissade de petites branches fortement entrelacées, et tous les interstices remplis d'herbe et d'une terre glaise, que j'avais été chercher fort loin, dans une grotte; je n'avais employé à la couverture que des joncs tellement serrés, et si bien disposés, qu'ils ne devaient pas laisser pénétrer une goutte d'eau dans l'inté-

rieur. J'avais trouvé, comme par miracle, sur le rivage, une planche d'environ trois pieds de long sur deux de large, et en fort bon état; j'avais d'abord pensé à en faire une porte, je préférai la placer dans la baraque, en forme de tablette, pour y déposer nos provisions. Je pratiquai également, du côté du midi, une ouverture d'un demi-pied carré, pour donner du jour et de l'air, et qui se bouchait, au besoin, avec une poignée d'herbe.

Il me fallait aller chercher, dans différens endroits de l'île, assez éloignés les uns des autres, les objets dont je me servis; et j'eus, pour les transporter, une ressource à laquelle je n'aurai pas pensé. On avait donné aux prisonniers un âne pour porter les vivres de ceux qui campaient le plus loin du rivage. Martin, c'est ainsi que nous l'appelions, errait et paissait tranquillement dans l'île, et était toujours prêt à prêter son dos aux fardeaux, et quelquefois au bâton. Cependant on lui tenait compte de sa patience et de ses bons services; et, parmi les six mille pro-

priétaires de cet âne banal, il en était peu qui eussent osé le maltraiter, sans s'exposer au ressentiment de leurs camarades; il me fut d'un grand secours, et abrégea de beaucoup mon travail.

Le jour où je commençai ma baraque, quelques prisonniers m'annoncèrent qu'en ma qualité de sous-officier, je faisais, dès ce moment, partie du Conseil, et me firent connaître la création de cette institution et son but.

Dans les premiers temps où des Français furent déportés à Cabrera, leurs officiers étaient avec eux, et conservaient toute leur autorité, bien nécessaire avec des hommes aigris par le malheur, et que l'exaspération rendait injustes, querelleurs, et sans cesse prêts à se battre. Ils avaient cependant toujours la même déférence pour leurs chefs, se soumettaient à leurs décisions, et ne se refusaient pas à subir les punitions qui leur étaient infligées. Mais les officiers et sous-officiers furent transportés en Angleterre. Les prisonniers, livrés à eux-mêmes, et voyant

les excès qui se commettaient journellement, eurent le bon esprit de choisir entre eux un Conseil chargé de juger leurs différends, de prononcer sur les délits, et de décider sur tout ce qui était relatif à l'ordre et à la police de la colonie. Les arrêts de cette espèce de cour étaient irrévocables, presque toujours rigoureux, et exécutés aussi-tôt que rendus.

Trois jours après mon arrivée, je fus appelé à y siéger : les séances se tenaient en plein champ, près du Palais-Royal. Nous étions douze, assis sur des pierres disposées circulairement pour cet objet ; une foule immense nous entourait, attendant notre décision, et prête à la mettre à exécution. Il s'agissait de juger un soldat, accusé d'avoir volé un morceau de pain à son camarade : c'était le crime le plus grand et le plus irrémissible qu'on pût commettre à Cabrera ; la délation même faite aux Espagnols ou aux Anglais, d'une tentative d'évasion, en inspirant peut-être plus d'horreur, n'attirait pas toujours un châtiment aussi cruel ; rien ne pouvait sauver un voleur de pain qui, aussi-

tôt après le prononcé de sa condamnation, était lapidé par la foule.

Nous entendîmes donc celui qu'on nous amena, la partie plaignante, les témoins, et son défenseur, car il en avait un qui, selon l'usage, chercha à le rendre plus blanc que neige. Le crime fut avéré; et le Conseil se disposa à aller aux voix, manière de procéder dans toutes nos délibérations. Il ne me parut pas disposé à l'indulgence; et je trouvai bien cruel de faire périr un malheureux pour le vol d'un morceau de pain, pesant à peine quelques onces. En vain je me disais que tout est relatif, et que, dans notre position, ce vol, si minime partout ailleurs, pouvant exposer le malheureux qui en était victime, à mourir de faim, méritait une punition exemplaire; il me répugnait de la prononcer. Je parlai en faveur de l'accusé, qui était fort jeune encore: je fis valoir ses qualités, dont son défenseur avait fait un grand étalage; et je finis par demander, comme une faveur personnelle, que le Conseil voulût bien incliner à l'indulgence, pour la première fois

que je prenais part à ses délibérations. Je fus assez heureux pour réussir : le coupable ne fut condamné qu'à vingt-quatre heures de poteau.

On se souvient que, lorsque j'approchais de Cabrera, un des premiers objets qui frappèrent mes regards, fut un homme attaché contre un tronc de pin ; c'était-là ce qu'on appelait le poteau, punition de tous les délits qui n'emportaient pas peine de mort. Celui qui y était condamné, y passait, entièrement nu, sans manger, et exposé au soleil et à toutes les intempéries de l'air, tout le temps que devait durer sa peine, qui n'était jamais moindre de quatre heures, et ne pouvait dépasser vingt-quatre.

Dès le premier jour de mon arrivée, en voyant la manière de vivre des prisonniers, je m'étais étonné que les tentatives d'évasion ne fussent pas plus fréquentes. Je fus bientôt convaincu que l'impossibilité presque absolue de réussir en était la seule raison, et qu'on n'avait renoncé à quitter ce triste séjour qu'après avoir vu échouer des entre-

prises aussi multipliées qu'audacieuses et bien combinées. Je n'en résolus pas moins de chercher moi-même tous les moyens de m'échapper, persuadé que, quel que fût le résultat de mes efforts, mon sort ne pouvait pas beaucoup empirer. Je me promis de faire, de ma fuite, l'objet constant de toutes mes réflexions, de toutes mes démarches, et de ne vivre, pour ainsi dire, que pour parvenir à ce but. J'eus d'abord la certitude qu'il fallait renoncer à tenter seul une pareille entreprise. Je pensai aussi que le trop grand nombre d'individus était une chance de plus contre le succès, et que ce serait assez de me confier à trois ou quatre de mes camarades.

J'avais jeté les yeux sur Ricaud; mais je voulus l'observer de plus près, avant de m'ouvrir à lui. Le jour où le Conseil s'était assemblé, j'avais aussi particulièrement remarqué deux jeunes gens qui en faisaient partie : Darlier d'Ollioules, et Chobar de Marseille. Les jours suivans, je cherchai à les connaître; je crus d'abord m'apercevoir, et je fus bientôt convaincu que c'étaient les

hommes qu'il me fallait : marins l'un et l'autre, ils devaient être entreprenans, et décidés comme tous les individus de leur profession; et l'on ne pouvait en douter, en voyant leur physionomie ouverte, franche, et où respiraient en même temps l'audace et la gaîté. Des qualités semblables, et une même tournure d'esprit qui les portait à rire de tout, les avaient liés dès long-temps; et rarement on les rencontrait l'un sans l'autre.

Aussitôt que ma baraque fut achevée, je les invitai à déjeûner avec Ricaud. On se figure sans doute le faste et la délicatesse de ce repas; mais il n'en fut pas moins gai. Ce fut après avoir achevé le peu de rhum que j'avais conservé pour cette occasion solennelle, que je mis en avant les idées qui roulaient dans ma tête. D'abord elles furent assez froidement reçues, même par Darlier et Chobar, qui avaient plusieurs fois essayé de s'évader, sans pouvoir y réussir. Ils me racontèrent une foule de projets de ce genre, formés par eux ou leurs camarades, et qui avaient échoué au moment même de l'exécution.

J'ai omis de dire qu'un brick anglais, portant vingt caronades, et deux canonnières espagnoles, étaient mouillés à la sortie du port. Il y avait quelques jours, à ce que me dit Chobar, que des officiers français, alors prisonniers à Cabrera, avaient voulu enlever le brick à bord duquel ils s'étaient rendus en nageant, pendant une nuit d'orage; mais à peine les premiers, nus, sans armes, et engourdis par le froid, étaient-ils parvenus sur le pont, qu'ils tombèrent sous les coups des Anglais, qu'ils avaient espéré surprendre. De pareilles tentatives avaient plus d'une fois été faites sur les canonnières, et n'avaient pas été plus heureuses. Depuis lors, le service à bord de ces bâtimens se faisait avec la plus grande exactitude; et à chaque instant, de jour comme de nuit, des canots de ronde parcouraient le port, et faisaient le tour de l'île.

Tout cela ne diminua pas mon désir de me sauver, et ne changea rien à mes résolutions. Je fis concevoir à mes camarades que, parce qu'une chose était extrêmement difficile, il ne s'ensuivait pas qu'elle fût impossible ; que

d'ailleurs, il n'était pas question de former un plan d'évasion précis et arrêté, mais qu'il fallait être à l'affût de toutes les occasions qui pourraient se présenter, chercher à les faire naître, et les saisir, sans tergiverser. Je parlai long-temps, et je crois que je parlai bien, car j'amenai tout le monde à mon sentiment.

Il fut convenu, sans désemparer, que nous logerions tous les quatre dans la baraque que je venais de construire, que chacun de nous réfléchirait sérieusement aux moyens qu'il croirait capables d'avancer l'objet de nos désirs; que chaque jour, jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque chose de satisfaisant, nous nous communiquerions nos réflexions; que, jour et nuit, l'un de nous serait constamment à se promener sur le rivage, pour veiller à ce que le hasard pourrait nous procurer de favorable, et que nous nous releverions toutes les quatre heures pour cet objet. Nous arrêtâmes de plus que, sans délai, je ferais la connaissance du prêtre espagnol Damian Estebrich, aumô-

nier des prisonniers, et que je chercherais à me lier avec lui. Nous n'avions rien à espérer de lui, mais je crus que cette précaution ne pouvait pas nous nuire, et pouvait faire naître quelques circonstances avantageuses pour nous.

L'exécution de ce plan fut commencée sur-le-champ. Chobar, Darlier et Ricaud transportèrent leur peu d'effets à la baraque; et le dernier commença la ronde que nous devions faire sans discontinuer un instant. Quant à moi, j'allai le lendemain entendre la messe du segnor Estebrich. Il lui fut aisé de me remarquer, au milieu de la solitude qui régnait dans la salle délabrée où il célébrait le saint mystère. Il faut, me disais-je, ou que cet homme soit doué d'un zèle bien ardent pour la religion, ou que, par suite d'une conduite peu régulière, ses supérieurs l'aient exilé ici: c'est ce que je saurai sans doute.

Je l'acostai après la messe, et le suivis en causant, jusqu'à l'endroit où il avait installé sa demeure. Il me félicita sur la manière

dont je commençais à parler l'espagnol, me demanda comment j'avais été pris; et me retint jusqu'à l'instant où, allant se mettre à table, il me fit comprendre que ma présence le gênerait, et m'engagea à venir le visiter quelquefois et à songer à mon salut. Je le quittai, décidé à le revoir, mais fixé sur son compte. Le segnor Estebrich était, non pas un prêtre, mais un véritable moine espagnol, pétri de fanatisme, de gourmandise et de la plus crasse ignorance.

Un mois s'écoula, sans apporter aucun changement à notre position; rien ne s'était offert, nous n'avions rien imaginé de praticable pour en sortir. Les vivres qu'on devait nous apporter tous les quatre jours, retardaient quelquefois de vingt-quatre heures; et la plupart des prisonniers, réduits aux abois, faisaient des jeûnes que le segnor Estebrich ne leur avait pas prescrits, et qui se prolongeaient jusqu'à trois jours, car plusieurs, pendant les deux premiers, dévoraient ce qu'ils avaient reçu. Ils mangeaient alors des racines, des herbes sauvages, et passaient

en grand nombre des baraques au cimetière.

Quelques ressources qu'ils avaient trouvées dans l'île, au commencement de leur séjour, étaient presqu'entièrement épuisées. Lors de mon arrivée, plusieurs gagnaient à la nage, dès le matin, les îlots répandus sur la mer autour de Cabrera, et les fouillaient si bien qu'avant la fin de la journée, ils s'en retournaient avec un petit nombre d'huitres ou de crabes, qu'ils s'empressaient de mettre en vente dans le bazar. D'autres se rendaient, de la même manière, sur une petite île qui mérita autrefois le nom d'*île aux Lapins*. Là, s'ils parvenaient à trouver la trace de quelques lapins échappés à la destruction qui avait eu lieu depuis l'apparition des insulaires de Cabrera, ils se postaient à l'affût auprès du terrier; et, dussent-ils y rester trois jours, comme il fallait que leur proie entrât ou sortît, ils avaient la constance de l'attendre, et la saisissaient au passage. Un lapin était un objet d'une haute importance à cette époque, et surtout dans

les momens où les Espagnols paraissaient nous oublier. Les comestibles haussaient alors de prix d'une manière effrayante, tandis que tout ce qui ne se mangeait pas n'avait plus de valeur. Il me souvient d'avoir vu vendre une fort belle montre en or, pour une demi-livre de pain. Alors plus de crédit : et ce n'était pas certainement dans des momens semblables qu'avait été contractée, pour une série de morceaux de pain d'une once, une dette de quinze cents francs, pour laquelle j'ai vu faire des obligations présentées par la suite au conseil d'administration d'un corps qui les a accueillies.

Nous avions eu le soin, mes camarades et moi, d'être constamment en avance de provisions pour plus d'un jour ; et nous cherchions à augmenter cette avance, afin d'avoir des vivres, dans le cas où nous serions assez heureux pour parvenir à nous échapper : ce qui nous rendait moins pénibles ces momens de privation.

Cependant tout le monde s'occupait à Cabrera : il y avait des tailleurs, des cordon-

niers, des crieurs publics, des ouvriers en cheveux, en os, en écaille ; d'autres qui taillaient en bois, au couteau, de petites figures d'animaux ; et deux cents hommes environ, restes d'un régiment de dragons levé dans l'Auvergne, étaient logés dans une grotte, et faisaient des cuillers en racine de buis. Ces derniers n'avaient, entre tous, qu'un pantalon et un uniforme qui menaçaient encore de les abandonner au premier jour, et passaient successivement à celui d'entre eux qui se présentait pour recevoir les vivres. Tous les objets dont je viens de parler, étaient vendus, pour des prix modiques, aux équipages du brick et des canonnières, et aux Espagnols, que la singularité de notre existence et des spéculations sur notre industrie attiraient quelquefois.

Mais ce qui abondait surtout à Cabrera, c'était les professeurs en tout genre. La moitié des prisonniers donnait leçon à l'autre moitié. Partout on voyait des maîtres de musique, de mathématiques, de langues, de dessin, et surtout d'escrime, de danse et de bâton. Quand il faisait beau, tous ces professeurs

donnaient leurs leçons au Palais-Royal, à des distances assez rapprochées les unes des autres. Il n'était pas rare de voir un pauvre diable à moitié nu, et qui souvent n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, chanter un air de contredanse fort gai, et l'interrompre de temps en temps, pour dire, avec beaucoup de sérieux, à son élève vêtu d'un reste de caleçon : « Allons, balancez à vos dames, rond de jambe, donnez-vous de la grâce. » Un peu plus loin, un bâtoniste enseignait le moulinet à quatre faces, et cherchait à flatter l'amour-propre et à exciter l'émulation d'un élève, en lui disant : « C'est bien ; je suis content de vous, si vous continuez avec le même succès, en moins de quinze jours, vous pourrez vous présenter en société. » Un chiffon de papier, grand comme la main, et placé en écriteau, servait d'enseigne aux plus huppés de ces divers professeurs.

Je voulus aussi faire quelque chose ; mais je ne me souciais ni de donner, ni de recevoir des leçons. Je ne connaissais pas d'art mécanique, je ne savais ni faire les cuillers,

ni tresser les cheveux ; et il était trop tard pour l'apprendre. A force de réfléchir, j'imaginai que, vu le désœuvrement des prisonniers, un théâtre ne pourrait qu'avoir un grand succès, et je m'étonnai que personne n'y eût pensé avant moi. On avait bien joué quelques farces improvisées, mais en plein champ, et sans songer à en faire un objet de spéculation. Mes idées avaient une tout autre importance. Je résolus d'être à la fois, s'il le fallait, auteur, acteur, directeur et machiniste, et d'associer mes trois camarades à mes travaux et à mon bénéfice, qui devait être employé à l'accomplissement de notre idée favorite.

Je ne pus songer à établir mon théâtre dans le vieux château que l'on fermait chaque soir, et où d'ailleurs le scrupuleux Estebrich ne l'aurait pas souffert ; je jetai les yeux sur une vaste citerne tombant en ruines, dont les conduits étaient brisés depuis long-temps, et dont une partie de voûte était écroulée. J'y descendis au moyen d'une corde que j'achetai exprès, et je trouvai qu'il y avait

encore dans le fond environ un pied d'eau, ou plutôt de boue. La première chose à faire était d'opérer le dessèchement, et c'était ce qui m'embarrassait le plus. Je voulus d'abord construire une pompe, mais j'y renonçai. Il me restait soixante francs ; j'obtins du segnor Estebrich qu'il me ferait venir de Palma quatre seaux en cuir ; je fis une échelle ; je louai quatre prisonniers à deux sous par jour chacun ; et, à la fin du troisième jour, ma citerne était à sec. J'y allumai, pour l'assainir davantage, un grand feu de bois de pin ; j'y fis descendre, pendant tout un jour, du sable et des pierres, dont je formai un tertre ayant le tiers de la longueur de la citerne, et destiné à être la scène ; je me procurai de l'ocre et de la sanguine ; je barbouillai les murs en jaune avec une bordure rouge ; je suspendis tout autour des guirlandes de feuillages, dont je me servis aussi pour séparer le théâtre d'avec la salle ; et je finis par écrire, non sur la toile, car je n'en avais pas, mais au fond de la scène : *Castigat ridendo mores.*

J'étais fixé, depuis long-temps, sur la pièce

par laquelle ma troupe devait débuter. C'était *Philoctète*, de Laharpe. J'avais autrefois joué ce rôle, et je le savais encore, ainsi que des lambeaux des autres. Je les écrivis en suppléant, par de la prose, aux vers que j'avais oubliés. Darlier se chargea du rôle d'Ulysse; Chobar, de celui de Pyrrhus; je confiai celui du Grec à Ricaud; et un sapeur d'infanterie, ayant une voix de tonnerre et beaucoup d'intelligence, prit celui d'Hercule. Enfin, un crieur public annonça dans tout le camp qu'on donnerait, dans la soirée, une représentation de *Philoctète*, suivie de *Marton et Frontin*. J'avais transcrit, avec assez de fidélité, cette petite pièce, que je jouai avec Chobar.

Il pouvait entrer trois cents personnes dans ma citerne, et j'avais mis les places à deux sous : tout fut plein; on descendait par l'échelle que j'avais construite; et un homme de confiance, placé sur le premier échelon, recevait le prix d'entrée dans un petit sac de toile pendu à son cou. La salle était éclairée par des branches de pin allumées, que

portaient des garçons de théâtre, placés de distance en distance, et qu'ils renouvelaient à mesure de la consommation.

Toutes les allusions que présente la pièce avec notre position, furent saisies avec un tact qui aurait fait honneur au goût d'une assemblée plus brillante. Dès le début,

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage ;
Dont jamais nul mortel n'aborda le rivage ;

nous fûmes couverts d'applaudissemens ; et je crus qu'ils feraient écrouler les voûtes de la citerne, quand je prononçai ce vers :

Ils m'ont fait tous ces maux ; que les dieux les leur rendent !

Je fus obligé de le répéter, et de m'arrêter quelque temps, pour laisser calmer l'agitation qu'il produisit parmi les spectateurs.

Un pareil succès était fait pour nous encourager ; je travaillai sans relâche ; j'écrivis de mémoire plusieurs pièces, que nous jouâmes successivement. Nos fonds augmentaient à vue d'œil, ainsi que notre bien-être. Nous laissions la moitié du bénéfice à la masse, et nous

partagions le reste. Déjà Ricaud s'était habillé décemment ; déjà j'avais acheté une toile pour mon théâtre ; je m'étais procuré des cordes, des clous, un marteau, et même une hache, qu'un Espagnol m'avait fait payer au poids de l'or : tous ces objets, destinés à l'arrangement de notre salle, pouvaient aussi servir à notre projet, que nous ne perdions pas de vue ; et chaque soir, nous les serrions avec soin dans la baraque. J'aurais bien voulu aussi me procurer quelques armes, au moins un sabre pour chacun ; mais je le tentai en vain, et je n'insistai pas, de peur de me rendre suspect ; et force fut à mes héros tragiques de se contenter de sabres de bois.

La colonie entière s'intéressait à nos succès dramatiques ; car, depuis la seconde représentation, je laissais toujours entrer, à tour de rôle, vingt individus de ceux qui n'avaient pas le moyen de payer ; mais, dans le courant du mois de septembre, elle fut frappée d'une calamité qui enleva un grand nombre de ses membres, et suspendit, pendant plusieurs

jours, les travaux, les leçons et les amusemens. Les vivres n'arrivèrent pas le jour où ils étaient attendus : ce malheur avait lieu trop fréquemment pour qu'on pût en être surpris ; le lendemain, à l'heure accoutumée, les prisonniers affamés couvraient les hauteurs et le rivage, croyant à chaque instant voir paraître le brick appelé par tant de vœux. Les instans d'anxiété se succédèrent ; le jour s'écoula et disparut, emportant tout espoir. Ce ne fut qu'un cri d'horreur et d'indignation contre les Espagnols, qui s'étaient résolus, disait la foule, à nous laisser mourir de faim. Dès le premier jour de disette, le peu de vivres qu'avaient les marchands, avait été consommé. Dès cette seconde nuit, plus de cent cinquante individus expirèrent de rage ou d'inanition. Le troisième jour parut, et l'on se traîna de nouveau sur le rivage ; nos regards dévoraient la mer ; et, à midi, rien ne s'était montré encore.

Le Conseil assemblé décida qu'il fallait envoyer une députation à Estebrich, pour qu'il fît communiquer notre détresse au brick an-

glais et aux canonnières, et qu'il cherchât les moyens de nous secourir. M'étant rendu auprès de lui avec Ricaud, nous le trouvâmes à table, entre un plat de bœuf et la moitié d'une oie farcie, qui avaient la meilleure mine. Il nous écouta sans perdre un coup de dent, et finit cependant par nous offrir un verre de vin, et nous promettre que, dans un instant, il allait voir ce qu'il y avait à faire. Nous vînmes donner cette nouvelle à nos camarades et, demi-heure après, nous vîmes Estebrich en surplis, le bonnet carré en tête, et un crucifix à la main, sortir du fort, et s'avancer vers nous, en chantant les Litanies de tous les saints. Il vint nous engager à faire avec lui une procession, pour supplier le ciel de compatir à notre détresse, et de nous envoyer le brick portant les vivres. Quelques prisonniers se rendirent à ses désirs, peut-être dans l'espoir d'obtenir de lui les moindres secours temporels; et, dans un instant, il fut à la tête d'une trentaine d'individus, qui, ramassant le peu de forces qui leur restaient, se mirent à répéter ses *ora pro nobis*.

Pendant ce temps, le Conseil s'assembla de nouveau ; les propositions les plus désespérées furent mises en avant; nous commencions à croire nous-mêmes qu'en effet le gouvernement espagnol nous avait condamnés à mourir de faim; et nous ne voyions aucun moyen de nous soustraire à cet arrêt, ni même de prolonger notre existence deux heures de plus. Un sous-officier italien ouvrit un avis qui fut unanimement rejeté avec horreur. Un autre membre combattit et parvint même à détruire l'idée de la fin à laquelle nous nous croyions réservés. Persuadé que les vivres avaient été retardés par quelque événement imprévu, et que nous les recevrions le lendemain, il proposa, pour soutenir la force et le courage des prisonniers jusque-là, d'employer la seule ressource qui nous restait, et de tuer notre âne. On le croira difficilement; mais, malgré notre cruelle position, Martin trouva des défenseurs; ses services étaient de la plus grande utilité à la plupart des prisonniers; et, d'ailleurs, ce qui reviendrait à chacun de nos camarades serait-il suffisant

pour le mettre à même d'attendre le lendemain ? Le contraire était bien évident. Ces raisons, malgré leur bonté, furent à peine écoutées, et Martin fut condamné presqu'à l'unanimité.

La procession venait de finir, et n'avait apporté aucun changement. Deux hommes furent détachés pour aller chercher la victime que nous allions sacrifier à notre salut. Martin, qu'on trouva paissant à quelque distance, fut emmené au milieu de la foule, ne se doutant guère du sort qui l'attendait, et croyant probablement faire sa corvée ordinaire. Dix minutes après sa condamnation, il était mort, écorché, dépecé, et des morceaux de sa chair grillaient sur des charbons, ou faisaient du bouillon pour ceux qui avaient un peu plus de patience. Nous en eûmes deux onces pour trois hommes, les os et les intestins compris.

Un malheur ne vient jamais seul. Les orages sont fréquens à Cabrera : dans la nuit qui suivit cette triste journée, il en éclata un comme nous n'en avions pas vu encore. Pen-

dant plus d'une heure, le vent, la pluie et la grêle furent si violens que plusieurs baraques furent emportées. La couverture de la nôtre, malgré sa solidité, fut percée en plusieurs endroits ; des torrens, se creusant de profonds ravins, descendirent des hauteurs où était placé le cimetière, entraînant pêle-mêle des terres, des arbustes, des lambeaux de cadavres, et des cadavres entiers, et les roulant jusque dans le camp. Au lever du soleil, trois cents de nos camarades environ avaient succombé à leur misère, ou avaient été noyés dans leurs baraques, ou dans les flaques d'eau qui les entouraient.

Ainsi que les jours précédens, dès l'aurore, nous étions presque tous sur la plage. Cette fois, nous découvrîmes enfin une voile, que nous reconnûmes bientôt pour le brick. A neuf heures, il toucha terre, et nous débarqua pour huit jours de vivres.

Le motif important de la famine que nous avions éprouvée, était une discussion élevée au sujet de la vérification des vivres entre deux fournisseurs, dont l'un venait rempla-

cer l'autre. L'autorité militaire était intervenue, et le général anglais qui commandait à Palma, homme scrupuleux sur ses devoirs, avait voulu que le différend fût vidé avant de faire de nouveaux envois, s'inquiétant peu si, dans l'intervalle, six mille Français étaient exposés à mourir de faim.

Cette interruption dans les distributions fut la dernière qu'éprouva la colonie pendant le temps que j'y passai encore. Nous nous remîmes bientôt de nos privations; nous recommençâmes à faire des provisions, et nous reprîmes le cours de nos succès dramatiques.

Il y avait parmi nous une vingtaine de femmes françaises, italiennes ou espagnoles, qui avaient suivi leur mari ou leur amant prisonnier, et qui, presque toutes, étaient marchandes. Parmi ces modernes Éponines, quelques-unes étaient jeunes et jolies. J'en engageai deux, non sans peine, à faire partie de ma troupe; et mes représentations attiraient tant de monde, que chaque fois on était obligé d'en refuser, et de retirer l'échelle quand la salle était pleine.

Cependant il y avait plus de huit mois que j'étais dans l'île, et nous n'avions pas le moindre espoir d'en sortir; je commençais à me décourager, sans ralentir en rien pour cela la surveillance que nous exercions jour et nuit. Chacun de nous avait présenté, à plusieurs reprises, des plans d'évasion plus ou moins hasardeux, que nous avions été forcés de rejeter, comme impraticables.

CHAPITRE VIII.

1810. — 1811.

Evasion. — Je suis décoré et fait sergent. — Retour en France.

Un soir, je jouais *le Dissipateur*, de Destouches ; Chobar était de ronde, et n'était pas venu à la représentation ; j'en étais à la dernière scène, lorsque, baissant les yeux vers le souffleur pour lui demander du secours, je vis que sa place était occupée par Chobar. « Du nouveau, me dit-il à demi-voix, » d'un ton très-ému, et la figure rayonnante » de plaisir et d'impatience ! »

Je ne sais comment je trouvai la force de débiter le peu que j'avais encore à dire : je l'expédiai aussi lestement que possible ; et, me hâtant de sortir avec Darlier et Ricaud, nous rejoignîmes Chobar, qui était allé nous attendre. Il nous raconta que, vers les neuf

heures, un bateau monté par trois hommes avait fait quelques bordées entre l'île des Lapins et Cabrera ; et, s'étant enfin approché de la côte de cette dernière île, avait été tiré à terre. Caché derrière un rocher, Chobar avait vu les trois hommes allumer du feu, prendre leur repas, et se coucher sous l'abri que formait le bateau, pour y passer la nuit, et probablement avec l'intention de partir au point du jour.

Notre résolution fut bientôt prise ; et nous arrêtâmes sur-le-champ notre plan, qui fut exécuté de point en point, avec autant d'exactitude et de bonheur que si nous avions été maîtres des événemens. Dès que tout bruit eût cessé dans le camp, nous partîmes, chargés de provisions pour plus de quatre jours, d'un petit baril d'eau, et de cordes de différentes dimensions. Obligés de faire un détour, pour ne pas traverser le camp, nous mîmes, avant d'arriver à l'endroit où nous conduisait Chobar, trois quarts-d'heure qui nous parurent bien longs : il soufflait une brise très-fraîche, du sud-est ; et, si l'on nous avait donné à

choisir sur les trente-deux vents de la boussole, nous n'en aurions pu désigner un qui nous fût aussi favorable. La nuit était froide et sombre. En approchant, nous distinguâmes, dans l'obscurité, le corps noirâtre du bateau, qui se détachait sur l'horizon ; nous ralentîmes le pas, osant à peine respirer et fouler le sable qui criait sous nos pieds. Nous dirigeant sous le vent du bateau, nous aperçûmes les trois marins qui dormaient enveloppés de leurs cabans : comme tout était prévu d'avance, nous n'eûmes besoin que de nous désigner du geste celui dont chacun de nous se chargeait ; en quelques minutes, ils furent bâillonnés avec des mouchoirs, garrotés, placés dans le fond du bateau que nous avions mis à flot, et avec lequel nous nous rendîmes à l'île des Lapins. Là, nous mîmes pied à terre, et nous expliquâmes à nos prisonniers, que, voulant absolument nous sauver, nous allions être forcés, bien malgré nous, de les laisser dans la position où nous les avions mis, et dont ils seraient certainement tirés dans la matinée, soit par des

Français, soit par des Espagnols, qui ne pouvaient manquer de les apercevoir. Cela dit, sans faire de plus longues réflexions, nous les prîmes l'un après l'autre, et nous leur enlevâmes leurs gros pantalons, leurs cabans et leurs bonnets de Catalan. En échange de leurs vêtemens, nous les revêtîmes de nos restes d'uniformes : nous leur laissâmes quelques vivres, soixante-dix francs, somme au-dessus de la valeur de leur bateau; et leur souhaitant toutes sortes de prospérités, nous nous embarquâmes, et poussâmes au large.

Nous possédions heureusement un trésor, un véritable trésor, que nous avions conservé plus soigneusement que nos yeux, que nous-mêmes : c'était une petite boussole appartenant à Darlier, et qu'il avait constamment portée sur lui, jusqu'au moment où nous avions associé nos espérances. Nous vîmes bientôt que les côtes du royaume de Valence nous restant à cinquante lieues dans le nord-ouest, nous y courions vent arrière, filant, selon notre estime, au moins six nœuds à l'heure, et que, par conséquent, nous

pourrions rejoindre l'armée française dans la nuit suivante, si elle occupait ces parages. C'était là une question sur laquelle nous ne pouvions prononcer, et qui amortissait un peu notre joie : mais nous étions décidés au reste à nous faire écharper plutôt que de nous laisser ramener dans l'affreux désert de Cabrera (1).

Au jour, nous étions en pleine mer, apercevant encore à peine derrière nous les hauteurs de l'île, qui commençaient à se confondre avec les brouillards; le vent soufflait toujours de la même direction, et avec la même force. Vers les quatre heures après midi, nous crûmes découvrir la côte d'Espagne : le soleil, sur son déclin, la dessina en effet à l'horizon, et nous laissa bientôt distinguer les maisons, les arbres et les rochers du rivage. La nuit survint, et nous courions toujours, avec la même rapidité, sur une terre qu'aucun de nous ne connaissait; nous savions seulement que toute cette partie

(1) Voyez la note E, aux *Eclaircissemens historiques*.

est hérissée de brisans, qui en rendent l'approche extrêmement dangereuse.

Il pouvait être environ onze heures du soir, quand nous découvrîmes, à près d'un mille de l'avant du bateau, une file de maisons blanchâtres, quelques lumières, et les mâts de plusieurs bâtimens; nous jugeâmes que c'était quelque petit port: et, dans l'incertitude où nous étions s'il était occupé par les Français, nous résolûmes de l'éviter. A cet effet, donnant un peu plus au nord, nous le laissâmes à bâbord; nous amenâmes en même temps une voile, et primes tous les ris de celle que nous conservâmes, pour diminuer notre vîtesse, et pouvoir atterrer sans danger. Après demi-heure de cette navigation, nous n'étions pas à plus d'une encâblure de la côte, et nous nous aperçûmes que le hasard nous avait favorisés en tout; nous arrivions sur une plage de gravier et de sable, qui ne présentait pas le moindre péril. Après l'avoir longée quelques instans pour choisir un endroit propice, nous hissâmes notre voile, largâmes les ris; et le

bateau vint s'échouer assez près de terre, pour pouvoir nous y rendre, avec de l'eau seulement jusqu'aux genoux.

Notre premier mouvement fut, aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, de nous embrasser, en nous félicitant du bonheur qui, jusqu'à ce moment, avait suivi tous nos pas. Mais la même pensée s'offrit bientôt à chacun de nous : qu'allions-nous faire ? sur quel point allions-nous nous diriger ? Nous pensâmes qu'il conviendrait d'attendre le jour pour nous décider à cet égard, espérant que quelque circonstance inattendue nous ferait connaître la position des armées. Nous enfonçant donc un peu dans les terres, nous traversâmes une grande route parallèle au rivage, et parvînmes, après avoir erré quelque temps, à découvrir un endroit entre les rochers, où nous nous décidâmes à passer la nuit. On croira facilement que nous étions harassés de fatigue et de sommeil. Après avoir pris quelque nourriture, nous nous jetâmes sur le sable, un de nous faisant sentinelle à tour de rôle, et déterminés à mettre

fin à notre entreprise, aussitôt que le jour paraîtrait.

Il y avait plus d'une heure que j'avais remplacé Ricard ; il était grand jour, et je me disposais à éveiller mes trois camarades, pour aviser, avec eux, à ce que nous avions à faire, lorsque je vis venir sur la route deux hommes conduisant sept à huit mulets. Je quittai sur le champ mon embuscade ; et, me mettant à courir, de manière à les devancer de beaucoup, j'entrai dans le chemin, et vins alors sans affectation au-devant d'eux. Ma tête allait encore plus vite que mes jambes ; je formais, en allant, le plan de ce que j'avais à dire : heureusement, je parlais assez bien le catalan, qui ressemble beaucoup au provençal ; heureusement aussi notre bateau était encore à la place où nous l'avions échoué, et paraissait attendre que quelqu'un vint s'embarquer. Je leur contai que, partis de Palma depuis deux jours pour nous rendre à Triviça, un grain qui nous avait surpris en mer, nous avait forcés de laisser arriver vers l'ouest, et que le vent continuant ne nous avait pas

permis de reprendre notre route ; qu'enfin, la veille au soir, nous étant affalés sur une côte, et manquant de vivres, nous avions été obligés d'y descendre ; que mes associés avaient été chercher quelque campagne pour s'y procurer des provisions, et que je les attendais pour nous rembarquer. Je finis, en leur demandant où nous étions, et s'ils savaient quelque chose de nouveau.

Tout ce que je leur dis était assez plausible pour qu'ils le crussent facilement. Ils me répondirent que j'avais à un quart-d'heure derrière moi, Vinaros, petit port où nous pourrions trouver tout ce que nous désirerions : c'était le village que nous avions aperçu la veille. Je fis quelques pas avec eux, et ils parlaient de tout autre chose que du sujet qui m'intéressait. Ils y vinrent enfin, sans que j'eusse besoin de les y amener. Ils m'apprirent que *los demoños de Franceses* faisaient en ce moment le siége de Tortose, ville à six lieues de Vinaros, et qu'elle était peut-être rendue à l'heure où nous parlions.

Je ne restai avec eux que pour savoir de

quel côté se trouvait Tortose; je l'appris, et je les quittai, sous prétexte d'attendre mes amis, qui ne devaient pas tarder à revenir.

Aussitôt que j'eus perdu de vue mes conducteurs de mulets, je me dirigeai vers les rochers; et, ayant rendu compte à mes camarades de ce que je venais de faire, nous nous jetâmes à travers champs, gagnant dans le nord-ouest, où l'on m'avait indiqué la position de Tortose. Après une heure de marche très-fatigante, et pendant laquelle nous fûmes obligés plusieurs fois de percer des haies et de franchir des fossés, nous trouvâmes un chemin qui nous parut être le nôtre, et nous le suivîmes. Quelque rapprochés que nous fussions de l'armée française, nous craignions cependant de rencontrer quelques bandes de guérillas, qui auraient pu nous interroger et nous reconnaître. Cette crainte se dissipa bientôt : nous aperçûmes devant nous un troupeau de bœufs, qu'un détachement français, commandé par un sergent, conduisait au camp. Nous nous fîmes connaître à l'escorte, et continuâmes notre route ensemble.

Sur les trois heures après midi, étant arrivés sur les derrières du camp, nous vîmes des groupes de fourriers et d'hommes de corvées qui venaient à la distribution. J'en parcourus quelques-uns, et reconnus bientôt les fourriers de mon bataillon. M'étant approché d'eux, celui des grenadiers me demanda brusquement ce que je voulais, et m'ordonna de me retirer. « Ce que je veux? lui dis-je; eh! » parbleu, comme vous, recevoir les vivres de » ma compagnie. » Aussitôt on me reconnut; et les éclats de rire occasionnés par mon costume, les questions, les félicitations se succédèrent rapidement. Nous rentrâmes ensemble au camp. J'avais été remplacé dans ma compagnie; et j'y fus mis à la suite, pour attendre la première place de fourrier vacante.

Le lendemain, je reçus deux mois de solde de gratification, qui, joints à ce qui me restait de ma portion du produit de notre théâtre, me fit une somme au moyen de laquelle je devais pour long-temps être à l'abri du besoin. Ce fut avec bien du plaisir que je jetai aux orties les vêtemens de marin espagnol

que je portais depuis trois jours, et que je revêtis l'uniforme. J'eus l'honneur d'être présenté au général commandant la division; il eut la bonté de me demander des détails sur mon évasion et sur la manière dont les prisonniers étaient traités à Cabrera.

Je revis Ricaud qui avait été accueilli dans son régiment comme je l'avais été dans le mien, et qui reprit du service presqu'immédiatement. Les deux jeunes marins avaient reçu des feuilles de route pour se rendre en France.

Les épreuves de Cabrera n'avaient pas précisément augmenté mon affection pour les Espagnols; et depuis long-temps, il me tardait de pouvoir le leur témoigner. Déterminé de plus à réparer le temps que je venais de perdre et à sortir du grade de fourrier, je faisais des vœux pour que notre siège se terminât par un assaut, ou que du moins la garnison voulût bien faire une sortie. On pouvait croire, sans trop se flatter, que de pareils désirs seraient exaucés. Aussi le furent-ils bientôt.

J'étais arrivé à l'armée, le 25 décembre 1810; le 30, nos travaux étaient poussés jusqu'au pied des remparts de Tortose. Il paraît que les assiégés commencèrent à trouver la chose sérieuse; dès le 26, ils demandèrent à capituler. Le général renvoya les parlementaires, sans vouloir entendre leurs tardives propositions. Ils revinrent à plusieurs reprises, et ne furent pas seulement admis.

Ce fut sans doute à cette rigueur que nous dûmes l'avantage de voir de près la garnison. Le 28 au matin, elle simula une sortie sur un point, et dans le même instant se porta presqu'en entier sur la partie du camp occupée par notre division, qui, dans moins d'une minute, se trouva sous les armes, et s'avança en bon ordre pour faire face aux assaillans. J'étais dans les voltigeurs, et, me trouvant à la suite, je n'étais point obligé d'être à l'aigle, poste ordinaire des fourriers. Cette circonstance, purement fortuite, me fournit l'occasion de voir mes amis les Espagnols et les Anglais, de plus près que je ne l'aurais fait dans les rangs.

Tous les voltigeurs étaient en tirailleurs, tandis que la division s'avançait au pas de charge. Les assiégés tinrent bon à peu près un quart d'heure, après lequel ils commencèrent à fléchir, et à paraître vouloir gagner leurs remparts. Bientôt notre approche mit tout à fait le désordre dans leurs rangs; et différens corps confondus ne formèrent plus qu'une masse confuse, qui, au milieu de la poussière et de la fumée, roulait, pour ainsi dire, vers les portes de Tortose. Suivi de quelques voltigeurs, je la pénétrai; et, dans peu d'instans, entouré, pressé de tous les côtés par les ennemis qui m'entraînaient avec eux, il me fut impossible de me faire jour pour sortir de leur foule. Dès les premiers momens, je perdis de vue mes voltigeurs, séparés de moi et coupés par les fuyards. Cependant, les balles de nos soldats et quelques boulets opéraient des vides dans cette masse, au milieu de laquelle je m'avançais et où je pénétrais la baïonnette en avant. Elle s'éclaircit enfin aux environs de la ville, chacun se dirigeant vers la porte par laquelle

il croyait pénétrer plutôt et avec moins de dangers.

Mon ardeur redoubla en voyant les plumes de coq d'un officier anglais, qui était aussi pressé que les autres de se mettre à l'abri. Je l'atteignis ; et il fit bien de se dépêcher de me dire, en mauvais français, qu'il se rendait ; un peu plus tard, il n'y était pas à temps. Après avoir reçu son épée, je lui enjoignis de me suivre : il eut quelque peine à se décider, en voyant que c'était encore vers la ville que je me dirigeais ; mais je lui dis deux mots qui le persuadèrent ; il dut réfléchir d'ailleurs que j'étais sa meilleure sauve-garde, et que ce serait à recommencer avec le premier Français qu'il rencontrerait ; je le fis donc marcher à côté de moi ; et l'envie que j'avais de le conserver, ne laissa pas de me retarder un peu.

Cependant, je voulais en avoir un autre : en approchant de la porte que j'avais en face, et où se dirigeait une nuée de fuyards, j'atteignis leur derrière, suivi par une douzaine d'hommes qui m'avaient rejoint ; j'étais près

de la porte, lorsqu'un officier espagnol allait mettre le pied sur le pont-levis ; j'y arrivai en même temps que lui : me jetant en avant, je lui appliquai la baïonnette sur la poitrine ; et, l'acculant contre une borne, je lui dis de me remettre son épée, ce qu'il fit sans résistance. Je lui ordonnai de marcher devant moi, ainsi qu'à l'officier anglais, qui avait été spectateur bénévole de cette scène. Tout cela se passa plus rapidement que je ne le raconte : au reste, s'éloigner de moi, et recevoir un coup de fusil, étaient deux idées qui nécessairement devaient s'offrir ensemble à mon premier prisonnier. Je me hâtai de rétrograder vers le camp, avec ma double capture : quelques balles parties des remparts tombèrent à nos côtés, et furent suivies d'une grêle d'autres.

A peine j'avais fait quelques pas, qu'un officier espagnol, poursuivi par nos voltigeurs, et courant vers la porte, se rencontra devant moi ; j'étais en train de prendre. Voyant venir en même temps quelques Français, dont la présence contint les deux offi-

ciers que je conduisais, je couchai celui-ci en joue, presqu'à bout portant, et lui criai de se rendre ; il me jeta son épée, que je ramassai, et je le fis rétrograder avec les deux autres. Au milieu des balles, nous atteignîmes la division qui rentrait au camp ; et j'eus le bonheur de présenter à mon colonel les trois officiers que j'avais pris, et de lui remettre leurs épées.

Après quelques mots d'éloge, il m'ordonna de ne pas m'éloigner de lui. Aussitôt qu'il eut fait rentrer son régiment, et qu'il fut descendu de cheval, il me dit de le suivre avec mes trois prisonniers. Nous nous rendîmes chez le maréchal, auprès duquel nous fûmes admis sur-le-champ : le colonel me présenta à lui, en lui racontant simplement, et sans y mêler aucune réflexion, ce qu'il eut la bonté d'appeler une action de bravoure ; il parlait à un connaisseur. Le maréchal, après avoir adressé aux trois officiers quelques reproches mêlés d'ironie, me demanda où je les avais pris. « Sous une porte de Tortose, répondis-je. » Il me dit peu de mots ;

mais ils étaient tellement flatteurs que j'en fus enthousiasmé, et me crus plus que récompensé du peu que j'avais fait. Il ajouta que, dès le lendemain, il allait me proposer pour la décoration, et finit par s'informer si je n'aurais pas quelque demande particulière à lui faire. « Oui, maréchal, lui dis-je, ne » résistant plus à l'exaltation dont ses éloges » m'avaient enflammé ; oui, j'aurais une fa- » veur à vous demander. — Laquelle ? — De » monter le premier à l'assaut, quand vous » le donnerez à la ville. — C'est juste ; et tu » peux y compter, mon brave, me dit-il, après » un moment de silence, pendant lequel il me » sembla qu'il me regardait avec un peu d'é- » tonnement. »

J'attendais avec beaucoup d'impatience, et non sans émotion, ce qui serait ordonné pour s'emparer de Tortose ; mais je vis avec peine que la garnison ne semblait pas décidée à soutenir un assaut : elle fit, pour être admise à capituler, de nouvelles tentatives, qui furent rejetées comme les autres ; et le 2 janvier 1811, sans que l'assaut fût donné, un

régiment du corps d'armée s'empara d'une des portes ; et, après un combat de demi-heure, pénétra dans la ville qui fut immédiatement occupée par l'armée française. La garnison, composée de huit mille hommes, fut traitée avec une générosité que sans doute elle était loin d'attendre, et surtout de mériter. Prisonnière de guerre, elle fut envoyée en France sous escorte.

Le troisième corps eut bientôt d'autres succès auxquels je ne devais prendre aucune part. Quelques jours après la prise de Tortose, je fus atteint d'une fièvre violente, déterminée sans doute par mes souffrances de Cabrera ; j'entrai à l'hôpital, où je fus plusieurs jours à l'extrémité. J'en voulus absolument sortir, lorsque j'appris que ma décoration était arrivée : je la reçus, à la parade, de la main de mon colonel; c'est la plus forte émotion de plaisir que j'aie éprouvée dans ma vie. De pareilles sensations ne se renouvellent pas deux fois. Cette distinction, difficilement accordée à cette époque, était presque une garantie certaine d'avancement pour

celui qui unissait quelqu'éducation à la bravoure, dont elle était la preuve certaine. Le même jour, je fus aussi fait sergent : ce grade est le premier dans la hiérarchie du service duquel on puisse passer à celui d'officier, sans intermédiaire. Que d'espérances me fit naître cette double faveur ! J'étais loin de penser alors que ce dût être-là mon bâton de maréchal.

Malgré mon zèle et ma bonne envie de justifier, par mon service, la récompense que je venais d'obtenir, je fus contraint de rentrer à l'hôpital : je ne voulus pas y rester longtemps ; mais je ne fis que languir ; et notre chirurgien-major déclara que j'étais perdu si, pendant quelques mois, je ne respirais pas l'air natal. Un congé de semestre fut demandé pour moi et obtenu avec d'autant plus de facilité, que le maréchal voulut bien s'y intéresser. Le 15 février, je partis avec un convoi de blessés, qui se rendaient à la frontière ; et un mois après, j'arrivai à Toulon.

CHAPITRE IX.

1811.

Fêtes du baptême. — Anecdotes.

Après une absence de quatre ans, je revis donc mon village de Sixfour et ma famille. J'avais déjà parcouru une partie de l'Europe; j'avais échappé à plusieurs batailles sanglantes, à des dangers de plus d'un genre; j'avais beaucoup à dire, même en ne racontant que la vérité. Ma famille me reçut avec une vive tendresse, mes amis, mes connaissances, avec toutes les marques de l'intérêt. On savait que mon séjour au pays ne devait pas être prolongé bien long-temps, aussi s'empressa-t-on d'en profiter, et je fus chaque jour l'objet de nouvelles attentions.

Je me retrace souvent avec plaisir cette époque de ma vie, bien courte, mais dont tous les instans ne me rappellent que des

souvenirs de calme et de bonheur. Beaucoup de militaires doivent l'avoir éprouvé comme moi : après les courses et le tumulte d'une campagne, lorsqu'on a contracté les habitudes austères et brusques du service, ce repos absolu, ces prévenances produisent un effet dont ne peut avoir d'idée l'homme paisible et casanier, étranger à de fortes émotions. Je comparerais volontiers ces instans à ceux de la convalescence, pendant lesquels tout ce qu'on voit, tout ce qu'on éprouve, semble nouveau, et où l'on croit renaître dans un monde dont toutes les sensations ont un charme inconnu jusqu'alors.

Dès le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite de M. Bernard, mari de mes premiers amours, de ma chère Miette : elle l'accompagnait. Je l'avais trop aimée, pour la voir sans émotion ; mais tant de sentimens violens, tant de peines, tant d'agitations avaient passé sur mon cœur, depuis mon départ, que mon amour en était émoussé. La présence de Miette, mariée à un autre, ne m'affecta pas aussi péniblement que je l'au-

rais cru auparavant. A sa vue se rattachaient, et les souvenirs de ma jeunesse, et mes reves de bonheur, que la conscription avait anéantis. Je comparais involontairement l'existence paisible dont j'aurais pu jouir auprès d'elle, avec la carrière bruyante et aventureuse qui m'était réservée; mais encore un coup, toutes ces pensées n'étaient accompagnées que d'une mélancolie qui n'avait rien de très-pénible. Au reste, je la trouvai bien changée; elle avait un enfant, et était sur le point d'en avoir un second. Son teint n'avait plus de fraîcheur; sa taille n'avait plus de grâces; et les soins du ménage avaient, dès long-temps, remplacé la lecture et les arts d'agrément. Elle était toujours bonne et sensible; mais, pour l'aimer, il ne suffisait plus de la voir seulement.

M. Bernard était un homme d'environ trente-six ans, employé aux vivres de la marine, à Toulon. C'était un de ces individus qui ressemblent à tout le monde, et sur lesquels il n'y a rien à dire. Ni beau ni laid, assez bon diable, se mêlant quelquefois de faire de l'es-

prit, quoique grand calculateur, ce qui ne va pas souvent ensemble : tel était M. Bernard. Il me sembla, au total, que ce n'était pas l'homme qui aurait convenu à Miette; peut-être était-ce chez moi un reste de tendresse et de prévention.

Ils me prièrent l'un et l'autre d'aller dîner le lendemain à la campagne, où M. Rymbaud désirait beaucoup me voir. Il commençait à se faire vieux, le brave M. Rymbaud; il n'avait jamais été très-ingambe; et dans ce moment, malgré les soins de M. Leclerq, médecin en chef de la marine, une paralysie le clouait sur un fauteuil à roulettes, qu'on promenait du jardin au salon, et du salon à sa chambre à coucher. Ce ne fut pas sans pleurer qu'il m'embrassa. Je lui rappelais son pauvre Adolphe, mon ami, tué sur le *Redoutable*, à Trafalgar. Pendant mon bref séjour au pays, je vis fréquemment cette bonne famille, dont l'affection m'a toujours été bien chère.

Je faisais aussi de nombreuses courses à Toulon, où j'avais une foule d'amis, et où, pendant plusieurs jours, je fus témoin des

fêtes les plus brillantes. La France était alors dans l'attente d'un événement qui devait assurer son avenir, à ce que disaient du moins MM. les courtisans de l'époque. Marie-Louise était au dernier terme de sa grossesse ; et, s'il faut en croire les journaux du temps, les vœux de l'armée et de l'Empire lui demandaient un fils.

Un matin, au lever du soleil, cent un coups de canon partis des vaisseaux de l'escadre, des forts et des remparts, annoncèrent aux habitans de Toulon et des villages voisins, que Napoléon avait un héritier de son nom et de sa puissance. Que de gens j'ai vus s'embrasser à cette nouvelle, se réjouir, mettre leurs plus beaux uniformes ! Vous en souvenez-vous, monsieur le commissaire général N..., alors sous-commissaire ? Monsieur le capitaine de vaisseau F..., alors petit enseigne ? Monsieur le préfet R..., alors modeste employé ? Vous rappelez-vous bien l'éclat de votre joie ? Je croyais bonnement que rien ne pouvait l'égaler ; mais depuis, j'ai connu les transports que vous avez

manifestés quatre ans plus tard, ceux que vous avez fait éclater dix mois après, et votre ivresse à la fin des trois mois suivans! Au fait, vous avez bien raison : ne me parlez pas de ces esprits moroses qui, dans les choses, s'avisent toujours de chercher un mauvais côté! Votre philosophie est la bonne; c'était celle du docteur Pangloss; elle vous a mieux réussi qu'à lui; et peut-être, si j'en avais fait usage moi-même, ne serais-je pas sergent en retraite dans mon pauvre village!

Peu de villes offrent autant de ressources que Toulon n'en avait alors pour célébrer une fête militaire : son arsenal, les bons et nombreux artificiers de l'artillerie de marine, une garnison nombreuse, une rade couverte de vaisseaux, des autorités civiles et militaires de tous les grades et de tous les rangs, concouraient à donner à ces solennités un éclat et une pompe qu'on chercherait vainement dans des villes bien plus considérables.

Au jour fixé officiellement pour la fête, la population de Toulon était triplée, tant les étrangers y affluaient de toutes parts. Les portes

de l'arsenal leur furent ouvertes; et, au bruit d'une musique militaire, aux décharges d'artillerie, en présence d'un état-major brillant de jeunesse, de bravoure et d'espoir, et couvert d'or et de décorations; aux trépignemens, aux acclamations d'une foule immense, le *Wagram*, vaisseau de 140 canons, fut lancé dans le port, dont les eaux disparaissaient sous des milliers d'embarcations militaires. Un peu plus loin, vingt vaisseaux, autant de frégates, ou d'autres bâtimens de guerre, qui formaient plusieurs lignes dans toute l'étendue de la rade, étaient couverts de milliers de pavillons de toutes les nations, que le jour le plus serein éclairait, et que déroulait un vent seulement assez fort pour faire ondoyer leurs couleurs. Des *Te Deum*, des repas de corps, des dons aux malheureux, des joûtes sur l'eau, des jeux, des danses, un magnifique feu d'artifice, de brillantes illuminations remplirent cette journée, pendant laquelle la joie ne me parut avoir rien de contraint.

Il y avait alors à Toulon une académie qui

L'académie de Toulon proposa, pour sujet d'un prix extraordinaire, *des Vœux sur le fils de Napoléon.* Ce n'est pas en Provence que les poètes manquent : des milliers de pièces de vers furent adressées ; et l'académie couronna celle de M. Prevost cadet, commis de marine, dont le nom fut solennellement proclamé au théâtre, et couvert d'applaudissemens.

Les nombreuses communes qui avoisinent Toulon se montrèrent jalouses de l'imiter, et ne restèrent point en arrière dans les fêtes données en cette circonstance. Si elles ne purent déployer l'appareil militaire et la pompe que montra Toulon, les sons du tambourin, les bals champêtres, les cavalcades, tinrent en haleine, pendant plusieurs jours, les bons villageois, et répandirent cette joie franche et bruyante, qu'il est si facile d'exciter dans nos belles provinces du midi. On trouverait à peine un simple hameau en Provence, qui n'ait son troubadour, son poète. Aussi, chaque village proposa des prix de poésie, pour célébrer l'événement qui occu-

pait alors tous les Français. Le sujet du prix était uniforme ; mais l'objet à décerner au vainqueur variait à l'infini, et selon les goûts et le caprice des différens maires. A Soliers, ce fut un superbe cheval ; à Brignoles, pays des bonnes prunes et de M. Raynouard, un exemplaire de la *Gaule poétique ;* à Sixfour, une médaille ; à Hyères, un plat d'argent ; et à Ollioules, une cuiller à soupe. Elle fut adjugée à M. Gaveau, auteur de huit vers, dont voici les quatre derniers :

Moi, je me borne à souhaiter
Que sur ce trône auguste auquel il doit prétendre,
Il reste long-temps de monter,
Et plus encore d'en descendre.

C'était un singulier homme que ce M. Gaveau : il parlait vîte, long-temps, et de tout, assez bien pour éblouir même des gens d'esprit. Au reste, véritable chrysologue, il savait tout, sans avoir rien appris. Il jouait quatre airs sur la guitare, trois sur le piano, peignait, dansait, chantait, parlait physique, histoire naturelle, politique, guerre, et souvent faisait de tout cela une macédoine où le

diable n'aurait rien compris, et où probablement il n'entendait rien lui même; mais les grands mots y faisaient un roulement continuel, et quelquefois une pensée s'y rencontrait, au grand étonnement des auditeurs et à la grande satisfaction de Gaveau. Je l'avais vu souvent à Ollioules et à Toulon : il travaillait alors à un grand ouvrage d'histoire naturelle, qu'il mûrit, qu'il retourna, qu'il s'efforça de digérer pendant plusieurs années, tout compact qu'il était. Enfin, longtemps après, et au commencement de 1814, il se rend à Paris, met son ouvrage sous presse; et, dans une pompeuse dédicace, en fait hommage à sa majesté l'Empereur et Roi, qu'il compare à Alexandre le Grand, tandis que, pour achever le parallèle, il se met modestement à côté d'Aristote. Mais, ô malheur, que tout le monde a prévu depuis qu'il est arrivé, et auquel Gaveau n'avait pas pensé! A l'instant où l'ouvrage allait paraître, Alexandre n'est plus que l'*homme de l'île d'Elbe*, selon les expressions de Gaveau à cette époque. N'importe : il n'y avait de perdu

qu'un peu de temps et les frais d'impression d'une dédicace ; bien vîte on retire celle-ci ; on en fait une nouvelle à S. M. Louis XVIII, où l'on n'oublie pas de peindre toute la fidélité, tout le dévouement dont on a toujours été animé. Comme on était en train à faire des changemens, on remarque, dans le corps de l'ouvrage, quelques parties défectueuses ; on les supprime, on les remplace, l'impression éprouve des lenteurs, dix mois s'écoulent ; et, à l'instant où l'ouvrage allait paraître, *l'homme de l'île d'Elbe* redevient Alexandre ; et de plus, comme l'assurait Gaveau, *le seul qui pût faire le bonheur de la France ;* on s'occupe aussitôt à rétablir la dédicace, à remettre l'ouvrage dans son premier état ; quelques jours encore, il allait être l'objet des méditations des savans ; mais, hélas ! peut-on compter sur quelque chose dans ce monde de misère et d'incertitude ? Le canon de Waterloo vint encore arrêter ce noble élan, et refouler le génie sous la presse : la dédicace n° 2 fut rétablie ; et, pour cette fois, elle resta. En récompense de son *dévouement* et de sa *fidé-*

lité, M. Gaveau ne tarda pas à obtenir une sous-préfecture dans un des départemens qui bordent les Pyrénées; il y resta quelque temps; mais, comme on se lasse de tout, surtout quand on est aussi sémillant que M. Gaveau, il finit par s'y ennuyer; et, un beau matin, il quitta sa sous-préfecture, sans prendre congé de ses administrés, de ses commis, ni même, dit-on, de ses créanciers, et s'en revint à Ollioules, où j'ai l'honneur de le rencontrer quelquefois. Depuis la création des sous-préfets, je crois que c'est le premier qui ait déserté.

Il y avait à peu près un mois que j'étais arrivé à Sixfour, et que je partageais mon temps entre ma famille et mes fréquentes promenades à Toulon et aux environs, lorsqu'un soir, comme nous étions à souper, nous vîmes entrer une espèce de matelot, brûlé du soleil et en guenilles. Il eut bientôt fait le tour de la table, et passé successivement dans les bras de toute la famille : c'était mon oncle Eyguier, que je n'avais pas trouvé à mon arrivée, et qu'on m'avait dit être pri-

sonnier de guerre à Malte, pendant que je l'étais moi-même à Cabrera. Après qu'il eût été accueilli par nous tous, avec cette bonne et franche cordialité de nos villages, il nous raconta qu'il s'était sauvé de Malte sur un bâtiment sarde, dont il avait autrefois connu le capitaine, et qu'il avait été obligé d'abandonner tous ses effets. Quoique les incidens de son évasion m'aient paru fort piquans, je ne les crois pas assez dans mon sujet, pour les rapportre ici; mais on ne sera pas fâché peut-être de connaître le motif qui, outre l'amour de la liberté et le désir de se livrer à son état, l'avait porté à affronter beaucoup de dangers pour rentrer en France.

Environ quarante officiers, dont mon oncle faisait partie, presque tous Provençaux, et appartenant à la marine, étaient prisonniers de guerre à Citta-Vecchia, très-petite ville au centre de l'île de Malte. Privés de toute espèce d'amusemens, ne recevant pas de journaux, ne fréquentant pas les habitans du pays, et livrés au désœuvrement le plus complet, ils avaient su trouver cependant divers moyens

de tuer le temps. Un des principaux était une loge maçonnique, qu'ils avaient installée sous le titre des *Amis en captivité*. Ils avaient fait de nombreuses réceptions et de fréquens banquets; et ils se disposaient à donner une fête brillante à quelques maçons anglais, avec lesquels ils s'étaient liés à Cité-Valette, capitale de l'île; mais ils ne savaient pas quelle fête on leur préparait à eux-mêmes. Depuis long-temps, les prêtres et les moines, qui forment au moins le quart de la population de Malte, tonnaient, dans tous leurs sermons, contre ces réunions maçonniques, auxquelles ils attribuaient une longue sécheresse qui désolait le pays, et une maladie épidémique qui venait de se déclarer. Le jour de la fête avait été désigné pour amener la fin de ces maux, en mettant le feu à la salle de réunion à l'instant où l'on serait à table, et en égorgeant les individus à leur sortie. Poignards et fagots, tout était prêt; et les paysans des villages voisins, dûment convoqués, devaient se rendre au jour et à l'heure indiqués. Nos pauvres Français, ne voyant per-

sonne, n'étant pas très-assidus aux offices divins, ne se doutaient de rien, et allaient leur train. Il y a de bonnes gens par-tout, disent les Normands : une âme charitable prévint le gouverneur anglais de ce qui se passait; les maçons en furent instruits sur-le-champ, reçurent défense de s'assembler, et s'y conformèrent.

Mais les paysans ne voulurent pas avoir été dérangés pour rien : les portes de la loge furent enfoncées; et tous les meubles et les ornemens, entassés sur une place publique, furent brûlés en grande cérémonie, tandis que le clergé faisait une procession, et purifiait, par des ablutions, la maison, théâtre du sabbat maçonnique. Les Français, poursuivis par les huées et les menaces de la populace, furent contraints à se cacher, et eurent la prudence, pendant quelques jours, de ne pas trop se montrer en public.

Mon oncle Eyguier, que l'on savait vénérable de la loge, avait été principalement désigné à l'animadversion de la canaille, comme chef de la clique infernale. Dès ce

moment, il ne put plus paraître sans être insulté par les paysans, et même sans courir quelques dangers Après avoir patienté longtemps, il se décida à faire, pour quitter ce triste pays, une tentative qui fut couronnée du succès.

Nous avions peine à concevoir tant d'ignorance et de barbarie chez un peuple si voisin des parties les plus civilisées du monde. Mais mon oncle nous fit observer que dans ce pays l'éducation est exclusivement confiée à quelques éclésiastiques ignorans ; et notre étonnement cessa (1).

Peu de jours après son arrivée, il fut en état de se présenter au préfet maritime, qui lui confia le commandement d'une canon-

(1) On s'est informé de ce fait, qui d'abord paraît incroyable, et l'on a acquis la certitude de son authenticité. Pour s'en rendre raison, il faut se rappeler que les Anglais n'avaient alors qu'une très-faible garnison à Cité-Valette ; qu'ils ne se mêlaient en rien de la police et de l'administration du reste de l'île, et que les Maltais, condamnés à l'ignorance et au fanatisme par ceux qui jadis les gouvernaient, n'en

nière. Je visitai, avec lui, presque tous les vaisseaux qui composaient l'armée navale de la Méditerranée; et cette vue augmenta mon amour-propre national, et me fit attacher plus de prix au nom de Français, dont nous étions alors si fiers. Il est impossible de voir des équipages animés d'un meilleur esprit, un jeune corps d'officiers plus instruits et plus braves que ce que présentait, à cette époque, l'escadre de Toulon. Je considère comme un devoir d'ajouter que cette belle organisation était due aux soins, à l'activité et aux vastes connaissances navales du vice-amiral Allemand, à qui cependant le commandement venait d'être retiré.

Son successeur avait reçu du gouverne-

---

sont pas sortis depuis. Au reste, dans cette circonstance, les autorités anglaises, après avoir fait ce que leur prescrivait impérieusement le droit des gens, n'allèrent pas au-delà, ou du moins regardèrent avec indifférence une affaire dans laquelle leur gouvernement pouvait gagner la mort de quarante officiers français.

(*Note de l'éditeur.*)

ment la défense formelle d'engager aucune action avec les Anglais qui l'observaient, et qu'il avait continuellement en face. Une pareille mesure ne pouvait que contrarier les officiers sous ses ordres ; mais ils connaissaient trop bien leur chef, et l'observation scrupuleuse qu'il portait à ses moindres devoirs, pour se flatter de le voir jamais enfreindre un ordre de cette nature.

Je trouvai, à bord de quelques vaisseaux, des individus sur l'identité desquels j'eus un moment quelque doute, tant leur avancement avait été rapide. Le plus étonnant, sans contredit, était celui d'un ouvrier qui, sans talens, sans amis, ne connaissant absolument du français que ce qu'il en faut pour construire l'énoncé d'une mutation, mais possédant au suprême degré l'art de flatter l'homme du jour et de se conformer aux circonstances du moment, était parvenu à l'un des premiers postes de l'escadre. Depuis, il a su, par les mêmes moyens, obtenir un nouveau grade à chaque changement de gouvernement ; et comme ces changemens

ont été assez nombreux, il possède un poste éminent, et probablement n'en restera pas là. Celui dont il fut l'élève, et qui le tira des rangs subalternes pour le mettre sur le chemin des honneurs, fut moins heureux ou moins adroit que lui. Malgré sa versatilité bien connue, et son grand principe qu'un militaire doit obéir aux gouvernans, quels qu'ils soient, il a enfin échoué à la dernière restauration, où s'est terminée sa vie politique. Depuis, il s'est flatté, un instant, que la chambre des députés pourrait le ramener à d'importantes fonctions. Après avoir remué ciel et terre pour se faire élire par un collége électoral, il y a obtenu deux voix, et s'est consolé de ces désagrémens, en faisant lui-même son article dans la Biographie des Contemporains, où l'on pense bien qu'il ne s'est pas dit des injures.

Je revis avec beaucoup de plaisir Darlier, qui administrait une frégate : je devrais peut-être dire qui était censé administrer, car il employait plus de temps à composer des épitres à une jeune personne qu'il aimait

éperdûment, à faire des espiègleries à ses chefs, et à débiter ses éternels quolibets, qu'aux soins de sa comptabilité. Mais il attendait, disait-il, d'avoir trente ans, pour s'adonner tout entier à ses devoirs, et se promettait, avec assez de raison, une carrière honorable et avantageuse. Il comptait sans 1814, qui l'a fait retomber, comme tant d'autres, dans la foule, d'où il lui a été impossible de se tirer, et d'où quelques-uns de ses camarades, qui y avaient été jetés comme lui, sont sortis en rampant.

Mon père m'accompagnait quelquefois à Toulon ; j'éprouvais une bien douce sensation en le voyant se rengorger, lorsque les factionnaires, devant lesquels nous passions, portaient les armes à ma décoration. On conçoit aisément que j'en étais fier ; cette distinction était rare alors : à peine, dans un régiment y avait-il huit ou dix individus décorés ; je crois qu'il n'y en avait que trois dans toute la marine de Toulon, outre les officiers-généraux et supérieurs ; et j'étais le premier qui eût jusques-là paru à Sixfour.

J'en ai tant trouvé à mon retour, que j'ai été forcé d'en conclure que le nombre des braves avait dû, depuis quelques années, s'accroître considérablement.

On pense bien que le temps de mon semestre s'écoula rapidement; j'en vis arriver le terme, presque sans m'en apercevoir. Mais j'étais parfaitement rétabli; et mon intérêt et mon devoir me prescrivaient également de partir. Au dernier jour, j'allai présenter mon congé, et demander une feuille de route au commissaire des guerres. Mon régiment, dont j'avais été six mois sans m'occuper, n'avait pas perdu son temps dans cet intervalle. Après avoir assisté à plusieurs affaires dans la Catalogne, il avait quitté l'Espagne pour repasser de nouveau à la grande armée, et se trouvait, en ce moment, à Inspruck, dans le Tyrol allemand.

En m'éloignant de ma famille et de mon pays, je comparais mes sensations à celles que j'avais éprouvées, six ans auparavant, dans la même circonstance. Ma façon de voir était bien changée : certainement, je laissais

des regrets ; mais qu'ils étaient loin de ceux de mon premier départ ! Alors un profond découragement ne m'offrait aucune idée consolante, et ne me présentait le bonheur que dans mon village, et dans une vie tranquille. Maintenant, encouragé par quelques succès, enivré de patriotisme et d'esprit de corps, plein d'espoir et de zèle, je m'élançais vers un avenir qui semblait m'appeler et me sourire.

Je fus accompagné, pendant quelques lieues, comme la première fois, par mon frère, mon oncle Eyguier, et deux ou trois amis. Le premier aurait désiré venir plus loin ; mais l'étude de mon père, dont il faisait presque tout le travail, ne lui permettait pas de s'absenter long-temps. Au reste, je laissais ma famille dans une position heureuse, et qui lui permit de me mettre à même de faire commodément mon voyage ; mais j'étais devenu un excellent piéton, et je me décidai à faire ma route à pied.

J'allais donc, pour la troisième fois, revoir cette Allemagne, où tant de lauriers avaient

été cueillis par les Français. Il était question d'une nouvelle guerre avec la Russie ; mais, quoique depuis la révolution il n'y eût plus qu'une saison pour nos armées, on croyait assez généralement que l'entrée en campagne n'aurait lieu qu'au printemps suivant; et j'avais par conséquent tout le temps de me rendre à mon corps. Aussi, je ne me pressai pas; je m'arrêtai plusieurs jours dans différentes villes, et je n'arrivai que dans le courant d'octobre à mon régiment, qui était toujours à Inspruck. J'entrai dans la compagnie que commandait M. Moutet, qui, conscrit du même tirage que moi, avait été plus heureux.

CHAPITRE X.

1812.

Campagne de Russie. — Bataille de la Moskowa.

Nous passâmes assez tranquillement l'hiver dans la ville d'Inspruck, où nous fûmes fréquemment exercés, ce qui semblait nous annoncer une guerre prochaine. En effet, vers le printemps, le bruit se répandit qu'elle allait être déclarée à la Russie, et nous fîmes successivement de longues marches et de courts séjours, nous rapprochant du théâtre présumé des hostilités. Au mois de juin, nous étions sur la Vistule, faisant partie du 4me corps de la grande armée, aux ordres du prince Eugène.

Dans les premiers jours de juillet, nous apprîmes que la guerre était déclarée, que l'armée passait le Niémen, que le quartier

général de l'Empereur était à Wilna, et que nous allions entrer dans la Pologne, où la présence de nos aigles excitait l'enthousiasme et promettait l'indépendance. Nous pénétrâmes en Lithuanie ; et probablement nous fûmes les premiers régimens de l'armée qui rencontrèrent ces hordes de barbares appelés Cosacks ; car nous poussions devant nous le corps russe du général Platow, principalement composé de ces peuplades. La première fois que leur pulks nous chargèrent avec des houras, la singularité de leur aspect, leur costume bizarre, et une apparence d'intrépidité que relevait beaucoup la longueur de leurs moustaches, nous étonnèrent d'abord ; mais lorsque nous les vîmes presque immédiatement tourner le dos aux premiers coups de fusil et se retirer en désordre, nous sûmes à quoi nous en tenir.

Ce fut en les chassant toujours devant nous, comme un troupeau, que nous entrâmes en Russie. Là, les premières masses régulières de l'ennemi se présentèrent, et nos mouvemens commencèrent à se lier avec ceux des

différens corps de l'armée française. Trop éloignés du grand quartier général, nous ne prîmes point part aux premiers combats, et n'eûmes avec les Russes que des engagemens partiels et sans résultats importans, quoique la victoire y fût toujours achetée par beaucoup de sang; mais comme c'était la marche ordinaire des affaires, nous y faisions peu d'attention, n'attendant que le jour où, sous les yeux de l'Empereur, nous déciderions, par une grande bataille, le succès de la campagne. Certains que ce résultat ne pouvait nous échapper, et que plus les Russes fuyaient devant nous, plus le triomphe nous serait facile, nous nous enfoncions dans leurs déserts avec une entière sécurité. Accoutumés à entrer dans des capitales, nous parlions déjà de celle des Moscovites, comme des gens qui devaient y arriver bientôt; et nous n'eûmes d'autres regrets, en apprenant la sanglante affaire de Smolensk, que de n'avoir pu y figurer; mais celle de la Moscowa ne devait pas se livrer sans nous.

Le 5 septembre, nous arrivâmes, en pour-

suivant l'ennemi, jusque sur les hauteurs voisines de Borodino. Ce jour-là même, nous entendîmes le bruit d'un vif engagement sur notre droite. Le feu d'artillerie et de mousqueterie se soutenait encore à dix heures du soir. Nous apprîmes le lendemain 6, par un sergent du 57me, qui était venu voir son frère, adjudant de notre régiment, que l'Empereur avait ordonné à la division Compans d'attaquer une redoute qui servait, en quelque sorte, d'avant poste à la ligne ennemie; que les Russes s'y étaient défendus avec le plus grand acharnement; que le 61me avait enfin pénétré dans la redoute, où les canonniers s'étaient fait tuer sur leurs pièces; et que ce succès était dû, en grande partie, à la marche du 57me sur la gauche de l'ennemi. Le second bataillon de ce régiment avait été criblé; son estimable chef, le commandant Laboulaye, tué, ainsi que beaucoup d'officiers, et plus de la moitié des sous-officiers ou soldats.

« L'Empereur est venu, continua ce ser-
» gent, ce matin à la pointe du jour, à notre
» bivouac; et il a pu se convaincre, par l'as-

» pect des environs de la redoute, jonchés de » *cadavres à habits verts* (1), que la perte de » l'ennemi était infiniment plus grande que » la nôtre. »

Content d'avoir pu embrasser son frère, qu'il n'avait pas vu depuis six ans, et d'un rafraîchissement que nous lui avions donné à la hâte, ce brave sergent se sépara de nous pour rejoindre au plutôt son aigle. « L'ins- » tant approche, nous cria-t-il en partant, » où nous allons en découdre en plus nom- » breuse compagnie. »

En effet, les mouvemens de concentration des deux armées nous firent juger qu'une grande bataille allait se livrer; nous en fûmes certains dans l'après-midi, lorsque l'Empereur visita lui-même tous les avant-postes russes, qui s'étaient repliés au-delà de la petite rivière de Kalogha; et que nous vîmes, dans le camp ennemi, un évêque, suivi de tout son clergé, parcourir les rangs (2).

---

(1) Mot de l'Empereur.

(2) V. la note F. aux *Éclaircissemens historiques.*

Le 7 au matin, un peu avant six heures, on lut, au centre de chaque compagnie, un ordre du jour prouvant combien notre impatience était connue de l'Empereur, puisqu'il commençait par ces mots : « Voilà la bataille » que vous avez tant désirée ! » A six heures, le canon de la droite donna le signal de l'action : toute l'armée se mit en mouvement. Les Russes avaient fortifié plusieurs points, qu'il fallut enlever successivement. Presque en face de nous, s'élevait cette fameuse redoute, dont la prise, défendue avec tant d'acharnement, a été considérée comme un des plus beaux faits d'armes de nos soldats. Nous y étions (1).

---

(1) Le lecteur eût peut-être désiré trouver ici des détails sur la bataille de la Moskowa ; mais était-ce à un simple sous-officier à retracer cette grande scène? Pour suppléer à son modeste silence, et faire mieux connaître cet événement important, qui, depuis la publication des ouvrages de M. de Ségur et du général Gourgaud, a tant occupé le public, nous empruntons, aux *notes* d'un officier-général qui a fait la campagne de 1812, quelques pages pleines d'intérêt,

Dans l'après-midi, l'armée française occupait le premier champ de bataille, et tous les postes défendus le matin par l'ennemi. Au moment où nous allions prendre position, le régiment fut remis en marche; et nous longeâmes en colonne les lignes de l'armée, en nous portant de la gauche à la droite. Nous marchions depuis près d'une heure, lorsqu'un peloton de lanciers, précédant un nombreux état-major, vint au galop, de la direction du *village brûlé* (1), par notre flanc droit. Le régiment fit halte, et se mit en bataille : c'était l'Empereur. Le colonel s'approcha de lui, et parut recevoir quelques ordres; après quoi Napoléon parcourut rapidement le front du régiment, s'arrêtant cependant assez pour exprimer sa satisfaction de notre

---

qu'on nous saura sans doute gré d'ajouter à cet ouvrage. *Voyez* aux *Éclaircissemens historiques*, lettre G.
(*Note de l'éditeur.*)

(1) Nom que les soldats donnaient à Semenowskoï, et qui a été même conservé dans les Bulletins de l'armée, notamment dans le dix-huitième.
(*Note de l'éditeur.*)

conduite à la redoute, et indiquer quelques promotions. Je portais l'aigle que le colonel m'avait ordonné de prendre, au moment où l'officier qui en était chargé, était tombé mort au milieu des Russes. Je l'inclinai sur le passage de l'Empereur; et celui-ci, après l'avoir salué, ayant jeté un coup d'œil sur moi, retint son cheval, et me dit : « Je t'ai » vu, sergent? — Oui, Sire, après la mort de » l'amiral Villeneuve. — Je m'en souviens : » où as-tu été décoré?—A Tortose, pour avoir » pris trois officiers ennemis. — Il est sous-lieutenant, » dit-il au colonel qui le suivait; et il continua. Le régiment se remit immédiatement en marche; les officiers des pelotons les plus voisins vinrent me saluer du nom de camarade; et le colonel, en passant, me dit : « Sous-lieutenant, vous serez reconnu ce soir.» Ainsi, j'avais fini la carrière du sous-officier, et j'allais en commencer une toute nouvelle.

Nous nous dirigions vers les points où l'on continuait d'entendre le canon. La bataille était décidée; mais les Russes, pour masquer leur retraite, faisaient un dernier effort sur

toute leur ligne, et peut-être aussi dans le dessein de rester maîtres de quelques hauteurs et de couvrir la grande route de Moscow. Le colonel exécutait sans doute ses ordres, en faisant doubler le pas à travers un terrain d'autant plus difficile qu'il était tout fraîchement foulé par des milliers de combattans. Comme cet obstacle se prolongeait sur toute la ligne, le colonel crut devoir se jeter beaucoup plus sur notre gauche, pour regagner ensuite, par un détour, la direction qui lui était indiquée. Au moment où nous exécutions ce dernier mouvement, un corps russe qui avait tenu jusqu'alors, chassé par les divisions de la gauche, se trouva devant nous. Il crut que nous venions couper sa retraite, et nous pensâmes nous-mêmes d'abord que c'était le but de notre colonel; mais la disproportion de nos forces ne nous laissa pas long-temps dans l'erreur. Nous songeâmes aussitôt à nous faire jour à travers ce corps, tandis que les Russes ne pouvaient se retirer qu'en passant au milieu de nos rangs. L'engagement se fit en même temps des deux côtés,

par un feu de bataillon. Une foule d'entre nous, et le colonel lui-même, tombèrent. Le chef de bataillon qui prit le commandement, nous précipita à la baïonnette sur les Russes. Au milieu de la mêlée, embarrassé par la chûte des hommes qui m'entouraient, et frappé de deux coups de baïonnette, je tombai; mais faisant un effort sur moi-même, pour ne pas voir passer l'aigle entre les mains des ennemis qui se jetaient sur moi, je le lançai, par-dessus leur double rang, à un groupe de nos soldats qui déjà les avait traversés. Je ne pus faire davantage. Foulé sous les pieds des Russes, accablé par le nombre, ne pouvant faire usage de mon sabre, il me fut impossible de me dégager; et je fus entraîné dans leur retraite, tandis que les restes de notre régiment se ralliaient derrière eux.

La chaleur de l'action m'avait entièrement absorbé, et je n'avais songé d'abord qu'à faire mon devoir. Ce ne fut qu'en approchant du bivouac russe, que mon malheur s'offrit tout à la fois et tout entier à ma pensée. Au mo-

ment où je venais d'être nommé officier, avant d'avoir pris possession de mon grade, à l'issue d'une grande victoire, perdre tous les fruits que me promettait une campagne décisive! Et étouffé par les masses, réduit presqu'à l'immobilité, je n'avais pu mourir en brave, et j'étais à peine blessé! Ces idées m'agitèrent toute la nuit.

Au jour, les Russes rejoignirent le corps de Kutusow, et confièrent leurs prisonniers à des Cosaks, qui nous dépouillèrent impitoyablement. Nous fûmes dirigés sur les derrières de l'armée; et, trois jours après, nous entrâmes à Moscow, à peu près complètement nus. Le gouverneur de la ville nous fit restituer la partie la plus indispensable de nos vêtemens; et, après nous avoir fait faire, devant la populace, des reproches violens, par un de ses officiers qui parlait le français, de ce que nous quittions notre pays pour venir, sans raison, ravager le sien, il nous fit conduire dans une caserne qui nous servit de prison. Autant que j'en pus juger, en traversant, avec l'indifférence d'un soldat, cette

cité, qui depuis a attiré les regards de l'univers, Moscow était une ville plus grande que Lyon, dont plusieurs rues étaient entièrement bordées de palais. Une foule d'églises et de monumens la décoraient. L'approche de l'armée française devait avoir appelé au camp russe tous les hommes capables de porter les armes, et contraint la majeure partie des autres à la retraite; car un silence profond régnait dans la ville, où une population rare et misérable s'agitait encore dans quelques quartiers. Nous prîmes assez tristement possession de la caserne qui nous était destinée; nous y étions à peine depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on nous rassembla à la hâte; et des Cosaks, nous chassant devant eux, nous conduisirent hors de la ville, sur la route de Wladimir. Leur précipitation nous parut de bon augure: elle indiquait, selon nous, l'arrivée des Français, et nous donnait l'espoir d'une prompte délivrance.

Cependant nous continuâmes notre route; et, nous étant enfoncés dans le pays, nous

n'entendîmes plus parler des succès de l'armée française. La marche des Russes avait quelque chose de singulier : tous les corps que nous rencontrâmes pendant deux ou trois jours, étaient dans un mouvement de retraite bien marqué, qui s'affaiblissait à mesure qu'on s'éloignait de Moscow. Après trois jours de marche, nous ne rencontrâmes plus au contraire que des corps qui descendaient vers cette ville. Nous en conclûmes qu'un grand rassemblement de forces avait lieu en cet endroit, et qu'une bataille décisive y serait livrée. Quoique prisonniers, nous conçûmes le projet de faire parvenir au quartier général de l'Empereur, quelques renseignemens utiles sur les dispositions de l'ennemi. Nous tînmes donc conseil tout en faisant route; et il fut résolu que vingt d'entre nous, désignés par le sort, feraient, dès le soir même, une tentative d'évasion. Ils profitèrent du moment où nos gardes étaient occupés à nous faire passer la barque qui sert à traverser la rivière de Kliasma, près du village de Bunkovaïa; et, à un signal

convenu, ils se jetèrent dans les champs avec toute larapidité possible. Quelques Cosaks se détachèrent pour les poursuivre ; mais tandis qu'ils atteignaient et perçaient de leurs lances les moins diligens, les autres gagnèrent un bois voisin, où les Cosaks ne purent les suivre. J'ai toujours ignoré si aucun de ces braves était arrivé à sa destination. Cet acte de dévouement fut pris par les Russes pour une révolte ; et ils nous traitèrent avec plus de dureté, pendant le reste du trajet de Moscow à Wladimir.

J'avouerai qu'entièrement occupé de la situation de l'armée et de l'espérance d'être bientôt délivré, je ne songeai guère, pendant les premiers mois, à faire des remarques sur le pays que nous traversions ; il présentait d'ailleurs peu de différence avec l'espace que nous avions parcouru pendant les deux derniers mois. Des forêts épaisses, dans le lointain ; sur le bord de la route, des landes sablonneuses ; partout, des plaines inégales et fatigantes, coupées de ravines profondes ; tel était le pays que nous parcourions alors ;

c'était comme en Lithuanie, en Pologne, et dans les trois quarts et demi de la haute Allemagne, contrée misérable, où tout est à faire pour créer des cultures qui ne vaudront jamais celles du plus pauvre département de la France. Mais mon indifférence eut un terme, lorsqu'après cinq jours de marche et quarante lieues de parcourues, je m'aperçus que, probablement, nous ne serions de long-temps rendus à la liberté, et que nous allions être déportés dans quelques provinces lointaines. Je cessai de partager, avec les autres prisonniers, la croyance que la paix était prochaine; et, cavant au pire, comme on dit, pour ne pas m'abuser, je tâchai, mais inutilement, de savoir où l'on nous conduisait. Le sixième jour, depuis notre départ de Moscow, et le 17 septembre, nous arrivâmes à Wladimir. La population presqu'entière se porta à notre rencontre, et nous reçut avec des cris de joie, qui, comme on peut le penser, n'étaient pas des félicitations pour les prisonniers; aucun de nous cependant ne fut victime de

ces transports, ainsi que cela arrivait si souvent en Espagne.

Wladimir présente un coup-d'œil assez remarquable : la ville est située sur plusieurs petites collines, dont des églises occupent les sommets. Une foule de jardins embellissent la ville de la manière la plus pittoresque ; et tout autour de l'enceinte actuelle, s'élèvent, dans une plaine immense, qui s'étend au couchant, et sur une surface de près de trois lieues, les ruines de l'ancienne cité. C'est au milieu de ces ruines que nos conducteurs nous parquèrent pendant deux nuits, dont la fraîcheur nous fut extrêmement sensible ; mais le second jour, le soleil se levant dans un ciel sans nuage nous réchauffa bientôt de ses rayons, et nous rendit la force de reprendre notre route.

On nous fit quitter les bords de la Kliasma, et l'on nous jeta sur une route détestable, qui conduit à Kasimof, sur l'Oka. Quand je dis une route détestable, on ne se fait pas en France une idée de ce que je veux exprimer. Les routes de la Russie, à mesure que l'on

s'enfonce dans le pays, ne sont plus formées, comme dans le reste de l'Europe, de terres battues et solides, tantôt pavées, tantôt soutenues en chaussées. On n'a eu ni le temps, ni les moyens, ni les matériaux nécessaires à de pareilles constructions dans un pays presque entièrement noyé; et l'on a pris le parti d'utiliser, pour les routes, les forêts de sapins qui les bordent, et à travers lesquelles la plupart ont été percées à l'aide du feu.

Sur les deux bords, sont enfoncés en terre des espèces de pilotis, à des distances très-rapprochées. Sur ces pilotis, et à la surface du sol, sont jetées, dans le sens de la longueur de la route, des poutres sur lesquelles porte à son tour un plancher composé de troncs d'arbres placés les uns à côté des autres en travers, et revêtus encore de leur écorce.

C'est sur ces chemins inégaux que s'abîme le voyageur à pied, et que celui qui se hasarde à aller en voiture, est cahoté jusqu'à cracher le sang. Encore ces routes pontonnées sont-elles si mal entretenues, que sou-

vent on est exposé à rester des journées entières dans des terrains marécageux, aux endroits où les poutres ont été pourries par le temps, et brisées par le roulage.

Le pays qui sépare Wladimir de Kasimof, est sablonneux et difficile. On n'y remarque de curieux que le village de Constantinovo, uniquement peuplé par des potiers de terre. Depuis ce point jusqu'à Kasimof, la contrée est toute coupée d'arides collines. Notre marche n'était pas réglée par étapes ; et nous ne trouvions pas, tous les soirs, un village pour y passer la nuit. Les Cosaks qui nous conduisaient, ne savaient d'ailleurs autre chose de la géographie des lieux, que suivre la route, et rencontrer les hameaux qui y sont placés; ils en ignoraient toujours le nom; et je crois que c'est ce qui a fait dire à beaucoup des nôtres, à leur retour, que la plupart des villages russes étaient innommés. Quoi qu'il en soit, après six jours de marche depuis Wladimir, nous avions fait une telle diligence, que nous arrivions à Kasimof. Nous y fûmes encore l'objet de la curiosité publi-

que ; mais l'empressement ne fut pas aussi vif qu'il l'avait été jusque-là. La population de Kasimof est commerçante ; cette ville, autrefois appelée Gorodizets, compte aujourd'hui plus de trois mille marchands ; sa situation sur l'Oka est remarquable : on y voit des ruines de mosquées construites en briques énormes, et auxquelles les habitans attachent mille souvenirs superstitieux. Je pourrais entrer dans plus de détails sur cette ville presque tatare, si je ne craignais qu'ils ne parussent oiseux à la plupart de mes lecteurs.

Nous demeurâmes trois jours à Kasimof. Le soir du troisième, on nous divisa en deux troupes. L'une, forte d'environ mille hommes, fut dirigée vers le midi ; elle allait remonter la Sna, jusqu'aux plaines où cette rivière ne coule plus qu'à quelques lieues du Choper, qui se jette dans le Don : cette troupe devait rester prisonnière dans l'immense pays des Cosaks. L'autre comptait près de neuf cents hommes, et fut destinée à descendre l'Oka jusqu'à Nig-Novogorod, et de là, à suivre le Volga jusqu'à Kazan. Je faisais

partie de cette dernière, et je n'étais pas sans inquiétude sur le lieu de notre destination définitive. Avant qu'on nous séparât de nos camarades, à la garde desquels restait attachée toute l'escorte de Cosaks qui nous avait conduits jusqu'à Kasimof, j'avais essayé d'obtenir d'eux quelques explications : ils me montraient le nord, et me disaient *Sibir*, mot que je n'entendais guère; mais, à force de les faire parler, j'obtins quelque chose de plus significatif : *Sibiry* (1), me dirent-ils; et je vis que nous étions destinés aux travaux forcés du pays, aux galères russes, à la Sibérie, en un mot. Lorsque cette nouvelle fut connue de mes camarades, et que les plus instruits leur eurent expliqué ce que c'était que la prison de guerre des Russes, le découragement les gagna. Partout on se racontait avec tristesse les travaux des mines et les souffrances des condamnés, auxquelles on se

(1) Le mot *Sibir* fait, à l'accusatif, *Sibiry;* on dit : aller *Sibiry*, pour : aller *en Sibir*. C'est de là qu'est venu notre mot de *Sibérie*.

croyait réservé. J'avais présens à la mémoire les traits les plus saillans de divers voyages en Russie, et j'en faisais part à mes camarades, supposant, avec une bonhomie qui m'a souvent fait rire depuis, que nous allions trouver réunies sur un même point toutes les choses qu'ils ont décrites.

Cependant, à la première impression de douleur que nous avions éprouvée en apprenant que nous allions en Sibérie, succéda bientôt l'insouciance, et même la gaîté, compagne fidèle des Français. Nous continuâmes notre route avec d'autant moins de peine, que notre manière de voyager devint très-commode : nous fûmes tous embarqués sur des espèces de radeaux, sous la garde de quelques Russes fort bonnes gens ; et nous descendîmes rapidement l'Oka, rivière aussi grande que le Rhône, et qui coule entre de hautes rives de roches calcaires, au-dessus desquelles se balancent des forêts de pins et de bouleaux. Nous faisions du feu à bord ; les vivres étaient abondans ; et nous nous apercevions à peine du froid qui redoublait depuis peu, lorsque,

le sixième ou le septième jour après notre départ de Kasimof, nous arrivâmes à Nig-Novogorod. Nous avions fait ainsi un grand angle au sud, pour éviter les routes pontonnées, alors impraticables, de Wladimir à Novogorod, et pour donner plus de facilité aux escortes qu'on nous destinait et au retour des Cosacks dans leur pays.

Tous les prisonniers de la journée de la Moskowa, s'élevant, comme je l'ai déjà dit, à environ deux mille hommes non blessés, avaient été dirigés sur Kasimof. Parmi eux était un grand nombre d'officiers, qui appartenaient à différens corps, et qui, dépouillés de préférence par les Cosaks, à cause de leurs épaulettes et de leurs décorations, n'avaient été reconnus que successivement, et par les seuls Français. Les Russes n'avaient pas eu le temps de s'occuper d'eux; et ils seraient demeurés confondus dans nos rangs, si nous n'eussions appartenu à l'armée la mieux disciplinée du monde. Ils furent reconnus en leur grade, et conservèrent toute l'autorité qu'ils pouvaient encore avoir dans l'état de

captivité ; et parmi des hommes que l'absence de tout juge compétent pouvait porter à une usurpation d'autorité et de grades, il ne s'en trouva qu'un seul qui voulût abuser de la confiance de ses camarades : il s'appelait Aillaud, et était soldat dans un régiment de chasseurs à cheval. Profitant de l'avantage que lui donnait l'éducation qu'il avait reçue, et du déguisement forcé auquel nous avait successivement condamnés la rapacité des Cosaks et la munificence de Rostopchin, il se fit passer pour capitaine ; mais au bout de huit jours, et pendant que nous étions à Wladimir, il fut reconnu par un de ses anciens camarades, prisonnier comme nous, et baffoué de telle sorte que, depuis ce jour, je n'ai pas vu un soldat plus docile et plus complaisant. Quant à moi, je racontai comment j'avais été fait sous-lieutenant par l'Empereur, et aucun doute ne s'éleva sur la véracité de mon récit. Les respects des soldats que je vis pendant ma captivité, sont les seules prérogatives de mon grade dont j'aie jamais joui.

Dans les premiers jours de marche, et tan-

dis que l'on cherchait à se reconnaître, à se rapprocher, en un mot, pendant que ces hommes, enlevés à des corps différens, faisaient connaissance, j'avais long-temps été à côté d'un jeune homme que j'avais bientôt reconnu pour officier supérieur. C'était le colonel Laplane, qui, avec les cuirassiers du général Monthrun, était entré un des premiers dans la redoute (1), s'était engagé malheureusement parmi les Russes, au moment où ceux-ci se repliaient sur le corps de Kutusow, et avait été fait prisonnier. Présenté sur-le-champ au général ennemi, il avait été brutalement accueilli par lui; et les Cosaks, le traitant à peu près comme avait fait leur chef, le dépouillèrent presque aussitôt que Kutusow eut tourné les talons. Le colonel Laplane était l'instigateur de la tentative que firent vingt de nos compagnons, pour aller prévenir l'Empereur de la concentration de l'armée russe

(1) Le général Caulaincourt prit le commandement des cuirassiers Monthrun, au moment où ce général fut tué. (*Note de l'éditeur.*)

sur Moskow. Il était à peine reconnu en son grade; et déjà il exerçait une salutaire influence sur les prisonniers, influence qu'il étendit insensiblement jusque sur leur escorte. Comme j'étais un des premiers qui eussent recherché sa conversation et concouru à le faire reconnaître, il me témoigna beaucoup d'attachement; et notre liaison devint bientôt intime. Nous avions cependant toujours la crainte d'être séparés, pensant bien qu'à mesure que nous nous enfoncerions dans le pays, les prisonniers seraient divisés en bandes toujours plus petites. Le colonel sut habilement détourner ce danger. De mon côté, je fis tous mes efforts pour rester dans le même peloton que lui.

Ce ne fut pas sans difficultés qu'à Nig-Novogorod, où la masse fut divisée en trois bandes d'environ trois cents hommes, dirigés sur différens points, nous parvînmes à obtenir d'être compris tous deux dans celle que l'on destinait pour Kazan : les deux autres, devant descendre vers le midi, reçurent immédiatement l'ordre du départ, quoique

la saison fût fort avancée, et que les vents du nord soufflassent sans discontinuer. Pour nous, nous fûmes casernés assez bien pour des prisonniers, et nous demeurâmes un mois et demi à Nig-Novogorod, fatigant de questions tout ce qui nous entourait, pour savoir quelque chose sur l'armée française; n'apprenant rien, et toujours disposés à dire: « Point de nouvelles, bonnes nouvelles. » Pendant ce séjour, l'hiver s'était déclaré. Le ciel, constamment beau jusque vers le 10 octobre, était devenu sombre et brumeux à cette époque; les neiges étaient tombées en abondance, et n'avaient été interrompues que par des gelées profondes, qui, en peu de jours, avaient suspendu le cours des ruisseaux et des rivières.

Après une vingtaine de jours, le temps redevint serein; le froid, quoique vif, cessa d'être aussi piquant, et l'on nous dit que l'hiver était fait. On nous annonça alors que, dès que le traînage serait établi, nous partirions pour Kasan, sous la conduite d'un petit corps de troupes qui, ayant amené par eau

à Novogorod les fers des fonderies impériales, profiteraient du premier moment favorable pour s'en retourner. Les nombreux chevaux qui avaient servi à remonter les trains sur le Volga, avaient été ferrés à glace, et devaient suffire au traînage des prisonniers et de leur escorte, ainsi qu'au transport d'une grande quantité de marchandises.

Nous quittâmes Nig-Novogorod le 25 novembre (1). Jamais aucun de nous n'avait vu un spectacle pareil. Nous oubliâmes tous que nous étions captifs, pour jouir de la qualité de voyageurs en traîneaux. Ce n'était plus ici ces courses que j'avais faites au château de Wischendorf, sur les bords de la Baltique, mais une caravane immense dans des déserts de neige. Je ne m'arrêterai pas à décrire cette manière de voyager, aussi agréable qu'avait

---

(1) Le traînage est communément établi partout vers la Saint-Michel, pour nous 29 septembre, pour les Russes 8 octobre. Tout le monde sait qu'en 1812, les froids furent retardés dans toute la Russie.

(*Note de l'éditeur.*)

été pénible celle de passer sur des routes pontonnées. Nous étions pêle-mêle dans des espèces de voitures à patins, que les Russes appellent *kibik;* et nous suivions la route tracée, qui tantôt est sur les bords du Volga, et tantôt au milieu même du lit du fleuve. Ce ne fut pourtant que dans les derniers jours de notre voyage, que nous passâmes sur le Volga, la glace et la neige qui le couvraient, ayant seulement acquis alors la solidité convenable.

La nuit, nous entrions dans des villages, où l'on nous logeait dans de grands caravanserais (1). A tout prendre, nous n'étions pas trop malheureux, et nous n'éprouvions que l'inquiétude de savoir où se termineraient ces singulières courses.

---

(1) On nomme *caravanserais* des espèces de casernes publiques, tantôt isolées dans la campagne, tantôt au milieu des villages. Tous les voyageurs y sont admis gratuitement; et un gardien, nommé par le gouvernement, leur fournit le bois, l'eau et les choses indispensables à la vie.

(*Note de l'éditeur.*)

Enfin, le 5 décembre, après avoir traversé un pays très plat, qui me parut cependant agréable, parce qu'il était semé de bouquets d'arbres, nous arrivâmes à Kazan, ville dont la vue fut pour nous un spectacle tout à fait nouveau. En l'apercevant, je me souvins qu'elle était autrefois au-delà des limites qui séparent l'Europe de l'Asie. Elle a conservé un aspect véritablement oriental. Sa population est mélangée d'Arméniens, de Musulmans et de Tatars.

Nous ne séjournâmes à Kasan que peu de jours, après lesquels notre troupe subit un nouveau partage. Environ cent cinquante furent destinés pour Orembourg et Osa, vers le midi, et le reste pour Perm et Ekaterinbourg, au nord-est. C'est avec ces derniers que je fus compté; car on pense bien que la chose ne se passait pas par appel nominal. Le colonel Laplane fut aussi de ce nombre. Nous continuâmes notre route en traîneau. A Perm, nous éprouvâmes encore une réduction; et nous étions soixante-dix en partant pour Ekaterinbourg.

Perm est la dernière ville d'Europe que l'on rencontre dans cette direction. Elle est située dans un pays montueux, qui fait déjà partie de la chaîne de l'Oural, monts d'une célébrité beaucoup plus grande que leur faible hauteur ne pourrait le faire supposer, et qui séparent véritablement l'Asie de l'Europe. Après avoir gravi, pendant une journée et demie, les mamelons peu rapides qui couvrent le pays, l'on descend vers Ekaterinbourg. C'est une très-belle ville, dont les maisons sont recouvertes en tôle, où il y a un hôtel des monnaies, et un palais pour la direction générale des mines de Perm, de Kasan, d'Orembourg et de Sibérie.

Là, par suite d'un traité conclu entre l'agent de la couronne et celui de M. Démidof, l'un des plus riches particuliers de la Russie, nous fûmes une dernière fois séparés les uns des autres, et formés en petites troupes, fortes d'environ dix hommes, que l'on envoya sur chacune des mines de ce puissant forgeron. Le colonel Laplane était devenu notre chef commun ; et son autorité avait été reconnue

par les Russes eux-mêmes, qui avaient enfin pour lui une partie des égards dus à son grade. Il apprit à Ekaterinbourg que la forge de Nishnei-Taguil, à dix lieues environ au nord, était dirigée par un Français, et demanda à à y être envoyé avec neuf hommes, parmi lesquels il me comprit; ce qui lui fut facilement accordé.

Nous partîmes pour Nishnei-Taguil, où nous fûmes rendus le 31 décembre. C'était le terme de notre voyage, qui avait ainsi duré depuis la Moskowa, et, déduction faite de notre séjour à Nig-Novogorod, près de deux mois et demi, pendant lesquels nous avions fait environ cinq cents lieues; et la France, et Paris, et Sixfour, étaient encore à six cents lieues par-delà notre point de départ! Quel espace immense nous en séparait! Quand pourrions-nous entreprendre de le franchir? Qui, dans l'univers, pourrait s'intéresser à nous, et venir nous chercher si loin! Serions-nous oubliés là comme ces bannis au Kamtschatka, ou dans la Tatarie, qui, pour la plupart, pendant toute la durée de leur exil, n'ont

reçu qu'un seul ordre du gouvernement russe, celui qui les consignait à mille lieues de la cour? Encore si, pour nous consoler des travaux pénibles auxquels, sans doute, nous allions être condamnés, nous avions la certitude du succès des armes françaises! Mais à Kazan, on nous avait dit que les Français avaient été complètement battus dans Moskow, dont ils s'étaient emparés par surprise, et qu'ils avaient incendié en se retirant; et à Ekaterinbourg, personne ne s'occupait plus de la guerre, qu'on croyait terminée depuis long-temps. La nouvelle répandue à Kazan n'avait pas laissé de nous inquiéter; mais l'Empereur, ni la grande armée, ne pouvaient être battus, disions-nous, au moment même de la prise de possession de la capitale de la Russie; et nous demeurâmes incrédules sur le reste du récit. Nous supportâmes avec plus d'impatience encore l'indifférence des habitans d'Ekaterinbourg, que les erreurs de ceux de Kazan. Hélas! de long-temps nous ne devions plus rien apprendre, ni de nos compagnons, ni de la France!

CHAPITRE XI.

1813.

La Sibérie.

A NOTRE arrivée à Nishnei-Taguil, nous fûmes reçus par un contre-maître de la forge, qui nous assigna une habitation où nous devions attendre les ordres de ses chefs.

Le lendemain, nous fûmes agréablement surpris à notre réveil par M. Mazin, Francais, directeur en second de l'usine, qui, arrivé, dans la nuit, d'une course dans les environs, n'avait plus eu de repos, dès qu'il avait appris que dix Français venaient travailler sous ses ordres. Il nous fit à tous l'accueil le plus gracieux, nous demanda de quel pays nous étions, et dit à chacun de nous quelque particularité de son canton ou de sa ville. Il avait été long-temps dans le pays du colonel Laplane; il connaissait particulièrement plu-

sieurs membres de sa famille, et en avait même reçu quelques services. On conçoit qu'aussi loin de la France, il saisit avec empressement cette occasion de prouver sa reconnaissance. Il présenta le colonel, que j'accompagnai, au chef des établissemens, et obtint pour nous une absolue liberté, et toutes les commodités qu'on pouvait se procurer dans la forge, où d'ailleurs rien ne manquait. Un domestique russe fut mis à nos ordres; et M. Mazin nous avait placés dans un très-joli petit logement, bien chauffé, et situé tout près de l'église. Nos huit camarades avaient tous été mis dans les ateliers les moins fatigans de la forge, avec ordre d'avoir pour eux autant d'égards que possible. Leur situation fut aussi heureuse qu'elle pouvait l'être en Sibérie ; et bientôt ils dirigèrent eux-mêmes diverses parties des ateliers. Ils étaient simples soldats : ils n'eurent pas même la pensée de trouver mauvais que le colonel et moi fussions exemptés du travail; ils eussent même été humiliés qu'on nous y eût soumis. Tout fut donc au mieux.

Nishnei-Taguil, qui veut dire *bas Taguil*, par opposition à Verknei-Taguil, *haut Taguil*, est une usine à fer, placée sur la rivière du Taguil, qui porte ses eaux, après avoir plusieurs fois changé de nom, dans la grande rivière d'Ob (1). Elle appartient à M. Démidof, ainsi que huit à neuf autres forges ou fonderies situées autour d'elle, à une distance plus ou moins rapprochée, et où l'on prépare le minerai que l'on extrait des montagnes de l'Oural. Nishnei-Taguil est le centre des établissemens de M. Démidof, le comptoir, en même temps que l'usine la mieux tenue et la plus productive de celles de l'Oural, qui appartiennent à des particuliers. Là est la direction des forges de Saldinskoï, de Vouïskoï, de Nishnei, et de Verknei-Laïskoï, de Tchornaia, etc. etc.

Une digue placée entre deux hauteurs retient le Taguil, qui se déploie en étang dans

(1) Le Taguil se jette dans la Toura, la Toura dans le Tobol, le Tobol dans l'Irtish, et ce dernier dans l'Ob. (*Note de l'éditeur.*)

une immense vallée où l'eau s'amasse pour faire aller les machines de l'usine, dans laquelle on fait des cloches, des outils de toute espèce, des marmites de fer battu, du cuivre, etc. L'eau se précipite du haut de la digue, et court mettre en mouvement une foule de marteaux et de roues disposés sous deux grandes lignes de beaux bâtimens, en face l'une de l'autre, et où sont distribués les différens ateliers.

Des deux côtés de l'établissement s'élèvent, sur un terrein montueux, les maisons composant la *zavode*, pour parler le langage du pays; car la masse d'habitations qui entourent les usines ne prend pas, dans cette contrée, le nom de ville (*gorod*), et retient celui de forge (*zavode*). Celle-ci compte près de neuf mille habitans, tous employés directement ou indirectement dans les travaux de la forge. Une belle maison, placée dans l'endroit le plus apparent, est réservée pour le seigneur, M. Démidof, lorsqu'il vient visiter l'établissement. L'église occupe le sommet le plus élevé des hauteurs sur lesquelles

la forge est bâtie. Cette église est divisée, comme toutes celles de Russie, en deux parties, l'une pour l'hiver, l'autre pour l'été, et est couverte en tôle. Une foule de petits jardins sont semés entre les maisons ; et, quoiqu'ils soient assez mal tenus, ils donnent au village, surtout au sortir de l'hiver, lorsque les cerisiers à grappes, dont ils sont plantés, sont chargés de leurs fruits, un aspect assez agréable. Dans le bas du village, est le bazar, espèce de foire orientale, et réunion sur un seul point de toutes les boutiques du lieu.

Cette population de forgerons a un aspect particulier, dont ne peuvent se rendre compte ceux qui n'ont pas vu notre Saint-Etienne-en-Forez. Ce spectacle est singulièrement remarquable le soir, lorsque, sous les deux longues files de bâtimens de la forge, tous les feux sont allumés, tous les marteaux battent, toutes les roues sont en mouvement, et que des milliers d'individus, noircis par la fumée, s'agitent devant ces fournaises qui vomissent chaque jour plusieurs milliers pe-

sant de fonte. Les immenses produits de ces forges sont conduits en traîneau à la rivière de Tchoussovaïa, d'où ils descendent sur le Volga, qu'ils remontent ensuite jusques bien avant dans le nord, pour se répandre dans toute la Russie d'Europe, et passer en Angleterre.

M. Mazin exerçait quelqu'autorité dans la forge. Placé depuis peu à la direction du matériel de l'exploitation, en remplacement d'un Russe peu instruit, qui lui même avait succédé à un autre Français, M. F.... dont le mérite et les vertus ont laissé de profonds souvenirs à Nishnéi, M. Mazin avait eu beaucoup à faire pour rendre à l'établissement la splendeur dont il avait joui autrefois. Les derniers événemens de la guerre avaient été trop rapides, et la Sibérie est trop loin, pour qu'on eût étendu jusqu'à lui les mesures de sureté prises contre les Français résidant en Russie. Il était considéré et chéri; et, sous son influence, nous ne fûmes plus que des prisonniers sur parole. Nous eussions désiré apprendre de lui quelque chose

des événemens de la guerre, mais il était peu au courant : nous fûmes donc obligés d'attendre, ne voulant pas ajouter foi aux bruits ridicules, selon nous, qui bientôt circulèrent, du complet anéantissement de l'armée française en Russie.

Nous passâmes tout l'hiver à Nishnei-Taguil : ce fut à la fin de cette saison que les nouvelles de la déroute de l'Empereur Napoléon furent confirmées. Nous fûmes bien forcés d'y croire, lorsque nous apprîmes que, dans la plupart des établissemens de la Sibérie, on avait cantonné un certain nombre de prisonniers.

Nous ne savions pas pour combien de temps nous étions exilés. Pour donner de nos nouvelles à nos familles, le colonel et moi avions profité des caravanes d'hiver, qui descendent vers l'Europe, et nous avions écrit à tout hasard. L'union augmentait chaque jour entre nous; et il partageait généreusement avec moi toutes les commodités, toutes les ressources, tous les plaisirs, que M. Mazin lui procurait. Nous assistâmes plu-

sieurs fois ensemble aux courses d'hiver, pour lesquelles tous les Russes sont passionnés, et à la pêche qui se pratique, dans ce pays, sur les étangs, lorsque la glace est le plus épaisse, et le poisson dans un état d'engourdissement complet. Cette pêche, qui produit quelquefois quelques centaines de quintaux de poisson, est toujours une fête; une foule d'habitans viennent y assister en traîneau : ils courent sur la glace qu'ils sillonnent en tout sens, pendant qu'un peu plus bas, et sous les pieds des chevaux, le filet, qu'on a introduit sous la glace, voyage lentement sur toute la surface du lac (1).

---

(1) Voici comment on fait cette pêche annuelle : on perce la glace sur le bord de l'étang, de manière à pouvoir introduire dans l'eau un filet qui a quelquefois deux ou trois mille pieds de longueur, et qui est assez semblable à celui des madragues de Provence. Ce filet est étendu dans l'eau, à l'aide de perches très-minces que l'on passe sous la glace par de petits puits d'un demi-pied d'ouverture, qui se correspondent, et vers lesquels la perche est dirigée avec beaucoup d'adresse. Des hommes placés auprès de ces puits prennent la

dant huit jours, au plaisir d'être balancée. Ce jeu est alors une fureur : l'on voit des gens d'un âge mûr, qui quittent à peine la balançoire pour prendre leurs repas ; les jeunes gens ne restent pas en arrière. Après ces quelques jours de fête, on renvoie à l'année suivante le plaisir de se livrer à ce singulier amusement, dont je ne sais encore ni l'origine, ni le but.

Le printemps ne se présente point graduellement en Sibérie, comme chez nous ; il y est subit, ainsi que l'hiver. La veille, on était sous la zone glaciale ; le lendemain, on respire l'air du printemps. Les neiges fondent tout à coup ; et la terre se trouve, comme par enchantement, émaillée de fleurs, qui semblent être écloses sous les frimats. Ce spectacle inattendu piqua vivement notre curiosité.

Lorsque les beaux jours furent tout à fait venus, M. Mazin nous dit que les soins qu'il avait pour nous, commençant à exciter la malveillance, il désirait que nous fussions passer quelque temps sur une autre zavode,

où il exerçait les mêmes fonctions qu'à celle de Nishnei, et qui en est distante de trois lieues; il y avait fait préparer tout ce qui pouvait nous être nécessaire; et nous devions être tout à fait à la campagne. Nous acceptâmes avec joie une offre qui nous donnait occasion de voir le pays, et de nous éloigner des neuf mille forgerons de Nishnei-Taguil.

Nous partîmes, deux jours après, pour Tchornaïa-zavode, notre nouvelle résidence. Cette forge est située sur les bords du lac de Tchornaïa, qui prend son nom de Tchornaïa-Reka (la rivière noire), dont les flots, après avoir passé dans un terrain tourbeux, forment le lac, et vont se jeter dans le Taguil. La route qui y conduit est d'abord assez monotone; mais ensuite, lorsque l'on côtoie le ruisseau abondant de Tchornaïa, qu'après avoir passé un bas fond, on remonte entre les côtes nues de l'Oural et le Lipovaïa-Gora, ou montagne de tilleuls, qui à cette époque sont en fleurs, on respire un air plus vif, et l'on jouit d'un coup-d'œil plus varié. Devant soi,

on a le lac qui s'étend vers le sud-ouest, à l'endroit où la chaîne de l'Oural se divise en deux branches. Plusieurs îles agréables le couvrent ; au nord, et plus bas, à l'occident, s'élèvent deux montagnes assez escarpées, au sommet de l'une desquelles les nuages s'amoncèlent dans la saison des pluies.

Nous fûmes logés dans un *isbas*, ou maison en bois, construit sur l'île la plus voisine de la digue du lac ; et, dès que nous y fûmes installés, nous ne nous occupâmes plus guères des travaux des forgerons de la zavode de Tchornaïa. Notre temps était partagé entre les plaisirs de la chasse et de la pêche, et des courses dans le pays environnant, dans lequel une population peu nombreuse et disséminée est toute entière employée aux exploitations des mines et aux travaux des forges.

La longue chaîne de l'Oural, au pied de la côte orientale de laquelle nous étions, est généralement peu élevée ; et les sites en sont monotones. Des masses de roches verdâtres se montrent le long des ravines ; et des forêts

de cèdres blancs, de bouleaux et de pins, couvrent un sol fertile, encore vierge de culture, et souvent marécageux. De temps en temps, on trouve de vastes landes, où croît une herbe épaisse, mêlée de sainfoin et de treffle, et formant un très-beau gazon. Dans le sein de ces forêts, on ne rencontre d'autres hommes que les charbonniers des forges, et des mineurs; les cultures n'étant ici que l'accessoire des forges, le sol est d'autant moins soigné, qu'il n'appartient pas aux ouvriers colons, qui, transportés d'un village à l'autre, sur l'ordre de leur seigneur, et selon les besoins des établissemens, changent de pays et de climat, sans espoir de retour, ni faculté de vendre les défrichemens qu'ils auraient faits. Alexandre I^er^ a essayé de tempérer ce pouvoir des seigneurs sur leurs serfs, par l'établissement de juges en matières féodales, qui ne relèvent que de l'empereur; mais ce premier acte d'abaissement de la féodalité reste sans autorité dans les provinces éloignées, où le seigneur a toujours raison contre le serf, et où le juge pré-

fère être l'ami du seigneur qui achète la justice, que de son esclave qui n'a rien à donner. D'ailleurs, quoique le travail soit rude, l'existence n'est pas très-pénible; chaque paysan vit au sein de sa famille, dans le village de la forge. Il possède ordinairement une vache, un cheval, des moutons et une pièce de terre, où il cultive des choux et quelques grains. Le travail des forges n'étant point gratuit, chacun s'efforce de grossir le petit pécule avec lequel il espère un jour se racheter. Quoique serf, le Sibérien sait trop bien tout l'avantage qu'il doit retirer des petites économies qu'il fait sur son salaire, pour consentir à en être privé. Il cesse de travailler si on ne l'acquitte pas exactement. En 1809, il y eut un rassemblement très-considérable d'ouvriers des forges de M. Démidof, et une espèce d'insurrection, parce que l'argent avait manqué pour les payer. Cet inconvénient aurait pu devenir sérieux, s'ils avaient eu une organisation et des chefs. Il fut funeste à quelques-uns, qu'on punit sévèrement. Depuis lors, on a encore

plus éloigné, dans quelques forges, les cantiniers, qui déjà ne pouvaient s'établir qu'à une certaine distance, et n'ouvrir leur cabaret que le dimanche seulement.

Les magistrats naturels de ces hommes sont leur seigneur et ses agens sur l'établissement; mais les ouvriers obéissent en outre à un magistrat de leur origine, qui tient son autorité de l'influence que l'âge et la tradition lui donnent. C'est le *starost* ou ancien. Il est ordinairement d'une famille aisée; et il y en a quelques-unes de fort riches dans les établissemens de Sibérie. Il est facile de s'apercevoir de leur aisance, le dimanche ou les jours de fête, à la parure des femmes. Leur costume prête beaucoup au luxe; et elles le savent à merveille. Sur une robe de taffetas ou de mousseline, de couleur claire, et qui a de larges manches, elles mettent une robe de soie plus foncée qui leur couvre le sein, et n'est plus fermée sur les épaules que de deux bandes, qui vont s'agrafer au milieu du dos avec la ceinture, sous laquelle sont engagés tous les plis de la taille. La robe, qui dessin

parfaitement les formes, est fermée sur le devant par un long rang de boutons en métal. La ceinture, en tissus précieux, est nouée sur le côté gauche ; et ses deux bouts, ornés de glands, souvent très-riches, redescendent presqu'à terre. Un diadême sert de coiffure aux filles. Les femmes portent, au-dessus d'une autre sorte de diadême, une espèce d'auréole en métal ou en carton, recouverte de taffetas richement brodé, et rattachée par derrière avec un large nœud de rubans, d'où s'échappe un long voile.

Les hommes mettent un peu moins de coquetterie dans leur habillement : ils portent un large kaftan, ou robe, retenu par une ceinture d'étoffe, un bonnet fourré dans l'hiver, un chapeau à larges bords dans l'été, jamais de cravate, presque toujours des bottes. Je dis presque toujours, parce que les paysans s'enveloppent les jambes avec des lanières d'étoffe de laine, et marchent avec des espèces de spartilles faites avec la seconde écorce du pin, prise au moment de la sève montante. Les nobles et les riches se rasent la barbe à

la manière européenne ; mais les marchands libres et les paysans la laissent croître. Il y a une autre différence entre les nobles et les serfs : c'est que ces derniers tutoient tout le monde, et que les autres, défigurant la langue russe, ne tutoient personne parmi leurs égaux. Ici, comme partout, la noblesse devance la civilisation des autres classes, sauf à faire un jour ses efforts pour la contraindre à rétrograder.

Lorsqu'on s'écarte des forges, et qu'on s'avance dans le pays qui va en s'élevant vers le Taguil, on rencontre des villages mahométans, des colonies de Kirguis, qui, pendant l'été, s'enfoncent avec leurs troupeaux dans les steps ou landes de la plaine, et campent sous des cabanes faites d'écorces d'arbre. De distance en distance, la population change d'aspect ; on reconnaît que là l'Europe lutte avec l'Asie, et le nord avec le midi. De ce point même partent des rivières, qui portent leurs eaux à la mer Glaciale, à la mer Caspienne, qui traversent l'Asie et la Russie d'Europe, et entre lesquelles le moindre effort

ouvrirait une communication qui n'a lieu maintenant que par le traînage. Combien de ressources n'offriraient point à l'industrie et au commerce les nouvelles voies qui pourraient leur être ouvertes dans cette contrée, si un gouvernement plus éclairé faisait pénétrer la liberté et la propriété au milieu de ce peuple de serfs ! Cependant l'hiver vient, chaque année, abréger les distances, et l'on communique facilement avec les contrées les plus éloignées. Ainsi, nous étions en même temps sur la route du Kamtschatka, sur celle de toute l'Europe par Kazan, et dans le voisinage de Tobolsk, qui est à près de cent lieues.

Dans ce singulier pays, on ne trouve d'autres vestiges d'antiquités que des retranchemens en terre, assez solidement construits, et des fouilles faites dans les flancs des montagnes. Comme elles sont bien différentes de ce que peuvent faire dans le même genre les Kirguis et les Tatars, on les attribue aux Tchouds, peuples éteints, dont le nom seul est venu jusqu'à nous; mais elles témoignent

que les mines de l'Oural ont été connues et exploitées, dans les siècles antiques, par des peuples d'une civilisation avancée, et que des nations ennemies et guerrières ont parcouru en tout sens ce pays difficile, séparé de l'Inde par la chaîne de l'Altaï, une ceinture de déserts, et une seconde chaîne de montagnes, celle du Taurus.

CHAPITRE XII.

1813. — 1814.

Wassili et Daria.

J'ai dit que nous habitions une petite île peu distante de la digue de Tchornaïa-zavode. Le matin, nous sortions assez habituellement ensemble, le colonel et moi ; et, après avoir traversé l'étang, nous allions faire une course dans les montagnes au pied du Beloï-Kamen (rocher blanc), qui est vers le midi, ou bien nous allions aux mines. Nous rentrions avant le milieu du jour. Après le repas, tantôt nous lisions quelques livres que nous prêtait M. Mazin, tantôt nous cultivions un petit jardin ; mais l'ennui me gagnait, et pour le dissiper, je revenais sur les bords du lac, et m'enfonçais de nouveau dans les bois, d'où je retournais le soir plus triste encore.

Je fus surpris, un jour, en débarquant

non loin de la digue, de voir, sous une touffe d'arbustes, une jeune fille russe qui pleurait; elle me parut jolie, et je m'approchai d'elle: elle ne me voyait pas, et continuait à verser des larmes. Je m'arrêtai devant elle à la contempler. Ses cheveux noirs, tressés à la manière du pays, s'échappaient de dessous le diadême dont se coiffent les filles sibériennes, et coupaient, d'un noir de jais, la blancheur de sa peau. Tandis que je la regardais, elle tourna la tête vers moi; et, m'ayant aperçu, elle se leva précipitamment, essuya ses larmes, et me dit: « Pardonne-moi, père (1); » mais je suis malheureuse! — Je voudrais, » lui répondis-je, pouvoir te consoler. — Je » n'attends pas de consolations, dit-elle; il » n'est pas en ton pouvoir de m'en donner. — » Mais pourquoi pleures-tu? »

Elle se tut; et ses sanglots dirent seuls qu'elle était affligée.

---

(1) C'est une politesse d'appeler les gens : père (*batiulchka*). Les gens d'une condition élevée répondent à ce mot par celui de frère (*brattz*).

cinq cents chevaux ; il arrivait, en un mot, entouré de tout son éclat, et renouvelait ses offres et ses instances. Le vieux Mikaël était aux trois quarts séduit ; et Daria pleurait, car elle allait être sacrifiée, et détestait encore plus Aphanassi que l'année précédente.

Pendant ce récit, j'avais considéré le jeu de physionomie de Daria, et il m'avait paru doux et mélancolique. Elle avait cette peau d'un blanc de vélin, qui fait le charme des races caucasiennes ; et tous ses gestes étaient empreints de mollesse.

Je l'écoutai avec une vive émotion ; je compatis à sa douleur, qui m'avait si facilement valu sa confiance ; et, lorsqu'elle se retira, elle était moins affligée. Le lendemain, je retournai au lieu où je l'avais vue, elle y était de nouveau ; elle m'accueillit avec un sourire qui me charma. Aphanassi n'avait point paru le matin ; et Daria, pensant que je reviendrais peut-être, venait me demander ce qu'il faudrait lui répondre, ainsi qu'à son père. Je lui donnai, avec un vif sentiment d'intérêt, quelques conseils ; et, convaincu

que désormais la pitié m'avait ouvert le chemin de son cœur, je cherchai à connaître sa famille. Le soir même, j'achetai quelques objets au vieux Mikaël ; et, flattant la sagesse de ses discours, je me préparai accès auprès de lui.

Pendant plusieurs jours, je me rendis exactement au même lieu; et presque toujours Daria s'y trouvait, comme à un rendez-vous. Sa tristesse augmentait : chaque fois elle me demandait de nouveaux avis ; et, quoiqu'elle ne me témoignât que de la confiance, l'habitude de la voir, de la plaindre, de sentir auprès de moi une femme jeune et belle, après si long-temps que je n'avais entendu d'autre voix que celle des chefs, des soldats et des forgerons, tout cela pénétrait mon cœur d'un trouble inaccoutumé. La vue de Daria me rappelait aux souvenirs d'un premier amour ; et ces souvenirs, à leur tour, embellissaient Daria de leurs charmes.

Un jour elle me dit : « Tu as vu Aphanassi, » ce matin, chez mon père ; ne le trouves-tu » pas brusque, et d'une figure laide et mé-

» chante ? — Oui, lui répondis-je. — Hé bien, » je veux te faire voir qui je lui préfère. » Elle souriait, en parlant ainsi ; et j'étais ému, comme si elle allait me dire : « C'est toi ! » Alors elle rejeta en arrière le voile de gaze suspendu à sa belle chevelure ; et aussitôt, comme à un signal convenu, s'élança de derrière la touffe de verdure, un jeune homme qui me dit : « Merci, Français, de » tes bons conseils ! Je suis Wassili, l'ami de » Daria. » Cette apparition m'avait bouleversé. Si voisin de l'amour, n'être plus rien qu'un confident ! J'en rougissais de honte. Mais Daria sut bientôt dissiper ce mouvement d'humeur. Elle me dit : « Wassili, dont » je ne t'avais point parlé, est mon ami ; j'ai » voulu te le faire connaître. Mais il était » jaloux de ce que tu me consolais ; et j'ai » désiré qu'il restât un jour caché à tes yeux, » pour le convaincre, par ton langage, de la » pureté de tes sentimens. Wassili t'aimera » comme moi : étranger, donne-nous encore » tes conseils. »

Les paroles de Daria avaient calmé mon

trouble ; et je m'étais senti heureux à mille lieues de mon pays, au sein d'une terre ennemie, de n'être point attaché, par un lien trop fort, au sol étranger, et d'être le consolateur de deux infortunés.

Wassili était aimable et beau ; il était même riche ; mais Aphanassi l'était bien davantage : et le vieux Mikaël, autrefois flatté de l'amour de Wassili, le repoussait maintenant avec dureté. Nous concertâmes un plan d'attaque contre le baskir ; je fis plusieurs démarches auprès de Mikaël ; je devins négociateur ; mais ce fut sans succès.

Pendant ce temps, avait eu lieu la Saint-Jean d'été, fête patronale de Tchornaïa, à laquelle accourent tous les habitans des zavodes voisines. Dès le matin de ce jour, la population entière, revêtue de ses plus beaux vêtemens, s'embarque sur une immense quantité de petits bateaux étroits, faits d'un seul tronc d'arbre, comme ceux des sauvages de la mer du Sud. Un homme, placé au milieu du bateau, armé d'une seule rame, dont il frappe alternativement l'eau des deux côtés

de la barque, la dirige avec une extrême rapidité. Ces frêles esquifs marchent en ligne, se poursuivent mutuellement, font des joutes, et parcourent l'étang dans tous les sens. Les femmes, placées à la proue et à la poupe, chantent à l'unisson, tandis qne, sur le rivage, les hommes se livrent à mille exercices. Une grande barque, montée par les intendans de la zavode et par les habitans les plus distingués, porte un corps de musique, dont l'harmonie contraste avec les chants qui s'élèvent des autres bateaux. Un temps superbe protège presque toujours cette fête, qui se termine par des danses et des repas en plein air; l'étang, naturellement triste, de Tchornaïa, s'anime alors tout à coup, et offre un coup-d'œil enchanteur.

Wassili avait fait préparer plusieurs embarcations, sur lesquelles étaient montés des musiciens qui attirèrent particulièrement l'attention, et furent bientôt suivis de presque toutes les nacelles, comme, dans les lagunes de Venise, les gondoles suivent les virtuoses qui chantent pendant la nuit. Wassili savait

que Mikaël serait flatté d'entendre raconter les succès qu'il avait obtenus ; mais Aphanassi était pareillement accouru à la fête. Dès qu'il sut que les musiciens de Wassíli étaient suivis par la foule, et que le nom de son rival était dans toutes les bouches, il fit rassembler vingt de ses plus beaux chevaux, les fit couvrir de riches tapis, et lorsque les joutes sur l'eau furent terminées, il ouvrit, au son d'une musique tartare, une course sur le rivage, spectacle nouveau pendant l'été, et qui obtint l'approbation générale.

Le triomphe d'Aphanassi fut complet ; et comme à Tchornaïa, il ne fut question, pendant plusieurs jours, que des courses d'*ozero* (du lac), le crédit du baskir haussa considérablement auprès du vieux Mikaël.

La douleur de Daria fit penser à son père qu'elle voyait Wassili dans ses sorties ; et il la concentra dans sa maison. Je ne vis plus alors que le jeune homme, dont les confidences étaient loin d'avoir pour moi le charme de celles de Daria. Vers la fin de juillet, il m'apprit qu'Aphanassi avait fait une dernière dé-

lieu de la salle, où elles se mettent à danser une pantomime improvisée, qui ressemble assez à l'allemande, pendant que toutes les autres femmes chantent en chœur des rondes nationales, et font aller en mesure leur couperet dans le pétrin.

Lorsque les deux danseuses sont fatiguées, deux autres les remplacent, s'efforçant toujours de surpasser les premières, par la grâce avec laquelle elles font des passes voluptueuses. Les chants ne languissent pas non plus; et l'on hache ainsi les choux au milieu d'un bal qui dure toute la journée. Cependant, les mères surveillent l'ouvrage, salent les choux, les placent soigneusement dans des barriques. Le soir, on se réunit à un repas commun, après lequel seulement les hommes sont admis; ils restent pourtant toujours séparés des femmes. Les verres de vin et de punch circulent; les danses reprennent d'une manière plus générale; et l'on se retire pour aller le lendemain recommencer, chez un autre voisin, jusqu'à ce que la récolte soit achevée.

Sans doute on ne retrouve pas, dans ces fêtes, les plaisirs vifs des vendanges de l'Italie et du midi de la France; mais les jeux et les fêtes sont si rares en Sibérie, tout y a si bien le caractère de l'immobilité, qu'une journée dont les femmes seules font les frais, et à laquelle, par une exception bien favorable, j'étais admis, dut me paraître délicieuse.

Au milieu de ces jeunes filles, Daria me semblait toujours la plus aimable; elle dansa quand sa mère le lui eut ordonné : ses mouvemens exprimaient le plaisir; et ses yeux, retenant avec peine des larmes, se portaient sur l'étranger, qui presque seul l'entendait, au milieu de tant d'indifférens qui se disaient ses amis.

Cependant, vers le milieu de septembre, Wassili revint des bois. Daria voyait devant elle, avant le retour d'Aphanassi, un espace de plusieurs mois, si toutefois il retournait un jour; et elle se livrait à son amour avec une douce imprévoyance.

En ce temps-là arrivèrent à Tchornaïa deux

officiers russes, accompagnés de plusieurs sergens, ayant plutôt l'air de Cosaks que de soldats réguliers. Leur apparition fut un signal de deuil général : ils venaient faire le recrutement. Ils firent proclamer, au nom de l'empereur, qu'au jour qu'ils désignaient, tous les hommes du canton, sans exception d'âge, eussent à se rendre sur la place publique, pour y être passés en revue. Au jour désigné, tout le monde se trouva exactement sur la place; mais on pouvait lire sur les visages que c'était avec la plus grande répugnance qu'on avait obéi. Toutes les femmes, placées de l'autre côté, attendaient avec anxiété l'issue de la revue; plusieurs versaient des larmes. Nous assistâmes à cette scène. Les officiers firent placer sur deux lignes tous les hommes, et passèrent dans les rangs avec beaucoup de lenteur. De temps en temps, ils touchaient un homme; et aussitôt il était conduit vers un petit groupe qu'on formait au centre de la place. Quand ils eurent ainsi parcouru les deux lignes, ils vinrent passer une seconde fois en revue les hommes choisis, les

firent agir, déshabiller, les vérifièrent, en un mot, comme l'ont fait si long-temps nos conseils de recrutement. A mesure qu'un homme était examiné, on le laissait aller, et un cri de joie partait de la foule; ou bien on le chargeait immédiatement de fers devant sa famille éplorée, qui poussait des cris de désespoir: celui-ci était bon pour le service. Ces malheureux, ainsi garottés, étaient gardés à vue, jusqu'au moment du départ. Aucune réclamation n'était admise; l'âge, le mariage, les devoirs envers un père, une mère infirme, ne faisaient rien; seulement il arrivait par fois qu'une transaction secrète et à prix d'argent préservait un jeune homme, un mari, un père, du caprice du recruteur, qui n'était soumis à aucune règle; souvent aussi, celui-ci désignait pour le service le jeune homme dont le seigneur avait voulu la femme ou la maîtresse, ou qu'une injustice avait dû irriter et rendre suspect.

Tel est le recrutement en Russie (1). Il me

(1) On sait que lorsque les Russes vinrent en France,

reste à achever ce tableau, qui m'a éloigné de mes amis, dans un moment bien douloureux pour eux tous. J'ai dit que Wassili était à la revue : le recruteur pensa qu'il pourrait en faire un beau dragon, ou un soldat de la garde ; et, l'ayant toisé, il le déclara bon pour le service. Tandis que sa famille se désolait, et se préparait à faire tous les sacrifices pour obtenir sa réforme, quelqu'un dit assez haut que le recruteur le dispenserait de partir, parce qu'il était riche, mais que les pauvres marcheraient. Le Russe entendit ce propos; peut-être prêt à transiger, ce mot l'irrita ; et il se refusa à tout accommodement, comme fait toujours un fripon qu'on a été sur le point de gagner. Wassili fut mis aux fers, et irrévocablement destiné au service, c'est-à-dire,

---

et qu'ils surent quel était notre mode de recrutement, ils le trouvèrent admirable, et s'étonnèrent que nous n'en eussions pas su le meilleur gré à Napoléon. Ils ne sont pas les seuls qui aient pensé que nous nous plaignions de trop de liberté.

(*Note de l'éditeur.*)

à un exil éternel; car en Russie le soldat ne revoit jamais ses foyers (1). Daria fut sur le point de succomber à sa douleur; elle ne retrouva des forces que pour le départ des recrues.

Ce jour-là, les recruteurs les font gorger d'alimens et d'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'ils soient tous à peu près ivres morts. On les jette alors sur des traîneaux; et on les emmène, toujours chargés de fers. En cet instant a lieu une scène déchirante : toutes les familles les suivent en pleurant, et en chantant les prières des morts et des agonisans, tandis que ces malheureux, abrutis par la boisson, restent indifférens et stupides, rient aux éclats, ou répondent par des imprécations.

Malgré les violences qu'on lui avait faites, Wassili n'avait pas bu; il avait toute sa raison; et, les bras tendus vers Daria, vers ses amis, vers moi, il nous disait adieu en san-

(1) Il est enrôlé pour vingt ans, c'est-à-dire, pour toute une existence.

glotant. Au milieu des chants lugubres qui retentissaient à son oreille, la jeune fille le suivait avec rapidité, et eut le temps de se jeter dans ses bras, avant que le traîneau fût parti; mais lorsqu'il lui échappa, tout à coup elle tomba à la renverse sur la glace. Personne ne fit attention à elle; tous suivaient en poussant des cris, et avec plus ou moins de vitesse, les traîneaux des recruteurs qui s'éloignaient au galop. Je relevai Daria; je n'essayai pas de calmer sa douleur, et la reconduisis chez son père, où on lui donna tous les soins que réclamait sa situation. Après un mois, elle fut en état de reprendre ses occupations; mais il semblait qu'elle n'eût recouvré qu'une partie de son existence.

Nous avions interrogé les recruteurs pour apprendre des nouvelles de France. Ils n'en savaient aucune de précise. Venus de Kazan, d'après des ordres de Moskow, ils avaient seulement entendu dire que la guerre continuait sur la rive droite du Rhin. Le recrutement semblait nous indiquer qu'on ne la regardait pas en Russie comme près de finir;

et nous en conclûmes que la France, malgré quelques revers, commandait encore à l'Europe. Nous confiâmes à ces officiers de nouvelles lettres pour notre pays. Nous n'avions pas laissé échapper une seule occasion d'en envoyer; elles étaient restées sans réponse. M. Mazin, qui venait nous visiter quelquefois, et auprès duquel nous nous rendions souvent pour voir nos camarades, s'était chargé, à différentes époques, de faire passer nos plis par les courriers de la maison Démidof. Nous eussions dû, en conséquence, recevoir des lettres de France, et les communications eussent été rétablies, si la paix eût été faite; il fallait donc nous résigner à l'attendre; et la valeur française, le génie de l'Empereur, nous la faisaient espérer prompte et glorieuse : tous nos camarades le pensaient comme nous; car, en Sibérie comme sur les pontons d'Angleterre, jamais la confiance en la nation et en son chef n'a failli un instant au cœur du prisonnier.

L'hiver s'était de nouveau déclaré. Nous avions quitté notre demeure de l'île, pour

prendre une habitation plus commode dans la zavode même de Tchornaïa. Le temps s'écoulait lentement ; et nous languissions dans l'oubli, la pensée toujours tendue vers la France.

Je voyais souvent Daria, tantôt chez son père, tantôt dans des courses qu'elle faisait tout exprès pour me rencontrer, et que son père permettait, dans l'espoir de la distraire. Comme la pauvre fille était changée depuis le départ de Wassili ! Lorsque nos traîneaux glissaient ensemble sur la glace du lac, que de choses tristes m'a dites alors la jeune Sibérienne ! Qu'il y avait de douleur dans son langage, et de superstitions dans ses croyances !

Je cherchais à la distraire de ses sombres idées ; mais je m'apercevais que tout l'y ramenait, et que l'aspect de cette nature, dont l'immobilité m'attristait moi-même, contribuait à augmenter sa mélancolie. Au foyer de son habitation, elle était moins agitée, mais plus abattue ; sa fièvre alors était lente, et sa belle tête dépourvue de cette expression pleine de souvenirs qui l'animait dans nos

tête à tête. Ces courses ne pouvaient que faire empirer le mal ; j'évitai de les multiplier. Daria comprit mon idée. « Vas, me dit-elle, bon » Français, tu prends un inutile soin ; Was» sili a emporté ma vie ; elle ne peut pas » plus revenir que lui. »

Je continuai de la voir souvent. Le vieux Mikaël se désolait de ce qu'elle pleurait au seul nom d'Aphanassi ; il prévoyait bien qu'il ne lui serait pas possible d'avoir pour gendre cet homme riche, dont les promesses lui avaient tourné la tête. Quoiqu'il en soit, il faisait secrètement ses préparatifs ; il achetait de belles étoffes, et faisait faire un superbe diadème pour sa fille. Elle l'avait deviné, et me disait par fois : « Mon père me prépare » une belle parure ; c'est pour la dernière » fois que j'irai à l'église : qu'il se presse donc ; » car Daria ne le fera pas attendre. »

Vers la mi-juin, Aphanassi revint plus amoureux, plus empressé que jamais ; et, dès qu'il eut reparu, la fille de Mikaël fut atteinte d'une fièvre ardente qui ne la quitta plus. En peu de jours, elle fut aux portes du tombeau.

Tous les soins qu'on lui prodigua furent inutiles ; et elle succomba, en prononçant le nom de Wassili.

Plein d'une affliction profonde, j'accompagnai son corps à l'église des Stareobratzi, à Nishnei-Taguil. Il avait été revêtu de ses plus beaux habits, et était placé dans le cercueil, à visage découvert. Les parens, les amis, les co-religionnaires étaient présens. Les hommes étaient rangés d'un côté de l'église, et les femmes de l'autre. Après un chant funèbre en langue vulgaire, le prêtre, qui était nu-tête, prononça l'éloge de la défunte. Ses cheveux blancs, sa longue barbe, sa robe asiatique, ses sanglots, prêtaient à son discours une solennité particulière. Lorsqu'il eut achevé, chacun vint à son tour, dans le recueillement, prendre congé de Daria, et lui baiser la main. J'y fus comme les autres ; comme eux, je m'avançai seul vers le cercueil ; je pris cette main que j'avais si souvent pressée, et j'y imprimai le dernier baiser. Autour de moi, le silence n'était interrompu que par les pleurs des assistans. Cette

triste cérémonie étant achevée, le corps fut porté vers le cimetière.

Jusques-là, j'avais été attendri; ici, je fus indigné; des pleureuses à gages le précédaient et le suivaient, faisant retentir l'air de cris lamentables, et se frappant le sein avec d'horribles contorsions. Je ne pus contenir mon indignation, et je quittai brusquement le convoi. Long-temps je me suis demandé ce que signifiait cette honteuse contradiction entre les regrets naturels de la famille, et les douleurs achetées des pleureuses à gages : j'ai fini par croire que, dans ce pays d'esclaves, peut-être auprès d'un père ou d'un ami, personne n'était plus réellement attristé que les pleureuses; que peut-être, autour du corps de Daria elle-même, j'étais le seul à m'affliger de bonne foi.

FIN DU TOME PREMIER.

ÉCLAIRCISSEMENS

HISTORIQUES.

(Note A, chap. 1^er^, pag. 6.)

Bien certainement Sixfour, dont Guillemard fait une description fort exacte, ne peut jamais avoir été une grande ville, à moins que la montagne qui le porte n'ait considérablement diminué; ce qui, comme on sait, n'arrive pas fréquemment. Cette montagne pittoresque présente en effet divers aspects d'une grande beauté; elle est isolée, à peu de distance de la mer, au centre d'une plaine assez étendue; on y jouit d'un horizon immense, et d'un air pur et salubre. Formée d'une roche schisteuse, pareille à celle du côteau de la Malgue, qui est en face, et dont le vin est connu des gourmets, elle domine une plaine couverte d'une immense quantité de hameaux et de villages, et qui présente un aspect plus frais et une végétation plus vigoureuse que la plupart des sites de la Provence. Elle est plantée de vignobles peut-être les plus productifs de l'Europe, et d'oliviers gigantesques, dont une partie a péri en 1819.

Sixfour, comme le dit Guillemard, n'est plus rien. L'opinion commune lui donne une grande antiquité; il faut avouer que sa physionomie favorise singulièrement cette idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa fondation est de beaucoup antérieure à celle de Toulon, bâti, comme on sait, par les Romains, et pourrait bien avoir la même origine et la même date que celle de Marseille; c'est-à-dire, qu'il aurait été fondé environ six cents ans avant J.-C. S'il faut en croire les chroniques, et notamment celle d'Onuphrius Burelius, clerc-abbé de Saint-Nazaire, le nom de Sixfour a l'étymologie suivante :

Pendant que la province était occupée par les Romains, une bande de voleurs, qui avaient établi leur fort au sommet de la montagne où est ce village, ravageaient les environs. On fut obligé d'envoyer une cohorte pour les déloger. Les moins déterminés s'étant évadés, six d'entre eux soutinrent le siége avec une incroyable intrépidité. Ils furent cependant enlevés d'assaut, et suppliciés sur le lieu même, où leurs cadavres restèrent long-temps exposés. Un camp de surveillance y fut établi, et les habitans appelèrent depuis ce lieu *Sex-Fures* (six voleurs), d'où, par corruption, est venu Sixfour.

(Note B, chap. II, pag. 43.)

Nous avons obtenu d'un officier qui était attaché à l'amiral Villeneuve, à l'époque même du combat de Trafalgar, des éclaircissemens sur cette mémorable affaire, que le lecteur nous saura gré d'avoir placés ici.

Villeneuve s'était fortement prononcé contre le projet de combattre l'armée anglaise en ligne de bataille, et avec de grandes escadres.

Il pensait, et avait écrit qu'une armée française, composée comme celle qu'il commandait, faible en équipages, ne comptant, parmi les hommes qui les formaient, qu'un très-petit nombre de bons matelots, entièrement dépourvue d'aide-canonniers habiles, commandée par des officiers dont plusieurs n'avaient d'autre qualité qu'une bravoure aveugle; une telle armée ne devait point se présenter au combat, à forces égales, contre une armée anglaise, dont les vaisseaux étaient beaucoup mieux installés pour la navigation et pour le combat; dont les équipages étaient très-nombreux en excellens matelots et en canonniers expérimentés, et dont les officiers, habitués à la mer, joignaient, à une longue pratique, un grand courage, un vif patriotisme, l'enthousiasme né de l'esprit de corps qui règne dans leurs marins, et cette confiance que donne l'habitude des succès.

A plus forte raison, une armée combinée pouvait-elle moins encore se présenter au combat, même contre des forces inférieures.

Enfin, au-delà de vingt vaisseaux, un plus grand nombre, dans une armée aussi peu exercée que l'était la sienne, nuit à ses mouvemens, et entrave ses évolutions.

Au lieu d'exposer à être détruite en un jour une armée rassemblée avec peine des divers ports des puissances alliées, il conseillait de la partager en plusieurs divisions de quelques vaisseaux, et de leur faire tenir constamment la mer. Ainsi, l'on pouvait ravager les possessions anglaises et porter de grandes atteintes à leur commerce; ainsi, l'on eût formé des officiers et des matelots, ouvrage que le temps et de longues navigations peuvent seuls achever.

Ces opinions furent sans doute présentées à l'Empereur sous un point de vue défavorable : on dut alors lui peindre M. de Villeneuve comme un homme sans moyens et sans courage. Il fit répondre, en effet, « qu'il ne fallait point manquer d'audace; qu'on ne » devait point balancer à attaquer l'ennemi partout » où on le rencontrerait; et qu'enfin il importait peu » de perdre des vaisseaux, pourvu qu'on les perdît » avec honneur. »

Ce fut sans doute cette réponse qui détermina le vice-amiral Villeneuve à sortir de Cadix, et à venir

présenter le combat à l'armée anglaise. Nelson, qui bloquait cette place, pressentait ce mouvement.

Quelques jours avant le combat, il avait transmis, aux commandans de ses vaisseaux, des instructions très-étendues, où il réglait les dispositions à suivre, dans tous les cas, et selon toutes les chances que l'affaire pourrait amener. Cette pièce est considérée par les marins comme un chef-d'œuvre de tactique navale.

On y remarque ces mots : « Dans le cas où les » signaux ne pourront pas être aperçus, ou parfaite- » ment compris, un capitaine ne fera pas de faute, » s'il place son vaisseau par le travers d'un vaisseau » ennemi. » Tous les capitaines le comprirent.

Villeneuve avait dit aussi, en terminant un ordre du jour : « Il est possible que, pendant le combat, la » fumée empêche de distinguer mes signaux. Dans ce » cas, les capitaines de l'escadre ne doivent point ou- » blier que je serai toujours à l'endroit où il y aura le » plus de dangers à courir, et que c'est là qu'ils doi- » vent se porter. » Ces mots, bien clairs, ne le furent malheureusement pas pour tout le monde.

Quelques instans avant le commencement de l'action, Nelson adressa à son escadre, par le télégraphe naval, cette phrase devenue fameuse : *England expects every man will do his duty.* « L'Angleterre espère que » chaque homme fera son devoir. »

« Ce signal fut accueilli, dans la flotte britannique, » par des acclamations universelles, et tous les signes » du plus vif enthousiasme : officiers et matelots en- » tendirent la voix de la patrie, et tous s'apprêtèrent » à combattre, comme si les regards de leurs conci- » toyens eussent été fixés sur eux.

» La même ardeur animait les équipages de la flotte » combinée, les officiers et matelots français surtout; » mais si le moyen employé par Nelson manquait à » Villeneuve pour la faire éclater, elle n'en était pas » moins réelle. La vue de l'ennemi avait fait tout ou- » blier à ces braves marins, et le fâcheux résultat du » combat du 22 juillet (1), et les préventions défavora- » bles dont il les avait armés contre leur chef; ils brû- » laient de signaler leur intrépidité et leur dévouement » à leur pays; et l'on verra, dans la suite de notre » récit, de quels héroïques efforts furent capables ces » hommes qu'une foule de circonstances pouvaient » avoir découragés. Telles étaient les dispositions mo-

---

(1) Ce résultat fut la perte de deux vaisseaux espagnols, pris par l'amiral Calder. Les forces de celui-ci ne consistaient qu'en quinze vaisseaux. Villeneuve en avait vingt. L'affaire fut livrée pendant une brume très-épaisse. Les marins français, pour y faire allusion, ainsi qu'à la force respective des deux escadres, donnèrent à cet engagement le nom de *combat des quinze-vingt*.

(*Note de l'éditeur.*)

» rales des deux flottes, aux approches du terrible » combat qui allait s'engager. »

(*Victoires et Conquêtes*, p. 167, tom. XVI.)

Le vent s'était déclaré du côté des Anglais; et l'armée combinée, toujours en calme, forma sa ligne de bataille, tribord-amures, dans l'ordre naturel; l'escadre d'observation en avant-garde.

L'ennemi, favorisé par la brise, se forma sur deux colonnes, ses vaisseaux à trois ponts en tête, et fit porter sur l'arrière-garde de l'armée combinée. Nelson s'avançait le premier sur son vaisseau amiral le *Victory*.

Villeneuve ordonna un virement de bord, vent arrière, tous les vaisseaux à la fois. Ce mouvement fut long, à cause de l'extrême calme. Le vaisseau français le *Neptune*, matelot d'arrière du *Bucentaure*, se souventa, en faisant son évolution; et le *Redoutable* vint occuper son poste.

Le mouvement achevé dans toute la longueur de la ligne, il fut signalé au vaisseau de tête de serrer le vent; et aux autres, de laisser arriver successivement dans les eaux de leur matelot d'avant : ainsi, la ligne de l'armée combinée se trouva renversée, et l'escadre de M. Dumanoir devint avant-garde.

L'ennemi, accompagné par le vent, se porta sur le centre de l'armée combinée; Nelson et sa colonne du vent se dirigèrent sur le *Bucentaure*; la colonne

sous le vent menaçait la *Santa-Anna;* deux vaisseaux, dont la manœuvre était indépendante, s'avançaient sur les vaisseaux français, en tête de la ligne : toute l'armée anglaise courait sous toutes voiles.

Un cri général s'éleva des vaisseaux français et espagnols; l'impatience du courage s'exprimait par des *vivat!* mille fois répétés; le *Fougueux* tira les premiers coups de canon : ce fut le signal de la bataille. Le *Victory* s'avançait, en essuyant le feu de sept vaisseaux : il aurait dû être écrasé; car la mer était calme; mais toutes ces bordées ne servirent qu'à lui couper la drisse de bonnette. Ainsi, à midi un quart, Nelson avait déjà traversé la ligne au *Bucentaure*, tandis que le vice-amiral Collingwood la coupait à la *Santa-Anna.*

Villeneuve fit le signal à l'armée de porter ses efforts sur le centre; par ce signal, chaque vaisseau doit chercher un ennemi et le combattre; celui qui ne combat pas n'est pas à son poste; les frégates ont le droit d'adresser ce signal au vaisseau qui, par sa position, ne peut combattre, afin qu'il en prenne une autre qui le porte au feu; et ce signal est dès-lors une diffamation.

Il devait résulter de l'exécution franche de cet ordre, une mêlée générale; le *Victory* manœuvrait pour passer de l'avant du *Bucentaure*. M. de Villeneuve fit manœuvrer pour l'accrocher à l'abordage : il saisit l'aigle

du vaisseau ; et, le montrant à l'équipage, il dit : « Je vais le jeter à bord de l'Anglais ; nous irons l'y » reprendre, ou mourir. »

Tous les marins répondirent, par des *vivat!* aux paroles de leur général ; le pont et les haubans étaient garnis de soldats qui, les armes préparées, n'attendaient que le signal et le moment de l'abordage ; mais le *Victory* changea de route par une manœuvre subite, au risque d'aborder le *Redoutable.*

Le brave Lucas commandait ce vaisseau ; plus heureux que Villeneuve, il accroche le *Victory*, et fait amener sa grande vergue, pour servir de pont à son équipage ; un jeune aspirant et six matelots s'élancent sur les gaillards du vaisseau amiral, qu'ils trouvent presque abandonnés ; un vaisseau anglais à trois ponts vient heureusement soutenir le *Victory ;* son équipage est accablé d'une grêle de balles ; Nelson lui-même tombe frappé d'un coup mortel. Ce grand homme fut assez heureux pour jouir de son triomphe : quand il expira, dix-sept vaisseaux de notre armée avaient été amarinés.

Cependant, notre centre, après avoir été enfoncé, supportait toutes les forces de l'ennemi, qui s'étaient ensuite étendues sur l'arrière-garde, tandis que l'avant-garde, où la brise permettait de gouverner, continuait à serrer le vent, babord-amures, ce qui l'élevait au-dessus du vent et l'éloignait du centre. Il

acharnement; car ils étaient tous raz comme des pontons.

Parmi les capitaines de vaisseau dont la conduite ajouta, pendant le combat de Trafalgar, à la gloire du pavillon français, et qui déployèrent une bravoure, inutile toutes les fois qu'elle n'est pas secondée par l'ensemble des opérations, on cite entre autres :

Lucas, commandant le *Redoutable*. Il est certain que la défense de ce vaisseau est un des plus beaux faits d'armes que présentent les fastes de la marine. Jamais équipage ne déploya plus de valeur et ne montra une opiniâtreté pareille. Le capitaine avait protesté qu'il n'abandonnerait son bord que lorsqu'il le verrait prêt à couler, et il tint parole. A la bravoure, dont il n'avait pas attendu ce moment pour donner des preuves, cet officier joignait des connaissances et des talens variés, fruits de l'éducation : un caractère qui le mettait en contradiction avec ses chefs, et ne le faisait pas toujours chérir de ses subalternes, obscurcissait un peu ses brillantes qualités. Il est mort contre-amiral.

L'Infernet, né à Toulon. Il commandait, à Trafalgar, l'*Intrépide*, de 74; il combattit jusqu'à sept vaisseaux anglais à la fois, et ne consentit à se rendre que lorsqu'il eut la certitude que son vaisseau allait couler. Rentré en France avec M. Lucas, ils furent présentés ensemble à Napoléon, qui leur dit : « Mes-

» sieurs, si tous les capitaines s'étaient conduits comme » vous à Trafalgar, la victoire n'eût pas été un instant » indécise. M. Lucas, je vous fais contre-amiral; » M. L'Infernet, je vous fais commandant de la Légion » d'Honneur, en attendant les autres récompenses » que vous mériterez sans doute. » L'Infernet avait dû sa nomination d'officier à la révolution, et au vide occasionné dans la marine par l'émigration. Par plusieurs actions d'éclat, il a justifié cette nomination; et le combat de Trafalgar l'a placé au rang des marins français dont les noms seront à jamais célèbres. Il possédait un talent malheureusement trop rare et trop peu recherché : celui de se faire aimer de ses équipages, et de leur inspirer la plus grande confiance. Il est mort à Toulon, dans le mois de juin 1815.

Cosmao, commandant à Trafalgar le *Pluton*, de 74. Il dut, à sa conduite dans cette affaire, le grade de contre-amiral. Entré fort jeune dans la marine, il y était enseigne au moment de la révolution, qui le fit bientôt monter au rang de capitaine. Il montra, dans tous les combats où il assista depuis cette époque, un sang-froid et une bravoure à toute épreuve. En 1815, commandant une escadre de l'armée navale de Toulon, sous le vice-amiral Emériau, il parvint à dégager, à la vue de l'armée et de la population entière de Toulon, le vaisseau le *Romulus*, que trois vaisseaux anglais à trois ponts foudroyaient, et qu'ils étaient sur le point

de faire amener. Il passa de là au commandement d'une escadre à Anvers. Napoléon, à sa rentrée de l'île d'Elbe, l'avait nommé pair de France. Le général Cosmao, a été mis à la retraite après la seconde restauration. C'était, de la marine française, le général que les Anglais redoutaient le plus. L'aménité de ses manières et l'éducation la plus soignée semblaient donner en sa personne un démenti formel à ceux qui prétendent que la brusquerie et l'impatience caractérisent nécessairement le marin.

Gourège, commandant de l'*Aigle*, avait eu une cuisse fracassée, et ne voulut pas abandonner son poste de combat, où il fut tué. Cet exemple ne fut point perdu pour ses officiers et son équipage, qui n'amenèrent qu'après avoir mis successivement hors de combat deux vaisseaux anglais, et ayant le feu à bord; ils finirent par se rendre maîtres, dans la nuit, de ceux qui les avaient amarinés.

De Nieport, commandant de l'*Achille*. Il soutint aussi le choc de plusieurs vaisseaux ennemis, et fut atteint d'un coup mortel, à l'instant où le feu prenait à son bord d'une manière terrible. Cette circonstance ne rallentit pas l'ardeur de l'équipage, qui se défendit jusqu'à l'instant où les Anglais, craignant l'effet de l'explosion de l'*Achille*, s'en éloignèrent. Quelques hommes seulement furent sauvés par une goëlette anglaise.

On pourrait, à ces noms, en ajouter une foule d'autres, surtout si l'on voulait faire connaître les officiers subalternes et les simples marins qui se distinguèrent par leur bravoure et leur patriotisme dans cette sanglante affaire. On déplore d'autant plus que cette belle conduite n'ait pas été générale, que les dispositions de l'amiral Villeneuve et son attitude personnelle pouvaient aisément, étant secondées par un effort unanime, placer la France à un degré de gloire et de prospérité dès lors inébranlable. En effet, le gain de ce combat, donnant à notre marine l'ascendant qu'a eu, depuis cette époque, la marine anglaise, aurait eu nécessairement des résultats immenses et incalculables.

Les marins anglais se plaisent à rendre hommage à la sagesse des dispositions de l'amiral Villeneuve; et, quant à sa bravoure, voici quelques lignes de l'ouvrage déjà cité, qui confirment ce que nous en avons déjà dit :

« Les gaillards et les passavans du *Bucentaure*, » dans ce moment jonchés de morts et couverts de » débris, présentaient le plus triste aspect. L'ami- » ral Villeneuve, qui, depuis le commencement de » l'action, n'avait cessé de montrer le courage le » plus calme, se promenait tranquillement au mi- » lieu de cette scène de désastre. Lorsqu'il vit son » vaisseau totalement démâté, et qu'aucun bâtiment

» ne se présentait pour le remorquer, on assure » qu'il dit : *Le* Bucentaure *a rempli sa tâche; la mienne » n'est pas encore achevée.* En même temps, il donna » ordre qu'on le transportât, avec son pavillon, à » bord d'un des vaisseaux de l'avant-garde, et il se » berçait de l'espoir de faire, avec ces dix vaisseaux » frais, un effort capable d'arracher la victoire à l'en- » nemi. L'illusion du brave et malheureux amiral ne » fut pas de longue durée ; on vint lui apprendre que » le canot qu'on avait préparé avant le combat pour » le transporter, s'il le jugeait à propos, à bord d'un » autre vaisseau, avait d'abord été criblé par les bou- » lets de l'ennemi, et ensuite anéanti par la chûte de » la mâture; tous ceux qui restaient à bord avaient » été également mis en pièces. On hêla à la *Santis- » sima-Trinidad* d'en envoyer un; mais ce vaisseau » ne répondit pas. Villeneuve sentit alors amèrement » tout ce que sa position avait de cruel. Il se voyait » enchaîné à bord d'un vaisseau qui ne pouvait plus » combattre, tandis qu'un tiers de sa flotte combat- » tait encore, et qu'un second tiers n'avait pas encore » combattu. Il maudit le sort qui l'avait épargné au » milieu du carnage dont il était environné; et, con- » traint d'oublier la flotte pour ne voir que son seul » vaisseau, forcé de songer à ménager la vie d'une » poignée de braves que l'humanité lui défendait de » faire massacrer sans défense, il laissa le comman-

» dant du *Bucentaure* amener son pavillon. La *Santis-*
» *sima-Trinidad,* dont la résistance fut on ne peut plus
» honorable, succomba bientôt après.

» Il était trois heures après midi, lorsque l'ami-
» ral Villeneuve se vit dans la dure nécessité de se
» rendre..... »

(*Victoires et Conquêtes,* p. 183, tom. XVI.)

Au commencement du combat, il faisait presque calme; et le peu de vent qui se faisait sentir par intervalle, venait de la partie de l'ouest : l'armée française était rangée suivant l'ordre de combat renversé. L'ennemi l'attaqua sans ordre, faisant route sur elle, à l'aide d'une brise légère, qui le favorisait plus que nous.

La ligne française se trouvait engorgée au centre, parce que le vent ne se faisait sentir qu'à la queue; et les vaisseaux, pour éviter de s'aborder les uns les autres, furent obligés de se déranger de leurs postes.

La ligne française fut d'abord coupée de l'arrière de la *Santa-Anna*, par le vaisseau le *Royal-Sovereing*, monté par Collingwood, et de l'arrière du *Bucentaure*, par le *Victory* et une partie de la colonne.

La position du vaisseau amiral français, à midi, était fixée par 36 deg. 8 min. latitude N., et par le relèvement du cap Trafalgar, qui lui restait alors à l'est du monde, distance de quatre lieues environ.

Voici quel était à Trafalgar l'ordre de bataille de l'armée combinée et de l'armée anglaise, accompagné d'une note sur le sort de chacun des vaisseaux français et espagnols :

LIGNE DE BATAILLE

DE L'ARMÉE COMBINÉE DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

II^e^ ESCADRE, *sous les ordres du vice-amiral* ALHAVA.

74	*Pluton*	COSMAO. — Rentré à Cadix avec 350 hommes hors de combat.
74	*Le Monarca*	Pris et conduit à Gibraltar.
74	*Le Fougueux*	BAUDOUIN (*tué*). — Ce vaisseau a été amariné, et s'est perdu ensuite sur la plage de Trafalgar.
18	*Santa-Anna*	Vice-amiral ALHAVA (*blessé*). — Rentré à Cadix le lendemain du combat, par la frégate la *Thémis*, qui a fait larguer la remorque au vaisseau qui avait amariné la *Santa-Anna*.
80	*L'Indomptable*	HUBERT. — Ce vaisseau est entré à Cadix sans s'être battu, et par une coupable négligence, s'est perdu corps et biens, avec 1200 hommes, sur le fort Sainte-Catherine, en rade de Cadix.
74	*San-Justo*	Ce vaisseau est rentré à Cadix sans avaries, sans un homme tué; il était par le travers et sous le vent du vaisseau amiral français, et il a lâchement laissé arriver.
74	*L'Intrépide*	L'INFERNET. — Pris, après s'être bien défendu, quoique sa mauvaise marche l'eût placé dans l'avant-garde, et sous les ordres d'un général qui ne s'est pas battu. Brûlé par les Anglais, le 23 octobre.

I^re ESCADRE.

74 *Le Redoutable* .... LUCAS.—Nommer ce vaisseau, c'est dire qu'il était le mieux installé de toute l'armée, et celui qui s'est le mieux défendu. Coulé, écrasé par l'abordage de deux vaisseaux à trois ponts anglais, le *Victory* et le *Téméraire*. L'amiral Nelson fut tué dans ce combat.

64 *Léandro*..... Rentré à Cadix sans s'être battu, quoiqu'il eût perdu sa mâture ; il l'avait coupée, et était dans le combat de de l'avant de *l'Indomptable*.

80 *Le Neptune* ..... MAISTRAL. — Superbe vaisseau, bien armé ; il a laissé arriver, et il est entré à Cadix, sans avoir perdu de monde.

80 *Le Bucentaure*.... Amiral VILLENEUVE ; capitaine de pavillon, MAGENDIE. — Ce vaisseau a été pris et repris ; il s'est perdu sur la tour San-Sébastien, en rentrant à Cadix.

130 *Trinidad* ..... Contre-amiral CISNÉROS. — Ce vaisseau ne s'est pas défendu ; il est vrai de dire qu'il était mal armé ; il a été pris et brûlé.

74 *Le Héros*..... POULAIN (*tué*). — Ce capitaine fut tué par le premier boulet qui passa à bord ; son second laissa arriver sur-le-champ pour se retirer du feu, et reçut, dans cette position, quelques volées d'enfilade. Rentré à Cadix.

74 *San-Augustino*... Ce vaisseau était sous le vent de son poste ; il fut abordé par un vaisseau anglais, pris et brûlé.

III^e ESCADRE, *aux ordres du contre-amiral* DUMANOIR.

74 *Le Mont-Blanc*... LAVILLEGRIS. — A suivi Dumanoir.

74 *Asia*..... Perdu, après avoir coupé sa mâture dans la baye de Cadix ; il ne s'est point battu.

Ligne de bataille de l'armée de Nelson à Trafalgar.

Victory	Nelson.
Téméraire	Cavey.
Neptune	Fréméole.
Violha	Roër-Hurn.
Conqueror	Pellew.
Agamemnon	Betzy.
Ajax	Le premier lieutenant.
Orion	Çondrington.
Minotaure	Maufule.
Spartiate	Laforey.
Royal-Sovereing	Collingwood.
Mars	Dust.
Tonnant	Eyter.
Belle-Isle	Pazgood.
Défiance	Le premier lieutenant.
Bellorophon	Cook.
Colossus	Moris.
Achille	King.
Polyphemus	Rednout.
Revanche	Morten.
Schewifsure	Rotherford.
Deffeau	Hope.
Afrique	Degby.
Thunderer	Dorthom.
Britannia	.....
Prince	.....
Bréard-Nougth	.....
Queen	Ces six vaisseaux, qui étaient à Tanger, sont venus se joindre aux autres.
Canopus	
Tigre	
Spencer	
Dunnegall	
Jaloux	

74 *Algésiras*.....	Magon (*tué*), Capitaine Letourneur.— Rentré à Cadix ; pris et repris.
80 *Argaunauta*.....	Epron. —Pris et coulé, sans s'être battu.
74 *L'Aigle*.....	Gourège (*tué*). — Ce vaisseau s'est parfaitement battu. Rentré à Cadix, et perdu, faute de monde, dans la baye de Sainte-Marie.
64 *Bahama*.....	Hocer (*tué*). — Ce vaisseau s'est bien défendu ; perdu sur la plage de Trafalgar.

FRÉGATES.

Hortense.....	Delamare de la Meillerie.— Cette frégate était celle de l'amiral ; à midi, elle avait déjà des bonnettes de perroquet, et faisait porter ; le combat n'a été engagé qu'à midi un quart. Rentrée à Cadix.
Cornélie.....	Martinenq. — Rentrée à Cadix. Cette frégate était attachée au contre-amiral Dumanoir.
Rhin.....	Chesneau. — Rentrée à Cadix, attachée à l'amiral Alhava.
L'Hermione.....	Mahé. — Rentrée à Cadix, attachée au général Magon.
Thémis.....	Jugan. — Rentrée à Cadix, attachée au général Gravina.

Misprints

For Vidha	read	Leviathan
Sovereing		Sovereign
Revanche		Revenge
Schewifoure		Swiftsure
Defteau		Defence
Afrique		Africa
Bréard-hought		Dreadnaught
Dunnegall		Donegal
Jalouz		Zealous

Cavey	Harvey
Fréméole	Freemantle
Roër-Hurn	Bayntun
Betzy	Berry
Condrington	Codrington
Maufule	Mansfeld
Dust	Duff
Eyter	Tyler
Pazgood	Hargood
Cook	Cooke
Moris	Morris
Rednout	Redmill
Morten	Moorsom
Rotherford	Rutherford
Degby	Digby
Dorthom	Stockham

Rated guns. French. (James

1 ship of	130	guns
2	112	
1	100	
6	80	
22	74	
1	64	
33		Total 2626

RÉCAPITULATION,

ARMÉE FRANÇAISE.

1	vaisseau	de 130 canons.....	130.
2		de 118	236.
1		de 100	100.
6		de 80	480.
21		de 74	1554.
2		de 64	128.
33		TOTAL.....	2628 canons.

ARMÉE ANGLAISE.

2	vaisseaux	de 110 canons.....	220.
1		de 100	100.
5		de 98	490.
6		de 80	480.
16		de 74	1184.
3		de 64	192.
33		TOTAL.....	2666 canons.

(Note C, chap. 4, pag. 77.)

JACQUEMET (Michel), colonel titulaire du premier régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, etc., né à Collonge, département de l'Ain.

Entré au service en 1792, dans le 7e bataillon de l'Ain, Jacquemet fit, avec distinction, les campagnes de la Belgique; il servit successivement sous les ordres des généraux Dumouriez, Custine, Houchard et Pichegru. Passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il se signala par sa bravoure, le 17 août 1796, à la bataille de Sulsback, où, à la tête d'une compagnie de grenadiers, il pénétra, sous une vive fusillade, dans un bois situé en avant de cette ville, et défendu avec la plus grande opiniâtreté par des grenadiers hongrois. Aussitôt qu'il les eût aperçus, il se précipita sur eux avec impétuosité, et alla chercher, en avant de sa troupe, deux soldats ennemis, qu'il désarma et ramena prisonniers.

Le 21 octobre 1805, au combat naval de Trafalgar, le vaisseau l'*Aigle* ayant été abordé par deux Anglais, qui parvinrent à jeter deux cents hommes sur sa dunette, Jacquemet, qui se trouvait embarqué sur ce vaisseau, et qui était déjà grièvement blessé, réunit quelques marins et quelques grenadiers, remonta sur le pont, et chassa l'ennemi à la baïonnette. L'*Aigle*,

ayant été ensuite forcé d'amener pavillon, cet intrépide officier subit le sort de l'équipage ; mais il eut la consolation, dans cette circonstance, de sauver le drapeau de son bataillon, qu'il rapporta, un mois après, à la 67ᵉ demi-brigade, dans laquelle il était alors chef de bataillon.

A la bataille d'Essling, au moment où l'armée autrichienne se portait en masse contre Gros-Aspern, Jacquemet déboucha du village avec son bataillon, et le déploya sous le feu le plus vif de l'artillerie ennemie. Pendant que tous les corps repassaient dans le village pour aller prendre position, ce bataillon se soutint seul contre tous les efforts des Autrichiens, et son chef ne se retira qu'après avoir reçu une balle dans la poitrine.

A Wagram, il fut chargé d'enlever le village d'Anderklo, dont l'ennemi venait de s'emparer. Il y réussit ; mais, étant ensuite attaqué par des forces considérables, il fut obligé de se replier sur la division Molitor, où il arriva à temps pour prendre le commandement du 67ᵉ régiment d'infanterie de ligne, dont le colonel venait d'être mis hors de combat. Jacquemet conduisit ce régiment à la victoire ; il fit admirer son sang-froid et sa valeur dans plusieurs charges, qui furent toutes couronnées du plus brillant succès.

En 1810, il fut envoyé en Espagne, où il fit toute la campagne de Catalogne, et se conduisit avec la

plus grande distinction. Pendant le siége du fort de Figuères, où il commandait le 67e régiment, on le vit déployer une activité sans exemple. Promu au grade de major dans le 52e régiment de ligne, avec ordre de se rendre à Gênes, au dépôt de ce corps, il alla trouver le maréchal Macdonald pour lui annoncer sa nomination, et lui dire qu'il préférait renoncer à toute espèce d'avancement, plutôt que d'aller s'ensevelir dans un dépôt. Il lui demanda en même temps l'autorisation de continuer son service jusqu'à la reddition de la place; et il l'obtint d'autant plus facilement, que tous les chefs supérieurs de l'armée regardaient son départ comme une véritable calamité. Peu de temps après, le 52e régiment ayant reçu l'ordre de former deux bataillons d'élite, composés de six cents grenadiers et de six cents voltigeurs, qui furent envoyés à l'armée du nord d'Espagne, le major Jacquemet fut désigné pour les commander, et il alla les rejoindre à Burgos, aussitôt que les opérations du siége furent terminées.

Pendant toute la guerre d'Espagne, il se distingua par une foule d'actions d'éclat; et la division Abbé, qui fit si glorieusement une campagne dans la Biscaye, isolée de tous les autres corps, et en butte aux partisans Pinto et Mina, lui dut une grande partie de ses succès.

Avant de quitter le régiment, à la tête duquel il

s'était couvert de gloire, et à qui son départ causa tant de regrets, le major Jacquemet reçut une superbe épée, qui lui fut offerte par le corps des officiers, et sur laquelle ils avaient fait graver ces mots : *Les officiers du 67e régiment, à M. Jacquemet, major au 52e.*

L'armée entière connaissait ce brave, d'une santé très faible en garnison, et sur lequel le bruit du canon produisait le même effet que le printemps sur les autres malades.

Nommé, en 1813, colonel titulaire du premier régiment de ligne, ce militaire, dont le patriotisme et le dévouement ne se sont jamais démentis, essuya, en 1815 et en 1816, les persécutions que les ennemis de l'indépendance nationale exerçaient contre ceux qui avaient pris les armes pour s'opposer à l'invasion de notre territoire.

(Note D, chap. V, pag. 111.)

On trouvera peut-être curieux de rapprocher, de la narration de Guillemard, les principaux traits de la partie de l'ouvrage intitulé : *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée,* qui s'y rapportent.

Cet ouvrage, que l'on attribue à M. Ch. Nodier, est un monument élevé à la gloire d'Oudet. On a déjà accusé l'auteur d'avoir agrandi un peu de vérité, à l'aide de beaucoup d'esprit et d'illusions, et d'avoir donné, avec assez d'adresse, la stature historique à des faits et à des hommes qui ne justifient pas son zèle. Son livre est d'ailleurs fort intéressant, malgré un air de mystère qui en dissimule les obscurités avec assez de bonheur. L'auteur raconte que Mercier, entrant dans un café, y vit Oudet plongé dans ses réflexions; que tout à coup il s'arrêta; et possédé de ce démon physiognomonique qui lui a fait dire tant de choses extraordinaires et tant de ridicules folies, il s'appuya sur sa canne, et d'un air inspiré : « Jeune homme, » dit-il à Oudet, pardonnez au vieux Mercier de vous » distraire un moment de vos méditations; j'en connais » toute l'importance; et Dieu me garde d'en troubler » le résultat! Je lis sur votre front tous vos projets, » et je connais toutes les forces que vous avez pour les » accomplir. Sauvez la France, puisque vous l'avez ré- » solu; mais, au nom de Dieu, ne faites pas retomber

» sur elle, à votre tour, le joug dont vous voulez l'af-
» franchir. »

L'auteur établit que la Société des Philadelphes, dont Oudet était le chef, a donné lieu à la conspiration de Pichegru, et à plusieurs autres, parmi lesquelles il classe celle de Mallet.

Voici ce qu'il dit ensuite sur la campagne de Wagram :

« La célèbre campagne de 1809 allait commencer,
» quand Oudet fut tiré de l'exil, par un ordre du mi-
» nistre de la guerre, qui le mandait à Paris. On lui
» annonçait le grade de général de brigade, qui était
» dû depuis long-temps à ses services; mais on exi-
» geait de son zèle l'organisation préalable d'un régi-
» ment de ligne supplémentaire, qui portait alors le
» n° 6, et qui passa sous le 9, à la suite de trois in-
» tercallations que les circonstances rendirent néces-
» saires. Ce brevet lui donna une latitude sans bornes
» pour le choix des officiers qui devaient servir sous
» ses ordres, ou plutôt que sa faveur devait signaler
» à la proscription; et il n'y avait effectivement pas
» de meilleur moyen d'éclairer les soupçons de Bona-
» parte sur ses dangereux ennemis. Le piége était
» grossier; mais Oudet ne l'évita point, quoiqu'il fût
» loin de le méconnaître. Le droit de former un régi-
» ment tout animé de son esprit le remplit d'espoir et
» de confiance; et il ne douta pas qu'il n'eût le temps

» de prendre une initiative éclatante sur les projets du » tyran. Il y a des crimes que la vertu ne prévoit pas, » même quand elle est éclairée par la prudence et le » génie.

» L'événement dont je rends compte, est cependant » entouré de trop de ténèbres, pour qu'on puisse l'é- » tablir d'une manière positive, et justifier, autrement » que par des présomptions, une opinion appuyée d'ail- » leurs sur des circonstances vagues et douteuses. Si » le scepticisme est la plus essentielle des qualités de » l'historien, c'est surtout quand les faits qui s'offrent » à ses récits sont susceptibles d'une interprétation » calomnieuse, qu'il n'est pas permis de hasarder à » l'égard des scélérats eux-mêmes. Je me bornerai » donc à raconter ces faits comme ils me sont par- » venus, et sans en tirer des inductions trop faciles, » mais dont la vraisemblance spécieuse pourrait, à » toute force, n'être qu'une erreur.

» Le 6 juillet 1809, époque de la fameuse bataille » de Wagram, est un des jours qui ont le plus puis- » samment contribué à l'illustration de nos armes. » L'affaire, presque décidée à dix heures du matin, » était entièrement terminée à midi. Oudet, et les » officiers d'élite dont il avait pris soin de s'entourer, » avaient fait des prodiges de valeur. Ceux-ci, pour » la plupart rappelés de l'exil par leur colonel, comme » le colonel l'avait été par le ministre de la guerre,

» se trouvaient heureux de pouvoir signaler leur cou-
» rage dans les premières occasions, et de se rendre
» dignes, à force de bravoure, de la justice tardive qui
» venait de leur être rendue. Quelques-uns avaient
» été tués dès le commencement de la mêlée; presque
» tous avaient reçu quelques blessures; et Oudet,
» frappé de trois coups de lance qui paraissaient sans
» danger, mais qui lui faisaient perdre beaucoup de
» sang, s'était fait lier sur son cheval. Il attendait
» l'ordre de se retirer sur Vienne, dont il n'était pas à
» plus de douze cents toises, quand il reçut celui de
» se porter, avec son régiment, à trois lieues dans le
» sens opposé, vers un des points où les débris de l'en-
» nemi s'étaient jetés. Il lui était prescrit de placer ce
» corps d'observation dans un poste avantageux, sous
» le commandement d'un chef de bataillon, et d'un
» sous officier par compagnie; après quoi, il devait
» se rendre au quartier général, avec le reste de son
» corps d'officiers, pour y prendre des ordres ulté-
» rieurs. Les détails de cette opération le conduisi-
» rent jusqu'à la nuit; et il était onze heures du soir,
» quand il tomba au milieu d'une embuscade, qui tua
» tout son monde, sans même se découvrir. Inutile-
» ment ses camarades lui avaient fait un rempart de
» leur corps, dernier témoignage d'un dévouement
» généreux, qui ne servit qu'à prolonger son agonie.
» Au lever du soleil, on trouva vingt-deux cadavres

» entassés sur le corps d'Oudet, le seul qui parût respirer encore.

» Oudet n'était effectivement pas mort : il vécut » trois jours; et ces trois jours suffirent pour mettre » ordre à des affaires de famille qui exigeaient une » grande contention d'esprit, et dont le sort à venir » de son unique enfant dépendait. Le troisième jour, » il expira doucement, au milieu de quelques soldats, » qui oubliaient leurs blessures et leurs douleurs, » pour ne s'occuper que des siennes. La nouvelle de » cet événement se répandit dans l'armée, plus vite » qu'on ne l'aurait voulu; le bulletin de Wagram, qui » accordait les honneurs d'une mention particulière à » une foule d'officiers obscurs, enveloppa en vain le » nom d'Oudet dans une périphrase dont très-peu de » monde avait le mot; c'est-à-dire, dans le simple » énoncé du grade dont il avait pris possession la veille. » Il déguisa vainement cette circonstance et les par- » ticularités qui l'avaient accompagnée, sous une for- » mule banale, qu'il était trop aisé de démentir. Ou- » det, blessé dans la bataille, et relevé près du champ » de bataille, n'était cependant point mort *sur le champ* » *de bataille;* et quelle raison avait-on pour donner à » ce mensonge une autorité historique? Je souhaite » que la solution de cette question ne se trouve pas » dans la conscience de quelque assassin.

» Quoiqu'il en soit, Oudet et cette fleur de héros

» qui venait d'être moissonnée autour de lui, empor-
» tèrent les regrets universels. Quelques officiers bles-
» sés, qui avaient été transportés dans le même hô-
» pital, déchirèrent leur appareil en voyant sortir son
» corps. Un jeune sergent-major, qui le suivait, se
» précipita sur la pointe de son sabre, à quelques pas
» de la fosse. Un lieutenant, qui avait servi avec lui
» dans la 68e demi-brigade, se brûla la cervelle. Ses
» funérailles ressemblèrent à celles d'Othon.

» Peu de temps après, le régiment fut licencié; et
» cette mesure n'avait rien de remarquable. Les suc-
» cès de la France avaient amené la paix, et la paix
» rendait inutiles les régimens supplémentaires. La
» réforme qui portait sur celui-ci, n'attaquait d'ail-
» leurs qu'une poignée d'hommes échappés à la jour-
» née de Wagram, et au très-petit nombre d'événe-
» mens militaires qui en furent la suite, ou, pour
» mieux dire, le complément. La mort d'Oudet avait
» jeté sur ses drapeaux un esprit de vertige et de dé-
» sespoir, qui emporta en peu jours ses camarades et
» ses soldats, et qui en laissa quelques-uns à peine,
» pour conserver la tradition de ses derniers exploits
» et la douleur ineffaçable de sa perte.

» Ainsi périt, à la fleur de l'âge (il avait à peine
» trente-quatre ans), l'homme le mieux organisé que
» la nature ait produit peut-être dans les temps mo-
» dernes; et, comme si de grandes leçons devaient

» résulter partout des grands exemples et des faits mé-
» morables de l'histoire, le nom de cet homme n'est
» disputé à l'oubli que pour y retomber bientôt avec
» l'écrit obscur que je consacre à sa mémoire, mais
» auquel mon faible talent ne peut pas donner l'im-
» mortalité. Il est donc vrai que le seul espoir qui ait
» jamais flatté sa grande âme, celui d'une gloire lé-
» gitime et pure, ne sera point exaucé par l'avenir,
» et qu'Oudet ne survivra pas même, dans sa renom-
» mée, à cette génération qui s'écoule, à cette géné-
» ration pour le bonheur de laquelle il a vécu, qui
» lui a coûté tant de veilles et d'angoisses, tant de pé-
» rils et tant de sang. S'il n'eût voulu être que le plus
» élégant des écrivains, que le plus parfait des ora-
» teurs, que le plus aimable et le plus honoré des bra-
» ves, aucune puissance ne pouvait l'empêcher d'ac-
» complir ses desseins et de remplir sa destinée;
» mais, plus ses vues ont été profondes et plus sa des-
» tinée a paru immense, plus la providence contraire,
» qui se ménageait d'autres moyens et d'autres voies,
» s'est opposée au développement des facultés mer-
» veilleuses qu'elle lui avait données. Sa main de fer,
» qui brise le cèdre comme le roseau, l'a rompu dans
» sa force et n'a rien laissé de lui. Le Jura, qui l'a pro-
» duit, le connaît à peine, et ne sait pas quel homme
» est né sur le sommet de ces montagnes, qui se glo-
» rifient de Pichegru et de Mallet : car Moreau seul

» manque à leur gloire dans l'histoire que j'écris.
» Oudet ne leur cédait rien cependant, en vertu, en
» courage, en désintéressement; il l'emportait peut-
» être sur l'un et sur l'autre en sage activité, en pru-
» dence résolue, et dans cet art difficile des conspira-
» tions, qui consiste à ne jamais hasarder l'exécution
» d'une entreprise avant sa maturité. Il les surpassait
» surtout par cette souplesse de formes, cette mobilité
» de moyens, cette variété inépuisable de ressources,
» qui fait concourir toutes les passions, tous les sen-
» timens, au succès du génie habile qui sait les séduire
» et les maîtriser. La puissance de ses conceptions
» n'était pas tout entière dans ses conceptions elles-
» mêmes : elle était dans chacun des ressorts qui en
» dépendaient, et se communiquaient simultanément
» aux parties les plus éloignées de son système. Sa
» volonté ne se faisait jamais sentir, et nulle volonté
» cependant ne fut jamais plus absolue. Quoique doué
» d'une énergie morale aussi importante que celle de
» *Marius*, à qui je l'ai une fois comparé, parce qu'on
» peut le comparer à tous les héros dans ce qu'ils ont
» de parfait, il n'aurait pas eu besoin d'employer, sur
» un soldat cimbre, l'empire de la terreur. Le Cimbre
» le plus farouche serait tombé à ses pieds; et si ce Cim-
» bre avait eu un cœur, il serait tombé dans ses bras.
» Il y avait, dans la physionomie d'Oudet, une force
» irrésistible et inexprimable, mais qui tenait de l'en-

» chantement. Il y avait une espèce de fascination » dans le son de sa voix; il y en avait une autre dans » son regard; et cela est si vrai, sans figure, sans hy- » perbole, qu'Oudet, qui exerçait souvent, en se » jouant, cette faculté sur les animaux les plus fé- » roces, s'en faisait un secret plaisir, que j'aurais pu » compter au nombre de ses faiblesses. Il ne savait » pas qu'il y a de certains hommes plus difficiles à ap- » privoiser que les tigres. »

L'auteur attribue ensuite à la même société secrète la seconde conspiration de Mallet, et la plupart des efforts qui ont enfin amené la restauration.

N. B. M. Ch. Nodier se trouve d'accord avec le sergent Guillemard, dans la désignation d'un régiment supplémentaire portant le n° 9, dont Oudet aurait eu le commandement pendant et après la bataille de Wagram. Cependant, d'après l'assertion de quelques militaires dignes de foi, que nous avons consultés sur ce point, il paraîtrait que le colonel Oudet aurait commandé, à cette même époque, le 17e de ligne. Aurait-il quitté ce dernier lors de sa promotion au grade de général, ou les aurait-il commandés tous les deux à la fois? C'est ce qui peut fournir matière à discussion, sans cependant élever le moindre doute sur les faits et les circonstances racontés dans ces Mémoires.

(*Note de l'éditeur.*)

(Note E, chap. VIII, pag. 191.)

Guillemard, dans le récit de son séjour à Cabrera, parle peu des Anglais, et semble attribuer exclusivement au gouvernement espagnol les souffrances des prisonniers. Il est certain cependant que cette prison de guerre n'était qu'une imitation et une succursale des prisons de Darthmour, de Fortan, de Millprison, et de ces pontons de douloureuse mémoire, où la *magnanime Albion* a torturé, pendant dix ans, tant d'infortunés qui y ont perdu la vie, après de longues souffrances, ou n'en sont sortis que pour venir expirer sur le sol de la patrie.

Cabrera fut choisie pour le séjour des prisonniers français que l'Angleterre ne voulait pas avoir à nourrir. Couverte par l'île de Maïorque, cette île était aussi inaccessible aux attaques des bâtimens français, que pouvaient l'être les prisons d'Angleterre. C'est là qu'on peut dire que, de dessein prémédité, on moissonnait les hommes aussi sûrement que sur les pontons. Sur ceux-ci, la privation d'air déterminait une fétidité mortelle; à Cabrera, le défaut de toute espèce d'abri, sous un ciel dévorant, causait des maladies d'un autre genre, et tout aussi dangereuses.

Depuis 1814, mille voix se sont élevées pour découvrir au monde civilisé les cruautés dont le gouvernement anglais s'est rendu coupable envers ses pri-

sonniers pendant la dernière guerre; mais parmi les différens récits qui en ont été faits, il n'en est pas d'aussi exacts, d'aussi frappans, que celui du maréchal de camp Pillet, dans son intéressant ouvrage intitulé: *L'Angleterre vue à Londres et dans les provinces, pendant un séjour de six ans, dont quatre comme prisonnier de guerre.* Quelques personnes l'ont accusé d'exagération; et il n'a pu répondre à cette inculpation : le maréchal de camp Pillet est mort d'un *cancer à la poitrine*, quelque temps après la publication de son écrit; mais des milliers de Français sont encore à même de rendre justice à sa véracité. Il ont pu oublier leurs souffrances physiques, dont une santé délabrée est le triste résultat; mais ils n'oublieront jamais les humiliations dont ils furent journellement abreuvés : ils se feront toujours un devoir de les raconter. Vainement des raisons de convenance semblent s'y opposer; vainement la meilleure intelligence paraît régner entre les deux nations; un sentiment inné chez l'Anglais, c'est la haine de la France; il ne cherche ni à le dissimuler, ni à l'affaiblir par l'éducation; bien loin de là, l'enfant, dès le berceau, reçoit toutes les impressions qui peuvent perpétuer cette haine, et rendre le Français odieux ou ridicule à ses yeux. Les contes les plus absurdes, les peintures les plus invraisemblables, lui sont faits chaque jour, et réussissent à développer avec force un sentiment dont la nature a jeté les

premiers germes. Pourrions-nous, après cela, nous faire un scrupule de raconter nos maux? Non, sans doute; nous le regardons comme un devoir.

Napoléon disait aux soldats, dans la proclamation qu'il leur adressa avant la bataille de Waterloo : « Demandez à ceux de vos camarades qui ont été prisonniers des Anglais, de vous raconter ce qu'ils ont souffert sur leurs pontons. » C'était certainement ce qu'il y avait de mieux à dire à des hommes qui allaient combattre ce peuple, qui se targue impudemment de philantropie et de générosité, et n'a pas perdu encore ce caractère féroce qui lui fit massacrer ses prisonniers, plusieurs heures avant la bataille de Crécy.

Comme nous l'avons dit, plusieurs écrits ont été publiés sur les prisons de guerre des Anglais. Aucun, selon nous, n'est assez complet, pas même celui du maréchal de camp Pillet, quoiqu'il soit du plus vif intérêt. Loin de l'accuser d'exagération, nous pensons qu'il n'a pas tout vu, ou qu'il n'a pas dit tout ce qu'il a vu; son ouvrage, d'ailleurs, ne parle des prisonniers qu'en passant, et d'une manière accessoire. Une relation franche et impartiale du régime de ces prisons et des pontons, des mœurs des prisonniers, et de la vie des officiers sur parole, reste encore à faire. Probablement elle ne paraîtra jamais : le temps diminuant chaque jour l'intérêt qu'elle aurait présenté à la fin de la guerre, et le bien qu'elle aurait pu produire à une

époque où quelques individus auraient voulu faire regarder comme un crime d'état d'exprimer l'indignation que doit inspirer, et que mérite si bien l'inhumanité de pareils traitemens.

Nous terminerons ces réflexions, en rapportant quelques passages pris au hasard dans l'ouvrage que nous avons cité. Nous pourrions interroger notre mémoire, elle nous fournirait une foule de traits pareils, et tout aussi capables de justifier la haine éternelle qu'ont jurée à l'Angleterre tous ceux qui ont eu le rare bonheur d'échapper à ses supplices; mais nous pensons que le lecteur ne sera pas fâché de faire connaissance avec le brave et malheureux Pillet.

« Le système d'assassinat et de cruauté a été suivi » dans les deux dernières guerres par le *transport-office*, » qui a toujours à sa tête les mêmes hommes, avec un » acharnement et une méthode qu'il serait impossible » de croire. Dans la première guerre, trente mille » hommes sont morts d'inanition en cinq mois. J'ai vu » à *Norman-Cross*, un coin de terre où près de quatre » mille hommes, sur sept qui étaient dans cette pri- » son, ont été enfouis.....

» .....

» Au défaut de quantité, on joignit la qualité dété- » riorée et malfaisante des vivres qu'on distribuait. » On donnait, quatre fois la semaine, du biscuit » mangé de vers, du poisson, des viandes salées;

» trois fois un pain noir, mal cuit, confectionné avec » des farines gâtées, ou du blé noir : on était saisi, » après l'avoir mangé, d'une espèce d'ivresse, suivie » d'un violent mal de tête, de fièvres, de diarrhées, » avec rougeur au visage ; beaucoup mouraient atta- » qués d'une sorte de vertige. On distribuait, pour lé- » gumes, des haricots qui ne cuisaient pas du tout ; » enfin, des centaines d'hommes tombaient, tous les » jours, morts de faim, ou empoisonnés par la qua- » lité des vivres. Ceux qui immédiatement ne mou- » raient pas, devenaient graduellement si faibles » qu'ils ne digéraient plus ; et ce qui est horrible à » redire, et pourtant de la plus exacte vérité, c'est » que des malheureux affamés, d'un tempérament un » peu plus robuste, allaient chercher dans les excré- » mens de leurs compagnons de souffrance, des hari- » cots non digérés, et les mangeaient après les avoir » soumis à un léger lavage.....

» .....

» Milord *Cordower*, colonel du régiment de Car- » marthen, de garde à la prison de *Porchester*, étant » entré un jour dans l'intérieur, avec son cheval, qu'il » attacha à une des barrières, en dix minutes, son » cheval fut dépecé et mangé. Lorsque milord vint » pour le reprendre, après quelques recherches, on » l'informa du fait : il refusa de le croire, et dit qu'il » n'y ajouterait foi que quand on lui ferait voir les dé-

» bris de son cheval. Il fut facile de le satisfaire : on » le conduisit où étaient la peau et les entrailles, et » un misérable affamé acheva de dévorer en sa pré- » sence la dernière pièce de viande crue. Un énorme » chien de boucher, ou plutôt tous les chiens qui en- » traient dans la prison, avaient le même sort.

(*L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces*, pag. 387.)

» Quelque temps qu'il fasse, les prisonniers se » *comptent* deux fois par jour.....

» Au moment où l'on doit compter, des soldats » descendent pour faire monter les prisonniers, et il » se commet alors des actes effroyables de brutalité; » plusieurs fois, des prisonniers ont été percés de » baïonnettes, ou estropiés à coups de sabre, parce » qu'ils ne montaient pas assez vite au gré d'un sol- » dat ivre. Dans ce cas, il n'y a aucun redressement à » espérer. Le colonel Vatable et moi, témoins et » presque victimes d'un pareil acte de barbarie, vîmes » tomber un malheureux sous les coups de sabre d'un » soldat; il reçut une forte entaille au bras.....

» Je déclare avec pleine connaissance de cause, » que plus de cinq cents Français ont péri de cette » manière, sans qu'il ait été possible d'obtenir justice; » qu'une quantité considérable restera estropiée et » hors de service.....

(*Ibid.*, pag. 402.)

» La maladie pulmonique atteint tout homme qui » dépasse deux années d'emprisonnement, et la rapi- » dité de ses ravages est en proportion de la jeunesse » du sujet. Non-seulement le ministère ou le parle- » ment d'Angleterre ne prend aucune précaution pour » prévenir cette maladie ou pour en arrêter les pro- » grès: les soins médicaux, les abondantes saignées, » le régime affaiblissant, les vésicatoires prodigués à » outrance; en un mot, tous les *secours* employés » sont calculés, au contraire, de manière à dévelop- » per et à fixer les accidens de cette affection mortelle. » Un jeune chirurgien de Turin, M. Fontana, pris » dans l'armée française, a fait un Mémoire qui prouve » évidemment que la médecine que l'on exerce dans » les prisons, est un auxiliaire dont on se sert pour » tuer, et non pour guérir. »

(*Ibid.*, pag. 406.)

(Note F, chap. X, pag. 236.)

Nous empruntons à M. de Ségur la description de la cérémonie religieuse des Russes :

» Au milieu de cette journée, Napoléon avait remarqué, dans le camp ennemi, un mouvement extraordinaire; en effet, toute l'armée russe était debout et sous les armes : Kutusof, entouré de toutes les pompes religieuses et militaires, s'avançait au milieu d'elle. Ce général a fait revêtir à ses popes et aux archimandrites, leurs riches et majestueux vêtemens, héritages des Grecs. Ils le précèdent, portant les signes révérés de la religion, et surtout cette sainte image naguère protectrice de Smolensk, qu'ils disent s'être miraculeusement soustraite aux profanations des Français sacriléges.

» Quand le Russe voit les soldats bien émus par ce spectacle extraordinaire, il élève la voix; il parle surtout du ciel, seule patrie qui reste à l'esclavage. C'est au nom de la religion, de l'égalité, qu'il cherche à exciter ces serfs à défendre les biens de leurs maîtres; c'est surtout en leur montrant cette image sacrée, réfugiée dans leurs rangs, qu'il invoque leur courage et soulève leur indignation.

» Napoléon, dans sa bouche, est un despote universel! le tyrannique perturbateur du monde! un vermisseau, un archi-rebelle qui renverse leurs autels,

les souille de sang; qui expose la vraie arche du Seigneur, représentée par la sainte image, aux profanations des hommes, aux intempéries des saisons.

» Puis il montre à ces Russes leurs villages en cendres; il leur rappelle leurs femmes, leurs enfans, ajoute quelques mots sur leur empereur, et finit en invoquant leur piété et leur patriotisme, vertus d'instinct chez ces peuples trop grossiers, et qui n'en étaient encore qu'aux sensations; mais, par cela même, soldats d'autant plus redoutables, moins distraits de l'obéissance par le raisonnement, restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, où ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources des besoins, des désirs, des idées.

» Du reste, orgueilleux par défaut de comparaison, et crédules, comme ils sont orgueilleux, par ignorance; adorant des images, idolâtres autant que les chrétiens peuvent l'être : car cette religion de l'esprit, toute intellectuelle et morale, ils l'ont faite toute physique et matérielle, pour la mettre à leur brute et courte portée.

» Mais enfin, ce spectacle solennel, ce discours, les exhortations de leurs officiers, les bénédictions de leurs prêtres, achevèrent de fanatiser leur courage : tous, jusqu'aux moindres soldats, se crurent dévoués, par Dieu lui-même, à la défense du ciel et de leur sol sacré.

» Du côté des Français, il n'y eut d'appareil ni religieux, ni militaire ; point de revue, aucun moyen d'excitation : le discours de l'Empereur ne fut même distribué que très-tard, et lu le lendemain, si près du combat, que plusieurs corps s'engagèrent avant d'avoir pu l'entendre. »

Harangue de Kutusof à ses troupes.

5 septembre 1812.

« Vous avez devant vous, dans cette image sacrée » du saint objet de votre adoration, un appel qui vous » crie hautement de vous lever tous avec fermeté » contre le tyrannique perturbateur du monde. Non » content de détruire l'image de Dieu dans la personne » de millions de ses créatures, ce tyran universel, cet » archi-rebelle à toutes les lois divines et humaines, » pénètre à main armée dans vos sanctuaires, les » souille de sang, renverse vos autels, foule aux pieds » vos rites, et expose la vraie arche du Seigneur (con- » sacrée dans cette sainte enceinte de notre église) » aux profanations des accidens, des élémens et des » mains sacriléges. Ne craignez donc pas que ce Dieu, » dont les autels ont été ainsi insultés par ce vermis- » seau, que sa toute-puissance a tiré de la poussière, » ne craignez pas qu'il ne veuille point être avec vous, » qu'il ne veuille point étendre son bouclier sur vos

» rangs, et combattre son ennemi avec l'épée de
» Michel.

» C'est dans cette croyance que je veux combattre
» et vaincre ! C'est dans cette croyance que je veux
» combattre et mourir, et que mes yeux mourans ver-
» ront la victoire ! Soldats ! je vous le dis, pensez au
» sacrifice de vos cités consumées par les flammes ;
» pensez à vos femmes, à vos enfans, qui réclament
» votre protection ; pensez à votre empereur, votre
» seigneur, qui vous considère comme le nerf de sa
» force ; et avant que le soleil de demain n'ait disparu,
» vous aurez écrit votre foi, votre fidélité, dans les
» champs de votre patrie, avec le sang de l'agresseur
» et de ses légions. »

(Note G, chap. X, pag. 237.)

Notes sur la campagne de Russie.

1812. — Septembre (2, 3, 4, 5 et 6 inclus).

. . . . . .

. . . . . .

Depuis le combat de Valontino, il n'y avait eu que des engagemens d'avant-garde. Les Russes, continuant leur retraite dans le meilleur ordre, ravageant et brûlant tout le terrain cédé, nous amenaient d'une position à l'autre, de manière à se maintenir dans celle où ils devaient passer la nuit. Le défaut de bons guides, et surtout la mésintelligence entre Murat et Davoust, la haine que ce dernier manifestait hautement contre le roi de Naples, le refus qu'il faisait de son infanterie, au moment où l'on ne pouvait rien entreprendre ou achever sans elle, nous enlevèrent plusieurs fois l'occasion d'entamer sérieusement l'arrière-garde ennemie, et de préserver les villes de l'incendie. Murat, toujours le premier au feu, dans son impatience de joindre les Russes, harassait hommes et chevaux par des mouvemens continuels; Davoust donnait dans l'excès opposé, et, comme par esprit de contradiction, à force de vouloir paraître méthodique, devenait méticuleux et craintif.

L'Empereur ne voyait, dans ce désaccord, qu'une émulation qui pouvait contribuer au succès de nos

armes; il sentit, plus tard, que les conséquences en seraient fâcheuses; et, pour y remédier, il détacha du corps de Davoust la division Compans, qu'il mit sous les ordres directs du roi de Naples, et qui marcha dès-lors avec sa cavalerie d'avant-garde. On touchait au point où l'armée russe, concentrée, se disposait à recevoir la bataille.

L'armée française avait profité du repos donné le 2 et le 3 septembre. Les corps s'étaient ralliés; les armes et la chaussure avaient été réparées. Elle se remit en marche le 4, dans l'ordre observé depuis le départ de Dorogobuy; le 1er et le 3e corps et la garde impériale au centre, tenant la grande route de Moscou; le vice-roi flanquant la gauche avec le 4e corps; Poniatowski la droite avec le 5e. Dans l'après-midi de cette journée, le roi de Naples, commandant l'avant-garde, rencontra l'ennemi avantageusement posté à Gridnewo; il y eut un engagement assez meurtrier, à la suite duquel le général Konovitzin, commandant l'arrière-garde russe, se sentant hors d'état de résister aux forces qu'on lui opposait, et ayant déjà perdu beaucoup des siens, se mit en retraite. Le quartier impérial s'établit le soir à Gridnewo.....

C'est en débouchant de Golowino, le 5 au matin, et du haut d'un monticule à peu de distance de la rive gauche de la Kologha, que la tête de l'avant-garde put reconnaître, à deux portées de canon, les remuemens

de terre que faisait l'ennemi dans la plaine dite *sacrée*. Tout était en mouvement, depuis l'embouchure de la petite rivière dans la Moskowa, jusques au bois de Passarewo, et en avant de ce bois. Napoléon, arrivé à midi sur ce point, embrassa d'un coup-d'œil la position des Russes. Il jugea de suite nécessaire de les déloger du village le plus rapproché de nous sur la Kologha (Alexino), et d'une redoute qui couvrait leur ligne entre ce village et le bois. Il en ordonna incontinent l'attaque par la division Compans, qu'il fit soutenir par la cavalerie du 5e corps.....

.....

Alexino fut aussitôt enlevé. Les Russes se rallièrent dans la redoute, où, soutenus par des troupes fraîches, ils se défendirent opiniâtrement. L'attaque en devint plus vive, et fit le plus grand honneur à la 5e division, surtout aux 61e et 57e régimens. Il y eut, de part et d'autre, de grandes pertes. On se battit avec acharnement jusqu'à la nuit. Nous restâmes maîtres de la redoute et des sept bouches à feu qui l'armaient. Le quartier impérial s'établit à Valoniewa.

.....

Le 6, l'Empereur fit la reconnaissance des avant-postes. Chaque corps de l'armée française prit son ordre de bataille, en se portant sur le point d'où il devait partir pour s'engager.

Trois divisions du 1er corps (Compans, Dessaix et

Friant), en avant de la redoute prise la veille, appuyaient leur droite au bois de Passarewo ou d'Utitza.

Le 3e corps couvrait Alexino, et avait derrière lui le 8e, qui était également sous les ordres du maréchal Ney.

Le 4e, en face de Borodino, sa droite à la grande route de Moscow, sa gauche au ravin; deux divisions du 1er corps (Morand et Gérard) flanquait sa droite entre la grande route et la Kologha.

Le 5e corps (Poniatowski), en arrière du bois, à hauteur d'Alexino, observant l'ancienne route de Smolensk par Jelnia.

Les quatre corps de cavalerie, massés derrière la droite de la redoute conquise; le 3e de cette arme, commandé par Grouchy, vint se former, vers le soir, à l'appui du 4e corps, et derrière sa ligne.

On avait construit à la hâte trois épaulemens armés avec les pièces de 12 de la réserve. Le premier, destiné à battre les deux redans en face du 1er corps; le deuxième, dirigé sur Seméninskoë et la batterie que l'ennemi y élevait; le troisième, opposé à la grande redoute et au centre de l'ennemi. On avait couvert, par d'autres épaulemens, la gauche du 4e corps.

Aucun de nos mouvemens préparatoires n'échappait à Kutusof. Du haut du mamelon de Gorka, il avait pu juger que nos principaux efforts se porteraient contre sa gauche et son centre.

A son extrême gauche, le corps de Tutchkow, auquel on avait joint la milice de Moscou, lui parut assez fort, non seulement pour barrer la vieille route de Smolensk, mais pour faire, au besoin, une diversion sur les derrières de l'armée française. Bagration, commandant l'aîle gauche, se liait avec Tutchkow, et se trouvait chargé de la défense des redans et de Seméninskoë, avec deux corps d'infanterie et deux de cavalerie. Il reçut en renfort, dans la journée du 6, une division de cuirassiers.

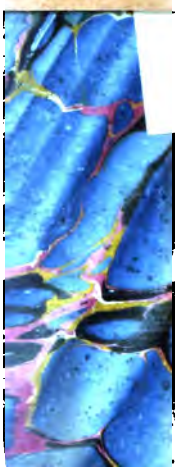
Au centre, Benigsen, avec deux corps, dont un de cavalerie, appuyait la grande redoute et les batteries de Gorka, où se trouvait, de sa personne, le général en chef Kutusof.

En arrière du centre et de Tatarinowa, s'était formée la garde russe, ayant en troisième ligne une division de cuirassiers.

Le commandement de l'aile droite était confié à Barclay : elle se composait de deux corps d'infanterie et de deux de cavalerie, et couvrait l'espace qui s'étend de la grande route à l'embouchure de la Kologha. L'ennemi avait aussi élevé plusieurs batteries sur cette ligne.

Telle était la disposition des deux armées, lorsque, dans l'après-midi, Kutusof, faisant porter processionnellement devant ses troupes la sainte image de la vierge de Smolensk, chercha par tous les moyens

rm 4097.7-32 35M



Nansouty, à la tête de son corps et de la division de cuirassiers Saint-Germain, débouche au-delà des ouvrages que nous venions d'enlever; et, culbutant la première ligne russe (Barasdin) sur les grenadiers de la deuxième, balaye le terrain jusqu'à la hauteur du village brûlé (Semeninskoë); tandis que Latour-Maubourg, chargeant avec les cuirassiers saxons, l'infanterie et les canons qui couvraient ce village, les force de s'y replier. On voit alors s'avancer la division Friant, du 1er corps, jusque-là tenue en réserve, et qui s'ébranlait par ordre de l'Empereur. Le général Dufour, à la tête du 15e régiment, passe le ravin sous le redan à peine ébauché devant Seméninskoë, s'en empare malgré le feu des batteries, se jette sur les barricades qui ferment le village, et l'occupe. Le général Friant suit cette attaque avec le restant de sa division, et va prendre position au-delà et en face d'un plateau où les Russes se sont reformés.

Si le plan de Napoléon est de pivoter sur sa gauche et de refouler les ennemis sur leur droite et dans la Kologha, ces premiers succès deviennent un beau commencement d'exécution; mais, d'un côté, on ne connaît pas encore le résultat de la marche du 5e corps, que Poniatowski conduit à notre extrême droite, et par Jelnia, sur la vieille route de Smolensk; de l'autre, soit qu'il y ait eu changement de disposition et nouveaux ordres, soit impatience de la part des gé-

néraux ou des troupes, le 4ᵉ corps s'est engagé à notre gauche, en même temps, au même signal que le premier.

Dès les six heures du matin, le 106ᵉ attaque Borodino, où les Russes ont déjà mis le feu, pousse l'ennemi hors du village, le traverse, passe la Kologha, et se dirige sur Gorka. L'ardeur de ce brave régiment l'a compromis ; son général (Plauzonne) veut la modérer ; au même instant, il est tué. Les Russes, sortis des retranchemens devant Gorka, accablent le 106ᵉ, et le forcent à la retraite ; le 92ᵉ passe le pont pour le protéger ; et ces deux régimens le repassent bientôt ensemble, pour rentrer à Borodino.

A huit heures, la division Morand reçoit, du vice-roi, l'ordre de passer la Kologha, et de marcher à l'attaque de la grande redoute. A peine la première ligne de cette division, ayant franchi le ravin, s'est-elle déployée sous le feu de quatre-vingts pièces de canon, que le 30ᵉ régiment, conduit par le général Bonami, s'en détache au pas de charge ; et, par un de ces coups hardis qui n'appartiennent qu'à l'impétuosité française, pénètre dans la redoute. Maître un instant du poste qui va lui être ravi l'instant d'après, écrasé par une division russe, il est contraint d'abandonner sa conquête, et d'y laisser son intrépide général, criblé de 17 coups de baïonnette. Morand, obligé de faire face à droite aux troupes du corps de Rawieski, n'a pu sou-

tenir le 30e. Il se voit, à la rentrée de ce régiment, attaqué en même temps de front par des forces infiniment supérieures. Il dispute opiniâtrement le terrain, quand la division Gérard vient se former à sa droite, et la division Broussier derrière sa gauche. La presque totalité du 4e corps se trouve ainsi portée en avant. La garde royale italienne vient elle-même de passer la Kologha, avec ordre de se porter en réserve derrière la division Gérard. L'ennemi redouble d'efforts; on se bat avec le plus grand acharnement; Gérard et Morand conservent leurs positions.

Tout à coup, l'attention du vice-roi est attirée sur une diversion tentée par l'ennemi. Bien au-dessous de notre extrême gauche, Barclay a fait passer la rivière à deux régimens de cavalerie, et à quelques milliers de Cosaques qui, forçant la brigade du général Ornano, laissée sur ce point pour l'éclairer, sont venus se former sous le plateau de Borodino. Une brigade de la division Delzons, occupant ce plateau, se forme en carré; l'autre, conduite par le général à l'ennemi, soutient et repousse plusieurs charges. Eugène fait repasser à la hâte la Kologha à la garde royale, et la mène lui-même à l'appui de Delzons. Ornano, dégagé et rallié, charge à son tour la cavalerie ennemie, qui, se mettant en retraite, atteint en désordre la rive gauche, et rentre dans ses lignes.

Cette diversion a fait perdre un temps bien précieux;

elle a retardé les dispositions pour la deuxième attaque de la grande redoute; elle aura beaucoup d'influence sur la continuation de la terrible lutte, et sur ses résultats.

Tandis qu'Eugène, ayant rejoint le gros de son corps, fait passer en première ligne la division Broussier, et formant avec elle quatre des bataillons de la division Gérard qui avaient le moins souffert, se prépare à renouveler l'attaque, Murat, qui, du plateau de Seméninskoë, découvre ces dispositions, saisit l'instant où Friant venait de mettre en désordre la division russe qu'il avait en tête. Il lance le 2e corps de cavalerie, commandé par Caulaincourt (Montbrun était tué), sur l'aile droite du corps de Rawieski, avec ordre, sitôt cette aile renversée, de se rabattre à gauche sur le flanc de l'infanterie opposée au vice-roi, de tourner la redoute, et de prendre à dos les troupes qui la défendent. A la tête de la division de cuirassiers Vathier, Caulaincourt part rapidement, charge et culbute tout ce qui lui résiste, se présente à la gorge de la redoute; et, au moment où il y pénètre, est frappé d'un boulet. Les cuirassiers qui l'ont suivi, éprouvent alors le feu le plus vif de la part des batteries en arrière de l'ouvrage emporté; ils ne pouvaient y tenir long-temps; mais le 4e corps a poussé son attaque de front et sur les flancs; les 9e et 35e régimens, puis les 21me et 17me, accourent, et, par un

court et sanglant combat à la baïonnette, assurent la prise du général russe qui commandait la redoute, et des vingt-un canons dont elle armée. Il est trois heures: Eugène, sans ralentir le mouvement de son corps, tombe sur celui de Doctorow.

Pendant ces succès à la gauche, Murat et Ney, continuellement aux prises en avant des redans et de Seméninskoë, avaient mis dans le plus grand désordre, et pour ainsi dire anéanti, la première ligne de Bagration et les troupes dont on l'avait renforcée. Kutusof faisait marcher au secours de ce prince un corps entier de l'aile de Barclay.

Poniatowski, suivant, dès la matinée, son mouvement à notre extrême droite, avec des succès variés, était enfin parvenu à rejeter Tutchkow au-delà de Passarewo, et faisait attaquer un mamelon hérissé d'artillerie qui formait obstacle à sa marche, et sous lequel s'était engagé un combat des plus vifs.

Napoléon avait paru à cheval sur les hauteurs de Seméninskoë, où, disposant lui-même deux régimens destinés à soutenir la division Friant, il avait donné l'ordre au maréchal Ney de réunir les deux divisions du 1er corps (Dessaix et Compans), et de manœuvrer de manière à déborder la gauche de l'ennemi. Rejoignant ensuite sa garde, il avait hâté, par de nouveaux ordres, la dernière attaque de la grande redoute.

Bagration ralliant, avec sa deuxième ligne, les débris de sa première, y joignant le corps de Bagavout et une division de la garde russe que Kutusof lui avait envoyés, marchait avec ces masses redoutables, et d'un pas résolu, à la reprise de Seméninskoë. Les efforts de Murat et de Ney, de Friant et des troupes qui le soutiennent, vont se briser contre un choc aussi vigoureux, lorsque, par les ordres du roi de Naples, et le zèle au-dessus de tout éloge du général Sorbier et des autres généraux et officiers d'artillerie, toutes les pièces de la réserve de cavalerie, une partie de la réserve de la garde et celles de la division Friant, sont rapidement réunies sur un point avantageux, et quatre-vingt-dix bouches à feu vomissent la mort dans les rangs ennemis : ses colonnes n'en paraissent point ébranlées; elles s'avancent avec la même résolution jusqu'à la portée de notre mitraille, qui, multipliant leurs pertes, sans rompre leur ordre et leur ténacité, semble cependant leur commander halte. Alors leur nombreuse cavalerie se détache, et exécute de très-belles charges sur nos batteries et sur l'infanterie qui les protége ; mais les divisions Bruyères et Saint-Germain, les carabiniers des généraux Paultre et Chouard, les 11e et 12e de chasseurs du général Pajol, ramènent successivement et victorieusement toutes ces charges. Il y a deux heures que Bagration a commencé son grand

mouvement, sur la réussite duquel Kutusof compte beaucoup; nos batteries lui enlèvent des pelotons entiers; il s'acharne imperturbablement à son but. En effet, la bataille est là : si l'ennemi parvient à reprendre les hauteurs de Semininskoë, la boucherie de la journée ne sera que le prélude d'une boucherie plus sanglante pour le lendemain; Français et Russes semblent également pénétrés de toute l'importance du terrain, et se le disputent avec une opiniâtreté dont les fastes militaires offrent peu d'exemples. A Ney est réservé l'honneur d'imprimer le premier mouvement de retraite aux masses terribles de l'ennemi. Il parvient à déborder sa gauche : c'est alors que Bagration, sentant tout le nouveau danger de la position de ses troupes, et donnant ses ordres pour ne céder le terrain que pied à pied, est dangereusement blessé (1).

Pendant cette vraie lutte de géans, notre aîle gauche est aux prises avec Doctorow; Eugène retrouve, dans les soldats du 4e corps, toute leur première ardeur; mais leur force est loin d'y répondre comme au commencement, comme au milieu de la journée. De grandes pertes ont éclairci leurs rangs; ce n'est qu'après de longs efforts, que l'ennemi est enfoncé

(1) Bagration fut transporté à Moscou, d'où il ne sortit que le jour de l'entrée des Français dans cette capitale. Il mourut à Sima le 24 septembre, dix-sept jours après sa blessure.

et contraint de reculer devant nos aigles. Les charges du général Grouchy et surtout celles de la division Chastel, couronnent cet avantage.

Le mamelon qui retardait la marche de Poniatowsky avait été enlevé par le 5e corps, puis repris par Tutskow. La milice de Moscou s'était battue bravement dans cette occasion; mais, après une nouvelle attaque, les Polonais s'en rendent maîtres. C'est, pour l'extrême gauche, le signal de retraite de l'armée Russe. Elle est poursuivie jusqu'à près d'une lieue de l'embranchement des deux routes. Les Polonais font peu de prisonniers. L'ennemi leur laisse un caisson de munition et d'obus.

A la droite et au centre, Murat a profité de la manœuvre de Ney : il fait enlever, par la division Friant, un plateau dont les feux protégeant encore l'ennemi, ralentissaient le mouvement du 3e corps; et ordonnant ensuite une charge générale sur toute la ligne, il force ces masses, naguères si menaçantes, à abandonner la plaine, et à se réfugier dans les bois. Il est cinq heures; la bataille est finie; le canon ne cesse cependant de se faire entendre pendant toute la soirée, et sur tous les points.

Dès six heures, les Russes ont commencé, sur Mosaïsk, leur mouvement de retraite, qu'ils continueront sans doute pendant la nuit. Leur ligne reste

appuyée à Gorka, la gauche s'étendant au travers des bois où ils sont rejetés.

La jeune garde vient bivouaquer sur le champ de bataille, labouré en tout sens par les boulets, et jonché de près de quarante mille cadavres. La perte de l'ennemi paraît infiniment supérieure à la nôtre....

.....

N. B. L'armée russe, à la bataille de la Moskowa, était forte de 157,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, en ligne et en réserve : tout a donné.

Les 1er, 3e, 4e et 5e corps de l'armée française, qui entrèrent en ligne dans cette journée, formaient un total de 125,000 hommes, dont 100,000 d'infanterie et 25,000 de cavalerie.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENS DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAP. I^er^. 1805. Motifs qui ont déterminé Guillemard à écrire cet ouvrage. — Sixfour pendant la révolution. Famille de Guillemard. — La famille Rymbaud. — Miette. — La conscription. — Esprit des conscrits. — Guillemard est forcé de partir. — Il arrive à Perpignan, et entre au corps. — Son embarquement. — Son camarade Rymbaud..... Page 1

CHAP II. 1805. L'escadre combinée sort de Cadix. — Disposition du combat. — Bataille de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Guillemard est fait prisonnier. — Il devient le secrétaire de l'amiral Villeneuve..... Page 27

CHAP. III. 1806. Départ pour l'Angleterre. — Retour en France. L'amiral Villeneuve meurt assassiné à Rennes. — Guillemard rejoint son corps à Paris. — Il est interrogé par l'Empereur, et lui indique l'assassin de l'amiral..... ..... Page 45

CHAP. IV. 1807 et 1808. Arrivée en Italie. — Départ pour la grande armée. — Vie du soldat français en Allemagne. — Siége et prise de Stralsund, sous le maréchal Brune. — Séjour à Wischendorf. — Valdéjo, cadet du corps de la Romana. — Départ pour l'Espagne. — Duel à Lyon..... Page 67

CHAP. V. 1809. Retour à la grande armée. — Guillemard entre dans le 9e de ligne, aux ordres du colonel Oudet (*N. B.*, p. 344). — Portrait d'Oudet. — Guillemard est initié par hasard aux mystères des Philadelphes. — Le colonel Oudet repousse les offres de la société secrète.—Napoléon en est instruit. — Oudet est fait général. — Il est tué à l'affaire d'Ebersdorf. — Ses dernières paroles. — Ses funérailles. — Un sergent major se tue sur sa fosse.. Page 96

CHAP. VI. 1810. Départ pour l'Espagne.— Mouvement des troupes en Catalogne. — Guillemard est pris par les guérillas. — Il est conduit à Palma, et de là à Cabrera. — Perspective de cette île et de ses habitans..... Page 124

CHAP. VII. 1810. Le duel.—Le Bazar.—Topographie de Cabrera. Le camp. — Le conseil. — L'âne Martin. — Le poteau. — Projets d'évasion. — Damian Estebrich, prêtre espagnol. — Les professeurs. — Le théâtre. — Disette extraordinaire. — Procession. — Mort de Martin. Page 152

CHAP. VIII. 1810. Évasion. — Arrivée à Tortose. — Guillemard prend trois officiers ennemis. — Il est fait sergent et décoré. — Rentrée en France. P. 188

CHAP. IX 1811. Naissance du roi de Rome, et fêtes à ce sujet.— L'académie de Toulon. — Histoire d'un sous-préfet. — Anecdotes..... Page 207

CHAP. X. 1812. Campagne de Russie.— Bataille de la Moscowa. — Guillemard est désigné officier par l'empereur. — Il est pris. — Moscou. — Wladimir. — Nig-Novogorod. — Kazan. — Ekatérinbourg. — Nishnei-Taguil..... Page 232

CHAP. XI. 1812 — 1813. Peinture de Nishnei-Taguil. — Les forges de l'Oural. — Mœurs Russes..... Page 264

CHAP. XII. 1813 et 1814. Wassili et Daria, anecdote Sibérienne. — Mode de recrutement en Russie..... Page 284

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

Notes.

A. Chap. 1er. Ancienneté et situation de Sixfour.. Page 309

B. Chap. II. Détails sur le combat de Trafalgar ; ligne de bataille..... Page 311

C. Chap. IV. Notice sur le colonel Jacquemet.... Page 332

D. Chap. V. Extrait de l'histoire des Sociétés secrètes de l'armée ; détails sur le colonel Oudet ; note rectificative..... Page 336

E. Chap. VIII. Horrible traitement des prisonniers en Angleterre..... Page 345

F. Chap. X. Procession de Kutusof ; sa proclamation.. 352

G. Chap. X. Notes sur la bataille de la Moskowa. Page 356

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

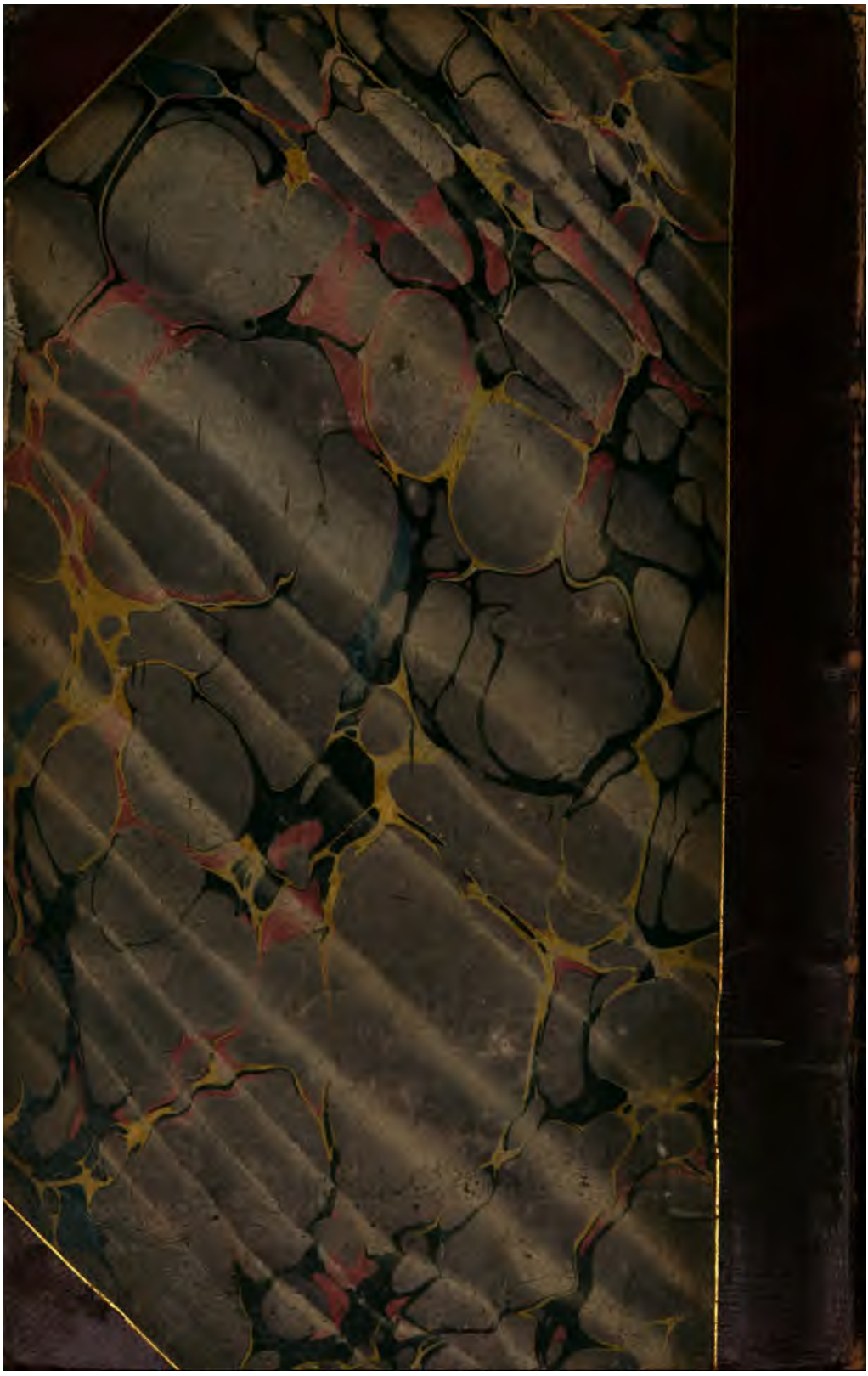
Page 267, ligne 1, au lieu de quatre ans, *lisez* six ans.

Page 279, ligne 21, au lieu de fermee, *lisez* formée.

Même page, ligne 24, au lieu de dessin, *lisez* dessine.

Page 285, ligne dernière (note), au lieu de bardeiz, *lisez* bratels.

Page 366, ligne 19, au lieu de vin, *lisez* eau de vie.

Page 371, ligne 24, au lieu de 1815, *lisez* 1813.

Page 374, ligne 5, au lieu de avant, *lisez* après.